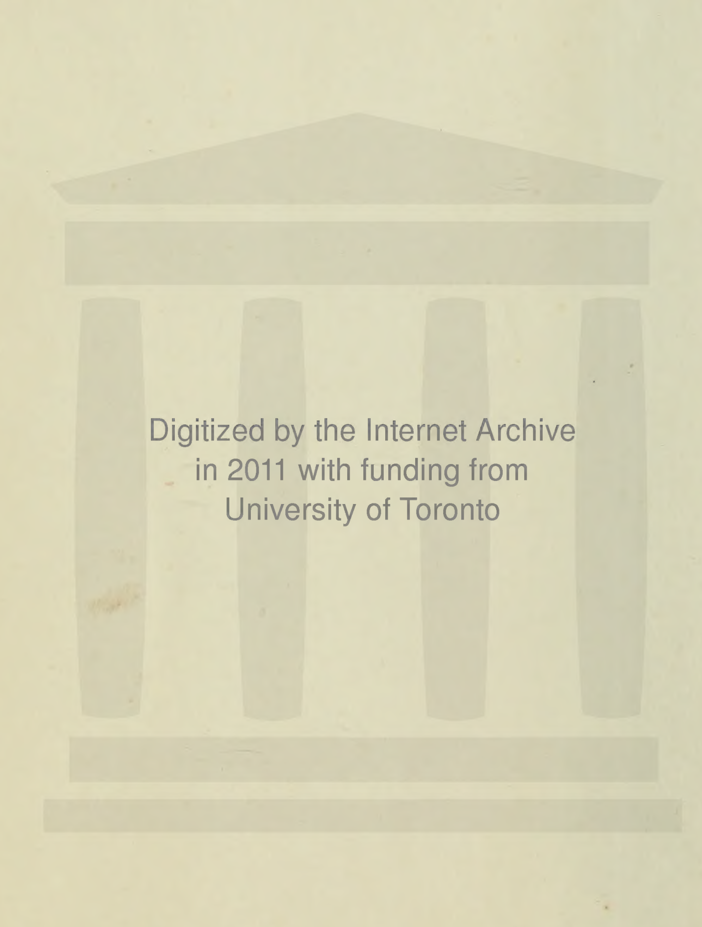








Alger — Imp S LÉON. r de Tanger 15

LES TRAGIQUES GRECS

LES DRAMES D'EURIPIDE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

TRADUCTIONS EN VERS

FONTEMOING, éditeur.

LES ÉLÉGIES DE TIBULLE, LYGDAMUS ET SULPICIA, texte revu d'après les travaux de la philologie, avec une traduction littérale en vers, une notice et un commentaire critique et explicatif.

Ouvrage couronné par l'Académie Française.

LES AMOURS D'OVIDE, texte revu, avec une traduction littérale en vers, un commentaire explicatif et archéologique, une notice et un index.

Ces deux ouvrages, de LXXIII-303 et XXXVI-439 pages in-8 écu, imprimés sur papier de fil avec vignettes et lettres ornées, ont été tirés à 500 exemplaires numérotés, dont 300 seulement sont mis dans le commerce, au prix de 10 fr.

SOPHOCLE: ŒDIPE à COLONE, ŒDIPE ROI, ANTIGONE. Trois volumes in-16 ; chaque volume, 2 fr.

LES DRAMES D'ESCHYLE, traductions en vers, in-8, ouvrage tiré à 200 exemplaires, dont un petit nombre seulement sont mis en vente au prix de 6 fr.

A LA LIBRAIRIE LAROUSSE

DICTIONNAIRE méthodique et pratique des RIMES FRANÇAISES, précédé d'un traité de versification. Un vol. in-12 de 300 pages, 2 fr. 50.

LES TRAGIQUES GRECS

LES DRAMES
D'EURIPIDE

TRADUCTIONS EN VERS

PAR

PHILIPPE MARTINON
Professeur au Lycée d'Alger

I

ALCESTE, HÉCUBE
HIPPOLYTE



PARIS
ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR
4, Rue Le Goff

1907

A mon Collègue et Ami

CLAUDE BARTHÉLÉMY

PROFESSEUR AU LYCÉE D'ALGER

et à tous ceux de mes Collègues qui ont bien voulu à l'occasion m'aider de leurs conseils,

ce petit livre est dédié

PRÉFACE

Nous avons appliqué à Euripide les procédés de traduction que nous avions employés déjà pour Eschyle, c'est-à-dire supprimé les chœurs et fait les coupures nécessaires dans les récits, les plaidoyers, les lamentations, les dialogues stichomythiques, *tous éléments essentiels de la tragédie grecque, mais qui, gardés intacts, paraîtraient interminables à des spectateurs modernes, surtout dans Euripide, où la sophistique les encombre. En un mot nous avons de la tragédie extrait le drame proprement dit, qui est un peu plus étoffé que dans Eschyle. Pour Eschyle, nous arrivions à une moyenne de 450 vers ; ici nous approchons de 700. Les pièces d'Eschyle étaient réduites environ des deux tiers, à cause de la prédominance du lyrisme ; les pièces d'Euripide sont réduites exactement de la moitié. Sophocle est le seul où l'on pût conserver davantage, car la sophistique y est beaucoup moindre que dans Euripide.*

Ce volume contient trois pièces ; le second volume en contiendra trois autres : les deux Iphigénies *et* Médée. *On aura ainsi les six chefs-d'œuvre d'Euripide réunis pour la première fois en France dans une traduction en vers.*

Telles qu'elles sont, ces traductions sont apparemment jouables, et ont été faites comme si elles devaient être jouées. Elles ne le seront d'ailleurs jamais, cela est fort probable, car d'être jouables, c'est bien évi-

demment une condition pour être jouées, mais ce n'est pas la principale. Ce n'est un mystère pour personne que presque tous ceux qui ont mis récemment à la scène des adaptations ou des imitations du théâtre grec ont dû commencer par en faire les frais ! Mais si elles ne sont pas jouées, elles pourront tout de même intéresser ceux qui auront vu jouer les autres ; car beaucoup de ceux-là voudraient bien comparer ce qu'ils ont vu avec le modèle original, mais ils sont rebutés parfois par les traductions complètes en prose, où tant de choses sont sans intérêt ou même très fastidieuses pour la masse des lecteurs modernes. A ceux-là donc nous rendons la comparaison plus facile, en leur offrant les pièces d'Euripide dégagées de tout ce qui n'est pas le drame proprement dit. Ils verront là que les beaux vers de M Rivollet par exemple romantisent Euripide, mais respectent le sujet et les caractères, tandis que l'art érotique et précieux, mais surtout faux, de M. Mendès transforme une Médée, mère douloureuse, en une magicienne éblouissante et hystérique, chez qui l'on a bien de la peine à retrouver Euripide. Je dis « ils verront », à supposer qu'ils lisent ces traductions ; mais il est bien possible que personne ne les ouvre : tout compte fait, c'est encore cela qui est le plus probable.



ALCESTE

PERSONNAGES

ADMÈTE, tyran de Phères, en Thessalie.
ALCESTE, sa femme.
PHÉRÈS, son père.
HERCULE.
Une servante.
Serviteurs.

La scène est à Phères, dans le Palais du Roi.



ALCESTE

PREMIÈRE PARTIE

Au lever du rideau, un vieux serviteur s'entretient avec une servante sur la mort imminente d'Alceste.

LE SERVITEUR

Alceste est-elle morte ?

LA SERVANTE

Hélas ! elle succombe ;
Son front appesanti s'incline vers la tombe ;
Son âme lutte en vain.

LE SERVITEUR

Hélas ! malheureux roi !
Quelle épouse tu perds, combien digne de toi !

LA SERVANTE

Plus tard, il connaîtra toute son infortune.

LE SERVITEUR

De la sauver n'a-t-on plus d'espérance ?

LA SERVANTE

Aucune.

Des suprêmes instants voici qu'elle est tout près :
On commence déjà les lugubres apprêts.

LE SERVITEUR

Ah ! qu'elle sache au moins, dans son destin funèbre,
Qu'à jamais par sa mort elle sera célèbre,
Car jamais le soleil ne vit tant de vertu.

LA SERVANTE

Certes, nul ne dira qu'aucune femme ait eu
Un dévouement pareil à celui qu'elle montre.
Se peut-il qu'un amour plus parfait se rencontre
Que de mourir pour qui l'on aime ? Mais ceci,
Tout le monde le sait. Il faut qu'on sache aussi
Ce qu'Alceste expirante a fait dans sa demeure.
Aussitôt qu'elle voit venir sa dernière heure,
Avec l'onde du fleuve ayant baigné son corps,
Dans les coffres de prix qui gardent ses trésors
Elle choisit des vêtements d'étoffe rare ;
Elle veut pour mourir être belle, et se pare,
Et devant son foyer, debout, lui parle ainsi :
« Pour la dernière fois, déesse, me voici,
Puisque je vais bientôt descendre sous la terre.
Protège mes enfants, qui n'auront plus de mère.
Donne-leur une épouse, un époux digne d'eux ;
Fais qu'ils ne meurent pas avant l'heure tous deux,
Ainsi que moi : que sur le sol de la patrie
Ils achèvent le cours d'une très longue vie. »
Cela dit, elle alla, dans le palais entier,
Porter des fleurs d'autel en autel, et prier,
Effeuillant des rameaux de myrte, mais sans larmes,
Sans que la mort si proche ôtât rien à ses charmes.
A la fin cependant son courage faiblit :
Elle rentre en sa chambre, et, tombant sur son lit,

Pleurante, elle s'écrie : « O couche nuptiale,
Qui me reçus sans ma ceinture virginale,
Je te fais mes adieux, car je ne te hais pas.
C'est toi seule pourtant qui cause mon trépas :
Je meurs pour toi, mourant pour un époux que j'aime.
Ah ! si quelque autre un jour me succède ici-même,
Peut-être elle sera plus heureuse que moi,
Mais elle n'aura pas plus de respect pour toi »
Alors, toujours pleurante, elle applique sa bouche
Sur son lit, et ses bras enveloppent sa couche.
Enfin, quand elle fut bien lasse de pleurer,
Nous la vîmes sortir de sa chambre, y rentrer,
Et chaque fois qu'elle en sortait, la tête basse,
Se rejeter encor sur ce lit qu'elle embrasse.
Ses enfants se pendaient à sa robe en pleurant ;
Mais elle dans ses bras avec amour les prend,
Et leur donne à tous deux ses caresses suprêmes.
Dans toute la maison les esclaves eux-mêmes
Pleuraient le sort de leur maîtresse ; elle à chacun
Tendait la main sans honte : il n'en était pas un,
Si médiocre que fût son rôle, à qui la reine,
N'adressât quelques mots, cordiale et sereine.
O spectacle entre tous admirable ! Grands dieux !
Pour notre roi la mort aussi vaudrait bien mieux ;
Au moins tout serait dit, tandis qu'à vouloir vivre,
A d'éternels regrets de lui même il se livre.

LE SERVITEUR

Que dit-il, que fait-il pendant ce temps ?

LA SERVANTE

Hélas !

Il pleure, il tient sa chère épouse dans ses bras.
« Ne t'en va pas, dit-il, reste ! » Vaine prière !
Car la langueur qui la consume est meurtrière.

A peine elle respire ; elle veut toutefois
Voir le soleil encore une dernière fois.

LE SERVITEUR

Ah ! couple infortuné que le malheur accable !
Comment les arracher à ce sort implacable ?

LA SERVANTE

Regarde : la voici.

Alceste entre sur la scène avec Admète et des serviteurs,

ALCESTE

O lumière, ô soleil !
Nuages, qui fuyez dans l'espace vermeil,
Iolcos, ô patrie, ô demeure royale,
Où s'ouvrit devant moi la couche nuptiale !

ADMÈTE

Pourquoi faiblir ainsi ? Ne t'abandonne pas ;
Les dieux peuvent encor t'épargner ce trépas.

ALCESTE

Je la vois, je la vois, la barque à double rame,
Et le passeur des morts à grands cris me réclame,
Appuyé sur son croc : « On t'attend ici-bas.
Me dit-il, hâte-toi, ne me retarde pas. »

ADMÈTE

Ah ! ce que tu dis là m'accable et me déchire ;
Vienne pour moi la mort : elle n'a rien de pire.

ALCESTE

Cher Admète, je veux, car tu vois où j'en suis,
Avant que de mourir, te dire, si je puis,
Quels sont mes derniers vœux. Ami, qu'il t'en souvienne :
C'est pour sauver ta vie, aux dépens de la mienne,
C'est par amour, c'est par dévouement que je meurs.
Vivante, j'aurais pu choisir entre plusieurs

Quelque autre époux qui règnerait sur cette ville.
Mais je n'ai pas voulu régner ainsi, tranquille,
Après t'avoir perdu, conservant avec moi
Des enfants orphelins ; j'ai renoncé pour toi
A ma jeunesse, quoique elle me fût bien chère.
D'autres te trahissaient : oui, ton père et ta mère ;
C'était leur tour pourtant plus qu'à moi de mourir :
Ils avaient même quelque gloire à s'acquérir
En mourant pour un fils, seul espoir de la race,
Ne pouvant plus avoir d'autre enfant à sa place.
Et moi, j'achèverais mes destins avec toi ;
Tu ne pleurerais pas sur tes enfants, sur moi.
Mais sans doute les dieux veulent que je périsse.
Accorde-moi du moins, en échange, un service :
Certe, il ne pourra pas payer mon dévouement,
Car il n'est rien qu'on puisse aimer plus chèrement
Que l'existence ; mais tu conviendras toi-même,
Aimant tes deux enfants autant que je les aime,
Que mon désir est bien conforme à la raison :
Fais qu'ils restent tous deux maîtres dans la maison :
N'introduis pas ici de marâtre inhumaine,
Qui ne me vaudrait pas, et dont l'aveugle haine
Maltraiterait bientôt mes enfants... et les tiens.
Songe que devant elle ils seraient sans soutiens,
Qu'une marâtre n'est jamais qu'une vipère
Pour les enfants d'un premier lit. Encor le père
Est parfois pour le fils un sûr appui ; mais toi,
O ma fille, comment deviendras-tu sans moi
Une vierge à la noble et chaste renommée ?
J'ai peur qu'une autre, avec sa haine envenimée,
Ne répande sur toi des propos malfaisants,
Pour flétrir ton hymen à la fleur de tes ans.
Car tu ne m'auras pas au jour du mariage ;
Je ne serai pas là pour te rendre courage

Aux jours de la douleur et de l'enfantement :
Une mère est pourtant bien douce à ce moment.
Mais il me faut mourir, et mourir sans attendre,
Mourir à l'instant même. Oui, je m'en vais descendre
Chez ceux qui ne sont plus. Adieu, mon cher époux :
Mes deux enfants et toi, vous avez eu pour vous
La plus aimante des épouses et des mères.

ADMÈTE

Va, je te le promets : aucune autre dans Phères
Ne pourra se flatter de m'avoir pour époux ;
Aussi bien morte que vivante, devant tous
Tu fus et tu seras toujours ma seule épouse.
J'ai bien assez d'enfants. Puisque la mort jalouse
Emporte mon bonheur et t'arrache à mes vœux,
Qu'ils vivent ! désormais c'est tout ce que je veux.
Je garderai ton deuil non pendant une année,
Mais tant que durera ma vie infortunée.
Loin de moi désormais les fêtes et les jeux,
Les couronnes et les banquets, les chants joyeux,
Adieu la lyre, adieu la flûte de Libye,
Car je perds avec toi le bonheur de ma vie.
Ah ! si j'avais la voix d'Orphée et ses doux chants,
Si je pouvais charmer par des accords touchants
La reine Perséphone et Pluton, dieu sévère,
Oui, j'irais te chercher dans l'Hadès ; ni Cerbère,
Ni le vieux nautonier de l'infernal séjour
Ne pourraient empêcher que je te rende au jour.
Du moins tu m'attendras jusqu'à ce que je meure,
Pour que nous habitions dans la même demeure.
J'aurai même cercueil que toi, sache le bien,
Et je ferai placer mon corps auprès du tien ;
Et nous serons unis dans le séjour suprême,
Puisque tu m'as aimé jusques à la mort même.

ALCESTE

Ah ! déjà sur mes yeux un nuage s'étend :
La mort, la mort est là.

ADMÈTE

Non, encore un instant ;
Reste, ne t'en va pas si tôt, je t'en supplie ;
Un seul instant !

ALCESTE

Ma destinée est accomplie,
Et je meurs.

ADMÈTE

Un moment encor.

ALCESTE

Soins superflus !

ADMÈTE

Infortunée !

ALCESTE

Adieu.

ADMÈTE

Malheur ! elle n'est plus.

Alceste est tombée entre les mains de ses servantes, et Admète reste quelques instants immobile, comme anéanti par la douleur. Puis il relève la tête, et dit d'une voix ferme :

Si cruelles que soient nos douleurs, il importe
De rendre les honneurs funèbres à la morte.
Tous les Thessaliens dont le sort m'a fait roi
Devront prendre le deuil de la reine avec moi :
Mettez des vêtements sombres, rasez les têtes,
Tranchez avec le fer la crinière des bêtes ;
A personne pendant un an je ne permets
Ni la cithare ni la flûte, car jamais
Je n'ensevelirai de morte plus aimée,

Ni dont l'affection se soit mieux affirmée,
Puisque elle seule a bien voulu mourir pour moi.

On emporte le cadavre et Admète suit. Il ne reste sur la scène que deux serviteurs.

1er SERVITEUR

Ah ! dans un tel malheur qu'il faut plaindre le roi !
Mais il faut plus encore admirer notre reine.
Jamais sans doute la demeure souterraine
Ne reçut en offrande un pareil dévouement.

2e SERVITEUR

Ah ! dieux ! des femmes comme Alceste, assurément
Il en est peu. Le roi, pour mourir à sa place,
Avait bien ses parents, vieillards que l'âge glace ;
Mais ils n'ont pas voulu sauver leur propre sang,
Et l'amour conjugal fut seul assez puissant
Pour que le roi pût recevoir un tel service.

1er SERVITEUR

Elle a de sa jeunesse offert le sacrifice,
Et de ses beaux-parents sauvé la trahison.

HERCULE, *paraissant*

Étrangers, trouverai-je Admète en sa maison ?

LE SERVITEUR

Sans doute, Hercule ; mais ici que viens-tu faire ?
Quel exploit t'a conduit dans la ville de Phère ?

HERCULE

Il me faut jusqu'au bout accomplir mes travaux.
Je vais en ce moment enlever les chevaux
Dont s'attelle le char du Thrace Diomède.

LE SERVITEUR

Et comment feras-tu ? crois-tu qu'il te les cède

Sans lutte ? Il te faudra le tuer ou mourir.

HERCULE

Baste ! un danger de plus ou de moins à courir !

LE SERVITEUR

Sais-tu que ces chevaux vivent de chair humaine ?

HERCULE

Que veux-tu ? mes travaux ne se font pas sans peine ;
Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'en suis averti.
Oui, mon chemin est dur, mais j'ai pris mon parti :
Devant quelque ennemi que le destin me mène,
On ne verra jamais trembler le fils d'Alcmène.

LE SERVITEUR

Voici le roi.

ADMÈTE, *entrant*

Je te salue, ô fils de Zeus.

HERCULE

Roi des Thessaliens, Admète, sois heureux.
Mais pourquoi donc as-tu rasé ta chevelure ?

ADMÈTE

Un mort aujourd'hui même attend sa sépulture.

HERCULE

Que le ciel de tout mal préserve tes enfants !

ADMÈTE

Merci ; mais grâce aux dieux tous les deux sont vivants.

HERCULE

Tes parents étaient vieux : serait ce donc ton père ?

ADMÈTE

Mon père vit encore, aussi bien que ma mère.

HERCULE

Et pourtant ce n'est pas ta femme ?

ADMÈTE

Alceste ? Hélas !
Pour elle, être vivante ou bien ne l'être pas,
La différence n'est pas grande.

HERCULE

Ce langage
Est peu clair ; ne peux-tu t'expliquer davantage ?

ADMÈTE

Ami, ne sais-tu pas quel doit être son sort ?

HERCULE

Je sais qu'un jour sa mort doit racheter ta mort.
Ce n'est pas un motif pour la pleurer d'avance :
Il sera toujours temps, quand viendra l'échéance.
Enfin dis-moi quel mort on enterre chez toi.

ADMÈTE

C'est une femme qui vivait auprès de moi
Depuis qu'elle a perdu son père.

HERCULE

Je regrette
De te trouver ainsi dans la douleur, Admète ;
Mais un hôte est à charge à des hôtes en deuil :
Je m'en vais donc ailleurs.

ADMÈTE

Franchir un autre seuil ?
Ah ! ne fais pas cela. Qu'importe, si je pleure ?
Les morts sont morts, Hercule, entre dans ma demeure:
Ne pas entrer chez moi, ce serait m'accabler.

HERCULE

Chez des hôtes en pleurs je ne puis m'attabler :
Laisse-moi m'en aller dans la maison d'un autre.

ADMÈTE

Tu ne franchiras pas d'autre seuil que le nôtre.
J'ai des chambres à part pour l'hôte passager :
Esclaves, conduisez avec vous l'étranger,
Et faites-lui servir la chère la meilleure ;
Puis qu'on ferme sur lui la porte intérieure,
Car il ne convient pas que l'hôte, en festoyant,
Soit attristé par les éclats d'un deuil bruyant.

Hercule sort, conduit par un esclave.

LE SERVITEUR

Admète, que fais-tu ? Tu veux traiter un hôte,
Quand ta demeure entière est en deuil. Quelle faute !
Ah ! la douleur sans doute égare ta raison.

ADMÈTE

Tu veux qu'un hôte soit chassé de ma maison !
Hélas ! mon infortune en serait-elle moindre ?
Non, mais j'aurais de plus fait la faute d'enfreindre
Les devoirs les plus saints de l'hospitalité,
Et mon malheur serait seulement augmenté,
Si ma maison passait pour inhospitalière.
Lui-même, quand je vais en Argos, dans sa terre,
Ne m'a-t-il pas toujours fait le meilleur accueil ?

LE SERVITEUR

En ce cas pourquoi donc dissimuler ton deuil,
Si vous êtes unis d'une amitié commune ?

ADMÈTE

Ah ! c'est que s'il avait connu mon infortune,
Jamais il ne serait entré dans ma maison.
Mon silence pourra lui sembler trahison,
Quand il saura ; tant pis ! dans ma douleur cuisante,
Je ne sais pas chasser l'hôte qui se présente.

LE SERVITEUR

Voici ton père qui s'avance à pas pesants,
Suivi de serviteurs apportant des présents
Pour décorer le lit funèbre de la morte.

PHÉRÈS, *entrant*

Je viens m'associer à ton deuil, et j'apporte
Mon offrande, ô mon fils. Celle qui disparaît
Est digne assurément du plus amer regret,
Mais il faut supporter un malheur nécessaire.
Reçois ces ornements : qu'ils la suivent sous terre ;
On ne rendra jamais trop d'honneurs à son corps,
Elle qui descendit pour toi parmi les morts,
Et ne m'a pas laissé consumer ma vieillesse
Sans mon fils, dans la solitude et la détresse.
Femme, l'éclat d'un dévouement si singulier
Suffit pour illustrer ton sexe tout entier ;
Toi qui sauvas mon fils et me sauvas moi-même,
Fais accueil à mes vœux dans le séjour suprême.

ADMÈTE

Mon père, à ce convoi tu n'es pas invité,
Car entre mes amis je ne t'ai point compté.
La morte ne saurait accepter ton offrande :
Ce n'est pas là l'honneur qu'elle attend qu'on lui rende !
Tu peux te retirer. C'est quand j'allais périr,
Qu'il fallait te laisser toucher et me guérir ;
Mais tu laissas mourir, toi si vieux, toi mon père,
Une femme à la fleur de l'âge, une étrangère ;
Et maintenant sur son cercueil tu viens pleurer !
C'était le cas pourtant de te faire admirer,
Et l'on peut bien mourir pour un fils qu'on délivre,
Quand il reste d'ailleurs si peu de jours à vivre.
Malheureux ! voilà donc à quel point tu m'aimais !
Va, va, ne me tiens plus pour ton fils désormais ;

Je ne te connais plus. Engendre, le temps presse,
Engendre d'autres fils pour nourrir ta vieillesse,
Et pour t'envelopper du funèbre linceul ;
Mais cesse de compter sur moi : tu serais seul !

PHÉRÈS

Es-tu donc fou, mon fils, ou sais-tu qui tu braves ?
Me prends-tu par hasard pour un de tes esclaves ?
Je suis Thessalien, fils de Thessalien,
Et sorti du plus pur sang libre, sais-tu bien ?
Je t'ai laissé crier trop longtemps sans répondre,
Mais je dirai ce qu'il faudra pour te confondre.
Je t'ai fait naître et puis grandir pour être roi,
Mais je n'ai pas promis que je mourrais pour toi ;
Ni mes aïeux, mon fils, ni les Grecs ne prescrivent
Que les pères mourront pour que les enfants vivent.
Quoi ! n'ai-je pas été pour toi fort généreux ?
Tu règnes, grâce à moi, sur un peuple nombreux ;
Tu recevras encore un domaine prospère,
Tel que je l'ai reçu moi-même de mon père.
De quoi t'ai-je frustré ? de quels droits ? de quels biens ?
J'ai refusé mes jours : m'as-tu donné les tiens,
Toi ? s'il te plaît de vivre et de voir la lumière,
Crois-tu que ce plaisir soit moindre pour ton père ?
Je sais trop bien que lorsqu'on meurt c'est pour toujours ;
Vivre est d'autant plus doux que nos jours sont plus courts
Toi-même en ce moment, lâche, n'as-tu pas honte ?
Car si de tes instants tu dépasses le compte,
C'est en sacrifiant cette femme pour toi ;
Et tu viens soutenir que le lâche, c'est moi,
Toi qui montras moins de courage qu'une femme,
Toi qui même as permis qu'Alceste rendît l'âme,
Beau jouvenceau, pour te dérober à la mort !
Je voudrais bien savoir par quelle loi du sort

Les autres n'auraient pas le droit d'aimer la vie
Comme toi.

ADMÈTE

A mon âge au moins, c'est une envie
Fort naturelle ; mais au tien, c'est scandaleux.

PHÉRÈS

Nous n'avons qu'une vie à vivre et non pas deux.

ADMÈTE

Quels lâches sentiments, et quelle âme vulgaire !

PHÉRÈS

Tu n'as pas le plaisir de me porter en terre.

ADMÈTE

Tu n'en mourras pas moins, mais sans gloire.

PHÉRÈS

D'accord !
J'y consens ! On peut bien, lorsque je serai mort,
Dire de moi le mal qu'on voudra, peu m'importe !

ADMÈTE

Va-t-en, et laisse nous ensevelir la morte.
Va-t-en, dis-je, et vieillis désormais sans enfants,
Quoique il te reste un fils ; car moi, je te défends
De revenir chez moi. Pour nous, il ne nous reste
Qu'à porter au bûcher la malheureuse Alceste.





DEUXIÈME PARTIE

UN SERVITEUR, *sortant du palais.*

Ah ! bien des étrangers, venus de tous pays,
Furent dans ce palais par Admète accueillis ;
Mais certe, entre tous ceux que j'ai servis à table,
Je n'ai point encor vu d'hôte si détestable.
Et d'abord, quoique il vît mon maître dans le deuil,
Sans hésiter pourtant, il a franchi ce seuil !
Après cela, puisqu'il savait notre infortune,
Quelque réserve au moins pouvait être opportune ;
Mais au moindre retard : « Allons, allons, j'ai faim ! »
Criait-il, buvant sec, tant et si bien qu'enfin
Il devint ivre ; et puis, se couronnant la tête,
Il chantait lourdement quelque chanson de fête,
Sans témoigner d'aucun respect pour nos malheurs.
Et nous, pendant ce temps, nous lui cachions nos pleurs :
C'était l'ordre d'Admète. Ainsi, pendant qu'à table
J'ai dû jusqu'à la fin servir ce misérable,
Quelque brigand sans doute, et capable de tout,
Je n'ai pas pu suivre la morte jusqu'au bout,
Pour un dernier adieu tendre la main vers elle,
Et pleurer avec tous mes compagnons sur celle
Qui vraiment était presque une mère pour nous,
Tant elle savait bien apaiser son époux !
Et c'est en ce moment qu'il vient chanter et rire !
Je serais bien ingrat de ne pas le maudire.

HERCULE, *entrant*

Hola ! l'homme, pourquoi ces farouches regards ?
Est-ce ainsi qu'à son hôte on montre des égards ?
Un serviteur doit être aimable ou le paraître.
Comment ? Quand tu reçois un ami de ton maître,
Tu fronces les sourcils, tu marches le front bas,
Pourquoi ? pour un malheur qui ne te touche pas !
Viens ça, que je t'apprenne à devenir plus sage.
Sais-tu quelle est la loi de ce monde ? Je gage
Que tu n'en sais rien !

Signe négatif de l'esclave.

Vois : nous sommes bien d'accord !
Ecoute donc ! Tout homme est promis à la mort ;
Nul ne sait si demain il sera sur la terre.
Que nous réserve l'avenir ? c'est un mystère
Que personne ne peut enseigner ni sonder.
C'est pourquoi je voudrais te bien persuader
De prendre du bon temps, de chanter, rire et boire,
Car ce jour-ci seul est à toi, tu peux m'en croire :
Tout le reste est à la Fortune. Honore aussi
La déesse charmante et qui hait le souci,
De toutes la plus chère aux mortels, Aphrodite.
Allons ! déride-moi cette face maudite.
Viens-t'en boire : c'est un remède souverain :
Rien ne vaut, pour chasser du cœur le noir chagrin,
Le glouglou du vin pur qui tombe dans la coupe :
On va dans l'allégresse avec le vent en poupe.
Puisque nous devons tous mourir, au moins vivons,
Et profitons du peu de jours que nous avons.
Car la pire misère ou la pire folie
C'est de passer ses jours dans la mélancolie.

LE SERVITEUR

Nous savons tout cela ; mais dans cette maison

Le rire pour l'instant n'est guère de saison.

HERCULE

Quoi ! c'est une étrangère après tout qu'on emporte ;
Vos maîtres sont vivants ; quant aux autres, qu'importe ?

LE SERVITEUR

Vivants ? Ignores-tu quel malheur nous frappa ?

HERCULE

Est-ce que par hasard Admète me trompa ?

LE SERVITEUR

Admète fut trop bon pour son hôte sans doute.

HERCULE

Alors dis-moi la vérité : je la veux toute.

LE SERVITEUR

Puisque Admète ne t'a rien dit, notre devoir
Est de nous taire aussi.

HERCULE

Non, je veux tout savoir.

LE SERVITEUR, *après quelque hésitation,*

Eh bien ! sache le : c'est Alceste qu'on enterre.

HERCULE

Elle ! Et lui m'a reçu dans un tel deuil ?

LE SERVITEUR

Que faire ?
Il respecta les lois de l'hospitalité.

HERCULE, *jetant sa couronne à terre.*

Ah ! pauvre Admète ! Aussi, je m'en étais douté !
Ses cheveux ras, ses pleurs, et l'air de son visage
Ne pouvaient me donner qu'un sinistre présage.
Mais il m'a soutenu, lui, qu'il portait le deuil

D'une étrangère ; alors moi, j'ai franchi son seuil ;
J'ai bu, j'ai banqueté dans la maison d'un hôte,
Pourtant bien malheureux ! Mais aussi c'est ta faute :
Que ne me disais-tu...? Donne-moi mon bâton.
Par où sont-ils passés ? Où l'ensevelit-on ?

LE SERVITEUR

La route de Larisse y mène ; sors de Phère,
Et franchis le faubourg : c'est là-bas qu'on l'enterre.

HERCULE, *seul.*

O mon cœur, ô mon bras, tant de fois triomphant,
Voici l'instant venu de montrer quel enfant
A conçu du grand Zeus Alcmène de Tirynthe.
Oui, je veux arracher cette morte à l'étreinte
De Thanatos, et la ramener avec moi,
Afin de témoigner ma gratitude au roi.
J'irai guetter le dieu des morts près de la tombe :
Il y sera, car il a soif du sang qui tombe ;
Je bondirai sur lui de mon coin, comme un chien,
Et mes deux bras fermés le serreront si bien
Qu'il ne sortira pas du cercle qui le broie,
Avant d'avoir lui-même abandonné sa proie.
Si le monstre pourtant fuyait ce bras puissant,
S'il ne se rendait pas à son festin de sang,
Alors je descendrais dans les demeures sombres,
J'irais prier Hadès et Corè, rois des ombres,
J'arracherais Alceste au séjour ténébreux,
Et je la remettrais à l'hôte généreux,
Qui, de peur de chasser l'hôte de sa demeure,
Lui cache par respect ses chagrins quand il pleure.
Ah ! quel Grec a jamais mieux que lui respecté
Les augustes devoirs de l'hospitalité ?
Mais moi, je ne suis point ingrat, et sa conduite
Aura du moins par moi le prix qu'elle mérite.

Il sort. La scène reste vide un instant, puis Admète entre.

ADMÈTE, *seul*

Ah ! pauvre homme éperdu ! Quel lugubre retour
Dans ton palais désert ! En me donnant le jour,
Ma mère a cru me rendre un insigne service ;
Mais aujourd'hui ma vie est pire qu'un supplice,
Puisque la mort m'a pris la femme que j'aimais,
Comme otage à ma place. Ah ! comment désormais
Demeurer sous ce toit, seul et sans espérance ?
Quand je songe au passé, dieux ! quelle différence !
Je me revois, parmi les torches de l'hymen,
Entrant dans ce palais, et lui tenant la main :
La pompe nuptiale en chantant nous escorte,
Célébrant mon bonheur et celui de la morte,
La noblesse et la race illustre des époux.
Et voici qu'aujourd'hui, grâce au destin jaloux,
Au lieu des vêtements et des chants d'hyménée,
J'ai pour cortège vers ma couche abandonnée
Les lamentations et le deuil. Oh ! combien
Le destin de ma femme est meilleur que le mien !
Elle, aucune douleur ne saurait plus l'atteindre.
Que de maux dans sa gloire elle n'a plus à craindre !
Mais moi, qui vis encore, et qui devais mourir,
Que de maux désormais il me reste à souffrir !
Oserai-je rentrer dans ma triste demeure ?
A qui donner, de qui recevoir à toute heure
Le salut et l'accueil gracieux du retour ?
En quelque appartement que j'aille tour à tour,
Pourrai-je en supporter l'affreuse solitude,
Et voir vide tous les endroits où d'habitude
Elle s'asseyait, vide également son lit,
Le palais subissant l'abandon et l'oubli,
Des orphelins dont rien n'allège la détresse,
Des serviteurs en deuil qui pleurent leur maîtresse ?

Hélas ! dans mon palais voilà ce qui m'attend.
Si je sors, ce sera pour souffrir tout autant :
Car pourrai-je, parmi la fleur thessalienne,
Voir des femmes ayant l'âge qu'avait la mienne ?
Leurs noces, leurs festins loin d'eux me chasseront ;
Et, me montrant du doigt, mes ennemis diront :
« Voilà celui qui craint la mort ; il vit, l'infâme !
Et pour ne pas mourir il a livré sa femme !
Et ce lâche se croit un homme ! Et le voici
Détestant ses parents, lui, parce qu'eux aussi
Ont voulu vivre. » Oui, telle est la renommée
Qu'à mes malheurs joindra leur haine envenimée.
N'était-ce point assez de perdre mon bonheur,
Et faudra-t-il qu'encor je vive sans honneur ?

HERCULE, *entrant avec Alceste voilée*

On doit à ses amis parler avec franchise,
Admète ; il ne faut pas qu'on taise ou qu'on déguise
Les griefs que l'on a contre eux, et c'est pourquoi
Je te dirai qu'ici, quand j'étais près de toi,
Tout à l'heure, tu m'as traité d'étrange sorte,
Car tu ne m'as pas dit que ta femme était morte,
Mais tu m'as accueilli tu m'as ouvert ton seuil,
Et moi, j'ai banqueté dans ta demeure en deuil.
Pourtant je ne veux pas ajouter à ta peine :
Tu sauras seulement quel motif me ramène.
Prends cette femme, Admète, et conserve-la moi,
Jusqu'au jour où, vainqueur, je reviendrai vers toi,
Ramenant les chevaux du Thrace Diomède.
Je compte réussir, au moins si le ciel m'aide :
Si je ne reviens pas, garde-la donc pour toi,
Et prends-la pour servante en souvenir de moi.
Je l'ai conquise un jour, non sans peine et sans gloire ;
Car on me la donna pour prix de la victoire,

Dans un concours public. C'était le prix des jeux.
Je passais là : j'aurais été peu courageux
De laisser échapper cette aubaine : regarde !
Donc, encore une fois, je la mets en ta garde,
Car je l'ai bien conquise et non volée ; ainsi
Prends-là ; toi-même un jour tu me diras merci.

ADMÈTE

Si j'ai dû te cacher le nom de la victime,
Va, ce n'est pas par haine ou par manque d'estime ;
Mais s'il t'avait fallu chercher un hôte ailleurs,
C'eût été pour moi-même un surcroît de douleurs,
Et mon âme déjà n'était que trop meurtrie.
Mais quant à cette femme, Hercule, je t'en prie,
Choisis, pour la garder, quelque Thessalien
Qui n'ait pas à souffrir un mal tel que le mien :
Il ne te manque pas d'autres hôtes dans Phère.
Moi, je ne ponrrais pas regarder l'étrangère
Sans pleurer. Va, je souffre assez comme cela :
Ne viens pas aggraver le sort qui m'accabla.
Et puis, où recevoir une si jeune femme ?
Car elle est jeune : son allure le proclame.
Vivra-t-elle parmi les hommes ? mais alors,
Pourrai-je au milieu d'eux, malgré tous mes efforts,
La garder pure ? as-tu songé que la jeunesse
Retient malaisément sa fougue et son ivresse ?
Ce que j'en dis, ami, c'est pour toi. Faut-il donc
Que de ma chambre à moi je lui fasse abandon ?
Qui ? moi ? la faire entrer dans le lit de ma femme ?
Non, non ; des citoyens je redoute le blâme ;
Je serais accusé par eux de trahison,
Si cette jeune femme entrait dans ma maison.
Ce n'est pas tout, ami : qu'en penserait la morte ?
Non, je dois respecter cette esclave ; il importe
Que je sois donc prudent.

à Alceste

Pour toi, qui que tu sois,
O femme, de ton corps tout ce que j'aperçois,
L'attitude, le port, tout... on dirait Alceste !

Il sanglote. A Hercule

Tu vois, tu ne peux pas exiger qu'elle reste ;
Tu me ferais mourir une seconde fois ;
En voyant celle-ci c'est l'autre que je vois ;
Ote-la de mes yeux, car ses attraits me troublent.
Et je sens malgré moi que mes larmes redoublent.
Rien qu'à la voir, je suis encor plus malheureux !

HERCULE

Que ne puis-je descendre au séjour ténébreux,
Et ramener au jour une épouse si chère ?

ADMÈTE

Ah ! sans doute, ton cœur le voudrait : mais que faire ?
Qui pourrait arracher son butin à la mort ?

HERCULE

Soumets-toi donc, Admète, et montre un cœur plus fort.
Que comptes-tu gagner à vivre dans les larmes ?

ADMÈTE

Ah ! pour les malheureux les pleurs seuls ont des charmes.

HERCULE

Le temps, espérons-le, calmera ton tourment.

ADMÈTE

Le temps ? dis-tu ; jamais ! mais la mort seulement.

HERCULE

Allons ! Une autre femme, un autre mariage...

ADMÈTE

Tais-toi ; tu me surprends, et tu me fais outrage.

HERCULE

Tu bannis de chez toi toute femme à jamais.

ADMÈTE

Nulle autre dans mon lit n'entrera désormais.

HERCULE

Que celle-ci chez toi trouve au moins un asile.

ADMÈTE

N'insiste pas, au nom des dieux, c'est inutile.

HERCULE

Prends-la : tu ne pourras que t'en féliciter.

ADMÈTE

A moins que mon refus ne doive t'irriter,...

HERCULE

Pour insister ainsi j'ai mes raisons, Admète.

ADMÈTE

Il faudra donc que malgré moi je me soumette.

HERCULE

Prends-la, te dis-je, et tu seras récompensé.

ADMÈTE, *aux serviteurs*

Allons, emmenez-la, puisque j'y suis forcé.

HERCULE

Je ne saurais la mettre en des mains étrangères.

ADMÈTE

Conduis-la donc toi-même, ami, si tu préfères.

HERCULE

Je ne la confierai qu'à toi, si tu permets.

ADMÈTE

Qu'elle entre ! elle le peut ; mais la toucher, jamais !

HERCULE

Entre tes mains pourtant il faut que je la mette.

ADMÈTE

Ah ! quelle violence !

HERCULE

Allons, ta main, Admète.

ADMÈTE. *détournant la tête*

La voici ; mais c'est à contre-cœur, j'en conviens :
Je crois toucher à la Gorgone.

HERCULE

Tu la tiens ?

ADMÈTE

Hélas !

HERCULE

Garde-la donc, ami ; le fils d'Alcmène
N'est pas ingrat : regarde un peu qui je t'amène :
Ton Alceste elle-même est là devant tes yeux.
Sois heureux désormais ; plus de deuil.

ADMÈTE

Justes dieux !
C'est un prodige ; se peut-il que je la voie ?
Ou quelque dieu veut-il par une fausse joie
M'abuser ?

HERCULE

Non, c'est bien ta femme.

ADMÈTE

Ah ! sois heureux,
Noble fils du grand Zeus, ami si généreux,
Et que ton divin père en tous lieux te protège,
Car je revis par toi ! Mais par quel privilège
As-tu pu ramener Alceste de l'enfer ?

HERCULE

J'ai serré Thanatos entre mes bras de fer :
Il n'a pu résister à cette violence.

ADMÈTE

Ah ! merci. Mais pourquoi reste-t-elle en silence,
Immobile ?

HERCULE

Il le faut. Tu ne l'entendras pas
Avant un sacrifice offert aux dieux d'en bas.
Elle ne parlera qu'à la troisième aurore.
Qu'elle entre en attendant. Adieu ; puissent encore,
Puissent toujours les lois de Zeus hospitalier
Rencontrer dans ton cœur ce respect singulier.
Moi, je vais accomplir l'épreuve redoutée
Que m'impose la loi du tyran Eurysthée.

ADMÈTE

Ah ! reste auprès de nous, vis avec nous.

HERCULE

Plus tard :
Pour l'instant je ne puis différer mon départ.

ADMÈTE

Reviens donc au plus tôt. En attendant, j'ordonne
A la cité, comme au pays qui l'environne,
Qu'on célèbre ce jour avec des chœurs joyeux,
Et qu'on fasse partout un sacrifice aux dieux.

HÉCUBE

PERSONNAGES

HÉCUBE, veuve de Priam.
POLYXÈNE, sa fille.
ULYSSE.
AGAMEMNON.
POLYMESTOR, roi de Thrace.
TALTHYBIOS, héraut.
Esclaves troyennes, soldats.

La scène est en Thrace, au camp des Grecs, devant la tente assignée aux Troyennes, captives d'Agamemnon.



HÉCUBE

PREMIÈRE PARTIE

HÉCUBE, ESCLAVES TROYENNES, *puis* POLYXÈNE
puis ULYSSE.

HÉCUBE

O filles d'Ilion, menez devant la tente
La vieille Hécube, reine autrefois éclatante,
Esclave désormais ainsi que vous. Venez
Et secourez mon bras débile ; soutenez
Ce vieux corps qu'un bâton porte, mais qui chancelle.

Elle s'assied.

O nuit, pourquoi ton ombre ainsi me trouble-t-elle
Par des fantômes et des visions d'effroi ?
Cette nuit j'ai cru voir paraître devant moi
Polydore, mon dernier fils, qui vit en Thrace :
O dieux, sauvez l'espoir suprême de la race !
Car je redoute encor quelque nouveau malheur :
Jamais je n'ai senti tant d'angoisse en mon cœur.
Ce n'est pas tout : je vis une biche tremblante,
Déchirée à mes pieds par la gueule sanglante

D'un loup qui l'arrachait de dessus mes genoux ;
Or ce qui fait ce rêve effroyable pour nous,
C'est que l'ombre d'Achille a paru sur sa tombe,
Et veut qu'une Troyenne en son honneur y tombe :
Dieux du ciel, dieux puissants, épargnez mon enfant.

UNE ESCLAVE, *entrant, à Hécube*

Femme, je ne viens pas vers toi, l'air triomphant,
Pour adoucir ton infortune maternelle :
Je t'apporte au contraire une triste nouvelle.
Tu ne sais pas ce que les Grecs ont résolu :
Pour victime au tombeau d'Achille ils ont élu
Ta fille Polyxène.

HÉCUBE

Ah ! malheureuse !

L'ESCLAVE

Oui, pleure :
Ulysse va venir lui-même tout à l'heure
L'arracher de tes bras. Crois-moi, cours aux autels,
Cours aux temples, va supplier les immortels,
Embrasse les genoux d'Agamemnon : peut-être
Obtiendras-tu l'appui généreux de ton maître ;
Sans quoi, tout est perdu : le sang dans un flot noir
Va jaillir de son col de vierge.

HÉCUBE

O désespoir !
O sort inexorable ! ô dure servitude !
Quelle vieillesse affreuse et quelle solitude !
Hélas ! hélas ! qui donc à présent me défend ?
Car je n'ai plus d'époux, et je n'ai plus d'enfant,
Et je suis sans famille ainsi que sans patrie ;
Ah ! tout est bien fini ! c'est en vain que je crie,
Et je suis morte désormais. Appelez-la,
Appelez Polyxène. O mon enfant, voilà,

Voilà ce que le sort te réservait !

POLYXÈNE, *entrant*

O mère,
Mère, pourquoi ces cris ? Pour comble de misère,
Qu'arrive-t-il encore ?

HÉCUBE

Ah ! je pleure sur toi.
Ma pauvre enfant !

POLYXÈNE

Sur moi, pauvre mère ? et pourquoi ?

HÉCUBE

Ma fille ! ô jeune fleur délicate et fragile !
Ils veulent t'égorger sur la tombe d'Achille.

POLYXÈNE

O mère infortunée ! A mon tour je gémis !
Voilà donc le destin que les dieux ennemis
Avaient gardé pour ta misérable vieillesse !
Je ne puis même plus partager ta détresse,
Et vivre en esclavage avec toi ! Tu verras,
Pauvre mère, ta fille arrachée à tes bras,
Et jetée au fond des ténèbres, sous la terre.
Moi, je reposerai chez les morts ; mais toi, mère,
C'est sur toi, oui, sur toi, qu'il faut verser des pleurs ;
Quant à moi, vivre dans l'opprobre et les douleurs,
C'était chose peu désirable, et je proclame
Que mourir est un bien pour moi.

HÉCUBE, *avec un cri sourd*

Ulysse !

ULYSSE, *entrant à Hécube*

O femme,
Tu dois savoir ce que les Grecs ont décidé.
Achille a réclamé ta fille : ils ont cédé,

Et veulent sur sa tombe immoler Polyxène ;
Moi-même au sacrifice il faut que je la mène ;
C'est le fils du héros, Pyrrhus, qui doit frapper.
Songe que ton enfant ne peut nous échapper :
Ne m'oppose donc pas de vaine résistance ;
Résigne toi plutôt, femme, à ton impuissance :
Subis patiemment ce qu'il te faut subir.

HÉCUBE

Ah ! je n'ai pas fini de pleurer, de gémir !
Lorsque je pense aux maux qu'il faut que je supporte,
Depuis longtemps déjà je devrais être morte !
Qui donc empêcha Zeus de me faire mourir ?
Quel plaisir trouve-t-il à voir l'homme souffrir ?
Mais toi, te souvient-il d'être venu dans Troie
En te cachant, ainsi qu'un espion qu'on soudoie,
Le visage couvert de sang et presque nu ?

ULYSSE

Je m'en souviens.

HÉCUBE

Hélène alors te reconnut,
Et n'en parla qu'à moi ; n'est-ce pas vrai ?

ULYSSE

Oui, certe ;
J'ai bien cru que ce jour avait marqué ma perte.

HÉCUBE

Et n'embrassais-tu pas ce jour-là mes genoux ?

ULYSSE

Je l'avoue.

HÉCUBE

Alors moi sans plus songer à nous,
Je t'ai sauvé, je t'ai fait sortir de la ville.

ULYSSE

J'en conviens.

HÉCUBE

Eh bien donc, n'as-tu pas l'âme vile,
Toi qui, pour reconnaître un bienfait généreux,
Oses me faire ici tout le mal que tu peux ?
Ah ! puisque tu conviens que tu m'as suppliée,
L'aide que tu reçus sera-t-elle oubliée ?
Vois, je touche à mon tour ton visage et ta main,
A mon tour je supplie. Ulysse, sois humain,
De mes bras défaillants n'arrache pas ma fille,
Assez d'autres sont morts : de toute la famille
Il ne reste plus qu'elle ; ah ! ne la tuez pas !
Pour nourrir ma vieillesse et conduire mes pas,
Je n'ai qu'elle ; elle est tout pour moi, toute ma joie,
Mon guide, ma lumière en l'ombre où je me noie ;
O vainqueurs, à mes cris ne demeurez pas sourds :
Songez que les heureux ne le sont pas toujours
Nous aussi nous vivions heureux et pleins d'ivresse :
En un jour ce bonheur est devenu détresse.
N'auras-tu pas pitié d'une telle douleur ?
Retourne auprès des Grecs, Ulysse, et montre-leur
Qu'ayant d'abord fait grâce à deux infortunées,
Quand aux marches du temple elles furent traînées,
Les tuer maintenant serait trop odieux.
Ah ! fais cela, je t'en supplie, au nom des dieux !

ULYSSE

Oui, je vous sauverais volontiers, sois-en sûre.
Mais je ne puis des Grecs affronter la censure :
Puisqu'Achille a parlé, nous devons obéir ;
Nous serions des ingrats, s'il nous fallait trahir
Un héros qui, plein de vaillance et d'allégresse,
Sacrifia ses jours pour illustrer la Grèce.
Car la Grèce n'est pas un peuple de bourreaux ;
Mais elle a le devoir d'honorer ses héros :

Si des plus hauts exploits la gloire est amoindrie,
Qui donc voudrait encor mourir pour la patrie ?
Tes maux sont dignes de pitié ? Soit, j'en conviens :
Mais es-tu donc la seule à perdre ainsi les tiens ?
Chez nous aussi de vieilles mères, de vieux pères,
Sont comme toi courbés au poids de leurs misères :
Que de femmes n'ont plus pour époux que des morts,
Dont la poussière de l'Ida couvre les corps !
Tu vivras désormais comme elles, sans famille.

HÉCUBE

J'ai fait ce que j'ai pu pour te sauver, ma fille ;
Hélas ! ce fut en vain ; je ne puis rien pour toi.
Mais peut-être auras-tu plus de pouvoir que moi.
Essaye : que ta voix soit plaintive et touchante,
Prie et supplie, ainsi que le rossignol chante ;
Tombe à genoux : ce sont tes jours que tu défends ;
Invoque enfin le souvenir de ses enfants :
C'est le meilleur moyen de le fléchir sans doute,
Cela peut-être suffira pour qu'il t'écoute.

POLYXÈNE

Va, ne détourne pas ton visage aussitôt,
O Roi ; ne cache pas ta main sous ton manteau.
Tu redoutes qu'en suppliant je ne les touche :
Non, pas un cri ne sortira de cette bouche,
Et tu n'encourras pas la colère des dieux ;
Ainsi rassure-toi. Même je dirai mieux :
Je désire mourir, et suis prête à te suivre.
En l'état où je suis, Ulysse, vouloir vivre,
Ce serait lâche. Car enfin, je m'en souviens,
Celui qui fut mon père était roi des Phrygiens,
Et c'est ainsi que j'ai débuté dans la vie.
Ensuite j'ai grandi, vierge heureuse et ravie,
Destinée à des rois illustres, tous jaloux

D'être choisis par moi pour être mon époux.
Et chacun m'admirait plus qu'aucune troyenne :
Des femmes de l'Ida j'étais comme la reine,
Presque déesse, à part la mort ! Et maintenant,
Je suis esclave ! O nom étrange et surprenant !
Pour cela seul je veux mourir. D'ailleurs tel maître
Que je rencontrerais serait cruel peut-être ;
Et moi, la sœur d'Hector et de tant de héros,
Il me faudrait, parmi les pleurs et les sanglots,
Balayer la maison, laver, tisser et coudre !
J'aurais le pain à faire avec le grain à moudre !
Un esclave quelconque, acheté comme moi,
Viendrait souiller mon lit préparé pour un roi !
Non ; je préfère et de beaucoup, cesser de vivre.
Que mon corps aille chez Hadès : je te le livre.
Ulysse, emmène-moi, je suis prête à mourir,
Car nul espoir pour moi ne saurait plus fleurir.

sur un geste d'Hécube

Ah ! ne me retiens pas, demeure ici, demeure,
O mère ; tu vois bien qu'il vaut mieux que je meure,
Avant que d'essuyer les outrages du sort.

HÉCUBE

C'est noblement parler, ma fille, mais ta mort
Me tuera, le sais-tu ? Ha ! je t'en prie, Ulysse :
S'il faut absolument qu'on fasse un sacrifice,
Si l'on craint le courroux d'Achille mort, ô roi,
Celle qu'il faut mener sur le bûcher, c'est moi.
Convient-il que pour moi Polyxène réponde ?
Frappez-moi sans pitié : c'est moi qui mis au monde
Pâris, le meurtrier d'Achille.

ULYSSE

Non pas, non :
L'ombre d'Achille, ô femme, a prononcé le nom
De Polyxène, et non le tien.

HÉCUBE

Race cruelle !
Ne pouvez-vous au moins m'égorger avec elle ?
Si votre Achille veut du sang, qu'il soit content :
Versez le mien : il en boira deux fois autant.

ULYSSE

C'est assez d'une mort, sans y joindre la tienne :
Hélas ! c'est déjà trop même de Polyxène !

HÉCUBE

Je veux mourir avec mon enfant : il le faut.

ULYSSE

Tu n'as pas à vouloir, femme, parle moins haut.

HÉCUBE

Je m'attache à son corps comme le lierre au chêne.

ULYSSE

Reste calme, crois-moi, ta résistance est vaine.

HÉCUBE

Ma fille ! Non, je ne peux pas l'abandonner.

ULYSSE, *avec un peu de violence*

Et moi je ne puis pas partir sans l'emmener.

POLYXÈNE

Écoute-moi, ma mère.
à Ulysse
Et toi, sois magnanime
Et clément : ce transport n'est que trop légitime
De la part d'une mère.
à sa mère
Ah ! ne résiste pas,
Ma mère ; veux-tu donc que l'on te jette à bas ?
Veux-tu qu'un bras viril frappe, meurtrisse, outrage

Ton corps débile, car voilà le bel ouvrage
Qu'on ferait sûrement pour t'arracher de moi.
Mère, un tel traitement n'est pas digne de toi.
Mais viens ; de mon visage, ô mère, je t'en prie,
Approche ton visage avec ta main chérie.
Pour la dernière fois le jour luit à mes yeux ;
Viens recevoir de moi les suprêmes adieux :
Sous la terre dans un instant je vais descendre,
Sans avoir eu l'époux que j'avais droit d'attendre.

HÉCUBE

Et moi, je reste esclave à la clarté du jour.

POLYXÈNE

Je m'en vais loin, bien loin, dans l'infernal séjour.

HÉCUBE

Hélas ! je suis la plus malheureuse des mères.

POLYXÈNE

Que dire de ta part à mon père, à mes frères ?

HÉCUBE

Que j'ai touché le fond du gouffre des douleurs.

POLYXÈNE

O tendre sein qui m'as nourri, reçois mes pleurs.

HÉCUBE

O malheureuse enfant, ô mort prématurée !

POLYXÈNE

Reçois mes derniers vœux, mère, mère adorée.

HÉCUBE

A moi, des vœux ! Hélas ! je n'en ai plus besoin.

POLYXÈNE

O Polydore, adieu, quoique tu sois bien loin.

HÉCUBE

Polydore ! L'infortuné vit-il encore ?

POLYXÈNE

Sans doute, il vit : quand tu mourras, c'est Polydore
Qui fermera tes yeux chéris.

HÉCUBE

Mourir, mourir !
Ah ! je suis déjà morte à force de souffrir.

POLYXÈNE

Ulysse, emmène-moi : j'ai l'âme déchirée
Quand j'entends les sanglots d'une mère éplorée,
Et sans doute les miens la déchirent aussi.
O lumière, c'est la dernière fois qu'ici
Je t'invoque ; voici la fin de l'heure brève
Qui me sépare encor de l'autel et du glaive.

HÉCUBE

Ah ! ma fille, ta main. Par pitié ! vois mes pleurs.
Ah ! ne me laisse pas sans enfants ! Dieux ! je meurs !

Elle s'affaisse.





DEUXIÈME PARTIE

HÉCUBE, TALTHYBIOS, TROYENNES, *puis* AGAMEMNON

TALTHYBIOS

Où pourrai-je trouver, dis-moi, jeune troyenne,
Celle qui fut naguère encore votre reine ?

UNE TROYENNE

Regarde-la, héraut ; elle est là, sur le seuil,
Étendue, enfermée en ses voiles de deuil.

TALTHYBIOS

Ah ! dieux ! la voilà donc, cette reine célèbre,
Épouse du puissant Priam ! O sort funèbre !
Sa ville a disparu, car les Grecs triomphants
L'ont brûlée ; elle-même, esclave et sans enfants,
Elle gît sur le sol et souille de poussière
Sa tête infortunée. O douleur ! ô misère !
Hélas ! hélas ! je suis bien vieux, et cependant,
Plutôt que de subir un sort si dégradant,
Je perdrais volontiers ce qui me reste à vivre.
Allons, femme, debout ! redresse, pour me suivre,
Ta pauvre tête blanche et ton corps épuisé.

HÉCUBE

Ne peut-on sur le sol me laisser reposer ?
Qu'est-ce ? pourquoi troubler encore ma pauvre âme ?

TALTHYBIOS

Je suis Talthybios, et viens te chercher, femme,
Car je suis serviteur des Grecs, et c'est le roi
Qui m'envoie.

HÉCUBE

O bonheur ! quoi ! viendrais-tu vers moi
M'annoncer que les Grecs m'immoleront moi-même
Avec ma fille ? O bon vieillard, comme je t'aime !
Hâtons-nous donc ! allons, guide-moi, vieillard.

TALTHYBIOS

Non.
Il s'agit d'enterrer ta fille. Agamemnon
Et son frère m'envoient ici pour te conduire
Vers son cadavre.

HÉCUBE

Eh quoi ? vieillard, que veux-tu dire ?
Tu ne viens pas ici me conduire à la mort ?
Ah ! ma fille ! ils t'ont donc fait périr sans remord !
Et moi, moi, je n'ai plus d'enfants ! Infortunée !
Au moins dis-moi comment ils l'ont assassinée :
Fut-ce avec pitié d'elle ou le cœur endurci ?
Parle, si douloureux que soit un tel récit.

TALTHYBIOS

Pour la seconde fois tu veux donc que je pleure ?
Soit ; quand on l'immolait j'ai pleuré tout à l'heure :
Je vais pleurer encore en te le racontant.
Donc les Grecs se pressaient en grand nombre, attendant
Celle que l'on devait immoler. On l'amène,
Et sur le haut du tertre on place Polyxène.
Alors Pyrrhus, prenant pour l'invocation
La coupe d'or qu'emplit une libation,
M'ordonne d'imposer le silence à l'armée,
Et fait entendre la formule accoutumée ;
Puis, tirant un poignard aigu de son étui,
Il fait signe aux soldats qui sont derrière lui
De tenir ton enfant. Mais alors Polyxène :
« Ah ! ne vous donnez pas, dit-elle, tant de peine !
O Grecs, puisque par vous je n'ai plus de pays,

Je consens à mourir, et je m'en réjouis.
Ne me touchez donc pas : ce serait un outrage ;
Je saurai présenter ma gorge avec courage.
Au nom des dieux, laissez-moi libre pour mourir :
Étant fille de roi, je ne saurais souffrir
Qu'au royaume d'Hadès on me traite en esclave. »
Aussitôt on s'écarte. Alors, d'un geste grave,
Elle saisit sa robe, et, déchirant d'un trait,
De l'épaule au nombril, le lin qui la couvrait,
Elle montre sa gorge et sa poitrine nue ;
Puis, courbant le genou, d'une voix contenue
Elle dit à Pyrrhus : « J'ignore ton dessein,
Mais frappe où tu voudras, homme : voici mon sein,
Voici ma gorge aussi ; tu vois que je suis prête. »
Pyrrhus, plein de pitié, s'avance, et puis s'arrête,
Indécis ; il la frappe enfin, et de son fer
Tranche la gorge, et fait ruisseler le sang clair.
Elle tombe, mais jusqu'en mourant elle pense
Qu'étant vierge, elle doit tomber avec décence ;
Elle ferme les plis de sa tunique, et meurt.
C'est alors chez les Grecs une grande rumeur.
De feuillage les uns couvrent la pauvre morte,
D'autres élèvent un bûcher : chacun apporte
Sa bûche ou ses rameaux, et s'en va, puis revient,
Et gourmande en passant ceux qui n'apportent rien,
Tant on admire un cœur si grand chez une femme.
Ah ! que cela du moins console un peu ton âme,
Dans l'abîme de maux où te plonge le sort.

HÉCUBE

Oui, parmi tous les maux qui m'accablent, ta mort,
O mon enfant, ta mort est sans doute le pire.
Hélas ! j'en souffrirai jusqu'à ce que j'expire,
Mais tu montras tant de noblesse et de fierté,
Que de mon sort je ressens moins la cruauté.

à Talthybios

Héraut, va dire aux Grecs que personne n'y touche :
C'est moi qui la mettrai sur sa funèbre couche.

Il sort

Oui, oui, je lui rendrai les suprêmes honneurs ;
J'arroserai son corps de cendres et de pleurs :
Du mieux que je pourrai j'accomplirai le rite,
Sans pouvoir la parer comme elle le mérite.
Si les femmes qui sont esclaves avec moi
Ont aux maîtres dont il leur faut subir la loi
De leurs anciens bijoux dérobé quelque chose,
Elles m'en donneront une part, je suppose.
O demeure splendide, ô palais fortunés,
O roi Priam, à qui tant de fils étaient nés,
Priam, roi si puissant, et moi, leur vieille mère,
Où donc en sommes-nous ? O grandeur éphémère !
Naguère tant d'orgueil, aujourd'hui le néant !
Hélas ! tout a sombré dans l'abîme béant.

UNE ESCLAVE, *amenant le cadavre de Polydore*

O malheureuse Hécube, ô ma chère maîtresse,
Quelle infortune est comparable à ta détresse ?
C'est en vain que le jour frappe encore tes yeux :
Sans époux, sans enfants, sans patrie, ah ! grands dieux !
C'est la mort.

HÉCUBE

Tu ne m'apprends rien ; mais qui t'amène ?
Et pourquoi m'apporter le corps de Polyxène ?
Je croyais que les Grecs, apaisant leurs fureurs,
Lui rendaient à l'envi les suprêmes honneurs.

L'ESCLAVE, *s'adressant aux autres esclaves*

Hélas ! elle est encore à pleurer Polyxène ;
Mais il est d'autres maux qu'il faut bien qu'elle apprenne.

HÉCUBE

Qu'as-tu dit ? Quels malheurs faut-il apprendre encor ?

Viens-tu m'offrir la tête et m'annoncer la mort
De Cassandre la prophétesse ?

L'ESCLAVE

Elle est vivante ,
Mais tu n'es pas encore au bout de l'épouvante.

Elle découvre le corps

Femme, jette les yeux sur ce cadavre nu :
Tu ne l'attendais pas ; l'as-tu bien reconnu ?

HÉCUBE

Polydore ! mon fils ! le dernier de la race !
Et moi qui le croyais à l'abri dans la Thrace !
Ah ! malheureuse, je succombe, je me meurs !
Jamais on n'entendra la fin de mes clameurs.
Et voilà donc à quoi les dieux m'ont destinée !
O mon fils, entends-tu ta mère infortunée ?
A quelle mort as-tu succombé ? réponds-moi.
Qui t'a frappé, mon fils, et qu'a-t-on fait de toi ?

L'ESCLAVE

Tout à l'heure je l'ai rencontré sur la grève,
Où les flots le poussaient.

HÉCUBE

Ah ! je comprends mon rêve,
Maintenant ; maintenant, oui, je comprends pourquoi
Ton ombre cette nuit s'est présentée à moi.
O crime épouvantable ! ô l'assassin rapace !

L'ESCLAVE

Un assassin, dis-tu ?

HÉCUBE

Oui, notre hôte de Thrace,
Chez qui Priam l'avait caché comme un trésor

L'ESCLAVE

L'aurait-il égorgé pour lui voler son or ?

HÉCUBE

Ah ! sans doute. Oh ! le crime impie, intolérable !
Oh ! quel sera le châtiment ? Monstre exécrable,
As-tu pu sans pitié massacrer un enfant,
Un pauvre corps fragile et que rien ne défend ?
Ah ! malheureux !

Elle s'abîme dans sa douleur

AGAMEMNON, *entrant*

Eh bien ! qu'attends-tu, pauvre reine,
Pour rendre les derniers devoirs à Polyxène ?
Le héraut nous ayant de sa part avertis
De ne point y porter la main, j'y consentis ;
Je n'ai laissé toucher ton enfant à personne.
Mais quoi ! tu ne viens pas, ô femme, et je m'étonne,
Et je viens te chercher, car là-bas tout est prêt.
Mais qu'est-ce là ? Quel est ce cadavre ? On dirait
Celui d'un troyen.

HÉCUBE, *à part, tournée vers le cadavre*

Ah ! malheureuse ! que faire ?
Faut-il tomber à ses genoux ? faut-il me taire ?

AGAMEMNON

Pourquoi te lamenter ainsi le dos tourné ?
Je veux savoir quel est cet homme assassiné.

HÉCUBE, *à part*

Sans le roi, je ne puis songer à la vengeance.
Pourquoi délibérer, puisque mon indigence
N'a pas d'autre soutien ?

à Agamemnon

O Roi, pitié pour nous ;
Regarde, Agamemnon ; j'embrasse tes genoux,
Je touche ton menton et ta main droite, ô maître.

AGAMEMNON

Que désires-tu donc ? Ta liberté, peut-être ?

C'est peu de chose.

HÉCUBE

Non : j'aime mieux pour jamais
Rester esclave, ô roi, si toi, tu me promets
De me venger.

AGAMEMNON

Et pour cela, que faut-il faire ?

HÉCUBE

Tu vois ce mort ?

AGAMEMNON

Hé bien ?

HÉCUBE

C'est mon fils.

AGAMEMNON

Toi, sa mère ?
Quel est donc cet enfant ?

HÉCUBE

Celui-là n'était pas
Parmi ceux qui dans Troie ont trouvé leur trépas.
Son père, par prudence, et pour sauver la race,
L'avait envoyé seul dans ce pays, en Thrace,
Où notre hôte était roi.

AGAMEMNON

Quoi ? chez Polymestor ?

HÉCUBE

Lui-même, en lui donnant la garde d'un trésor.
Ah ! trésor trop funeste !

AGAMEMNON

Et par quelle aventure
Est-il mort ?

HÉCUBE

Il est mort par la main d'un parjure !
Quel autre que son maître aurait pu l'immoler ?

AGAMEMNON

L'aurait-il mis à mort afin de le voler ?

HÉCUBE

Certes, dès qu'il connut le désastre de Troie.

AGAMEMNON

Et d'où vient que ce corps est là ? qui te l'envoie ?

HÉCUBE

La mer sur le rivage a rejeté le mort.

AGAMEMNON

Tu crois qu'après l'avoir frappé, Polymestor
L'a jeté dans la mer ?

HÉCUBE

Ah ! la chose est trop sûre.

AGAMEMNON

Pauvre femme ! tes maux sont vraiment sans mesure.

HÉCUBE

Oui, j'ai souffert tous ceux qu'on peut souffrir, tous, tous.
Laisse-moi donc, ô roi, tomber à tes genoux.
Si tu peux approuver le forfait d'un parjure,
J'essaierai de me résigner, je te le jure ;
Sinon, prince, châtie un infâme égorgeur,
Qui, méprisant les dieux et l'Érèbe vengeur,
N'a pas craint de commettre un pareil sacrilège.
Pitié, prince, pitié, car sans toi que ferais-je ?
Considère l'état où le sort me réduit :
J'étais reine, et je suis ton esclave aujourd'hui ;

Jadis mère féconde et maintenant flétrie,
Sans enfants désormais ainsi que sans patrie.

sur un geste d'Agamemnon

Mais quoi ? que fais-tu donc ? on dirait que tu fuis !
Ah ! vains efforts ! O malheureuse que je suis !
Va, si ce n'est pour moi, que ce soit pour Cassandre :
Comment espérer d'elle un soupir, un mot tendre,
Comment réduire enfin cet esprit obstiné,
Si tu ne venges pas son frère assassiné ?
O mon maître, ô soleil éclatant de la Grèce,
Daigne étendre sur nous une main vengeresse :
Châtier les méchants et servir le bon droit,
N'est-ce pas l'œuvre d'un grand cœur et d'un grand roi ?

AGAMEMNON

Va, ne crois pas que ta prière m'importune,
Hécube ; j'ai pitié de ta longue infortune ;
D'un hôte si félon je veux bien te venger,
Car le droit est pour toi ; mais comment t'obliger
Sans que de leur côté les Grecs puissent prétendre
Que j'ai puni ce traitre à cause de Cassandre ?
Car enfin, pour les Grecs, cet homme est un ami ;
Au contraire, ton fils, pour eux, c'est l'ennemi ;
Et si j'ai, moi, pour lui, certaine sympathie,
L'armée à m'imiter n'est point assujettie.
Songes-y donc : je ne veux rien te refuser,
Mais il faut que les Grecs ne puissent m'accuser.

HÉCUBE

Hélas ! il n'est donc pas un homme qui soit maître
D'agir comme il lui plaît ! Tous doivent se soumettre
A quelque volonté plus forte que la leur !
Ainsi l'opinion des autres te fait peur ?
Eh bien, soit ! Je puis, moi, t'enlever cette crainte.
Oui, j'agirai moi-même, en employant la feinte :
Laisse-moi faire, ô roi, sans te mêler de rien ;
Je me charge de tout, moi seule.

AGAMEMNON

J'entends bien.
Mais quoi ? Vas-tu d'un glaive armer ton bras débile ?
Ou penses-tu que le poison soit plus habile ?
Que feras-tu ? Qui t'aidera dans ton dessein ?

HÉCUBE

Ne crains rien ; c'est assez, pour punir l'assassin,
Des femmes d'Ilion qui sont là, dans la tente.

AGAMEMNON

Des femmes triompher d'un homme ! Vaine attente !

HÉCUBE

As-tu donc oublié les enfants d'Ægyptos ?
Ne te souvient-il plus des femmes de Lemnos ?
Va, nous aurons ici la ruse jointe au nombre.
Mais toutefois permets qu'on puisse sans encombre
Aller trouver le traître et l'amener d'abord.

(*Agamemnon fait un geste d'assentiment*).

Femme, va de ma part chercher Polymestor :
Ce que je dois lui dire ici nous intéresse
Tous les deux, ses enfants aussi : donc qu'il se presse,
Et les amène ! Et toi, prince, suspends un peu
Les funérailles de ma fille, car je veux
Mettre au même bûcher la sœur avec le frère,
Afin qu'ils soient au moins réunis sous la terre.

AGAMEMNON

O femme, il sera fait ainsi que tu le veux.
Il serait malaisé d'accéder à tes vœux,
Si la mer maintenant s'ouvrait devant l'armée ;
Mais la route des flots nous est toujours fermée,
Et nous devons patienter jusqu'au départ.
Puisses-tu cependant réussir pour ta part !
Un traître à son parti n'intéresse personne :
Polymestor fut traître et je te l'abandonne.



TROISIÈME PARTIE

HÉCUBE, POLYMESTOR, *amené par l'esclave troyenne, suivi de ses enfants et de soldats, puis* AGAMEMNON.

POLYMESTOR

O malheureux Priam ! O destin foudroyant !
O chère Hécube, hélas ! je pleure en te voyant,
Et je songe à ta ville envahie et brûlée,
A ta fille à l'instant sur l'autel immolée.
Hélas ! à quoi peut-on se fier désormais,
Quand les plus fortunés succombent pour jamais ?
Ah ! sans doute les dieux traitent ainsi les hommes,
Afin qu'en nos terreurs, ignorants que nous sommes,
Tous nous les adorions. Mais que sert de pleurer
Sur des malheurs que rien ne peut plus réparer ?
Dis-moi, peut-être tu m'en veux de mon absence,
Mais j'étais loin d'ici ; je n'eus pas connaissance
De ta venue, et je ne fais que d'arriver ;
Cependant je sortais pour venir te trouver,
Lorsqu'à l'instant j'ai rencontré cette servante,
Et j'accours, trop heureux de te revoir vivante.

HÉCUBE

Ah ! dans mon infortune et dans mon désarroi,
Sur toi je n'ose plus lever les yeux, ô roi :
A qui connut mon sort autrefois si prospère,
J'ai honte de montrer mon deuil et ma misère.

POLYMESTOR

Oui, oui, je te comprends. Mais que veux-tu ? Pourquoi

M'as-tu fait appeler ?

HÉCUBE

C'est un secret, ô roi,
Que tes enfants et toi seuls vous devez apprendre.
Éloigne tes soldats, qu'ils ne puissent m'entendre.

POLYMESTOR, *aux soldats*

Allez : je puis ici demeurer sans danger ;
à Hécube
Ami pour toi, je ne suis point un étranger
Pour les Grecs. Parle donc, apprends-moi quel service
Je puis rendre à ton infortune : c'est justice
Que je fasse pour toi tout ce que tu voudras

HÉCUBE

Bien. Mais d'abord ce fils, qu'autrefois de nos bras
Tu pris pour le garder avec toi, Polydore,
Est-il toujours vivant ?

POLYMESTOR

Oui certe, il vit encore :
Sois tranquille pour lui, femme, et compte sur moi.

HÉCUBE

O la bonne parole, et bien digne de toi.

POLYMESTOR

De quoi faut-il encore t'informer pour te plaire ?

HÉCUBE

Se souvient-il aussi quelquefois de sa mère ?

POLYMESTOR

Il aurait bien voulu venir te retrouver.

HÉCUBE

Et l'or qu'on t'a remis pour le lui conserver ?

POLYMESTOR

Il est en sûreté, tu seras bien servie.

HÉCUBE

Je pense que cet or ne te fait point envie.

POLYMESTOR

Envie ? Eh ! n'ai-je point assez de ce que j'ai ?

HÉCUBE

Puisque ton dévouement pour nous n'a pas changé,
Tu vas savoir dans un instant combien je t'aime.

Elle fait approcher Polymestor et ses enfants et leur parle bas.

Au temple de Pallas et dans Ilion même,
Un large pavé noir se dresse sur le sol :
C'est là que sont cachés et protégés du vol
Les antiques trésors de Priam et de Troie.
Grâce à ta loyauté, prince, j'aurai la joie
Que tout cet or sera conservé pour mon fils.

POLYMESTOR

Compte sur moi, reine, aujourd'hui comme jadis.

HÉCUBE

De plus j'ai des bijoux ici que je dérobe.

POLYMESTOR

Où sont-ils ? Seraient-ils enfermés sous ta robe ?

HÉCUBE, *montrant la tente voisine*

Non, ils sont là, cachés sous un tas de butin.

POLYMESTOR

Au camp des Grecs ? Vraiment l'asile est peu certain.

HÉCUBE

La tente est réservée aux captives de Troie.
Viens.

POLYMESTOR

Mais n'aurai-je point à craindre qu'on m'y voie.
Un Grec ne pourrait-il.... ?

HÉCUBE

Un homme ici ? Jamais !
Entre donc hardiment, car les Grecs désormais,
Impatients qu'ils sont de revoir leur patrie,
Ne sauraient demeurer bien longtemps. Je t'en prie,
Viens recevoir le prix de ton zèle ; allons, viens :
Après, tu rejoindras mon fils avec les tiens.

Ils entrent ensemble dans la tente.

L'ESCLAVE, *seule*

Le juste châtiment ne peut se faire attendre ;
Ainsi, précipité sans pouvoir se défendre,
Un homme tombe au fond de la mer, loin du port :
Ainsi tu vas tomber brusquement dans la mort ;
Et tu seras déçu dans ton espoir cupide,
Car c'est l'amour de l'or qui te perd, ô perfide,
Et tu meurs par des mains débiles.

POLYMESTOR, *de l'intérieur de la tente.*

Ah ! mes yeux !
Mes yeux ! on me les crève ! au secours !

L'ESCLAVE

Justes dieux !
J'entends les cris du Thrace !

POLYMESTOR

Encore ! Ah ! l'on m'achève !
Quel massacre !

L'ESCLAVE

Oui, ce sont les deux yeux qu'on lui crève.

On entend un grand bruit dans la tente, Hécube sort

HÉCUBE

Va, va, renverse tout, et brise tout : tes yeux

Ne reverront jamais la lumière des cieux ;
Tu ne peux à tes fils non plus rendre la vie.

L'ESCLAVE

Est-il vrai que voilà ta vengeance assouvie,
O maîtresse ? as-tu fait vraiment ce que tu dis
A ce perfide ?

HÉCUBE

Certe, et je m'en applaudis.
Bientôt hors de la tente on va le voir paraître,
Aveugle, et la démarche incertaine. Ah ! le traître !
Et les corps de ses fils, tu les verras aussi.
Ah ! je l'ai bien puni ! Regarde, le voici.
Mais il écume de fureur, et je préfère
Que nous nous écartions.

Polymestor reparaît sur la scène et on apporte les cadavres de ses enfants.

POLYMESTOR

Ah ! malheureux, que faire ?
Ah ! comment me venger de ces monstres maudits ?
O soleil qui vois tout, soleil qui resplendis,
Ne pourrais-tu guérir ma sanglante paupière ?
Mes yeux ne verront-ils plus jamais la lumière ?
Ah ! Ah ! d'un pas furtif je les entends marcher.
Oh ! si mes mains pouvaient au moins les accrocher !

Il se démène, les bras tendus

Que je voudrais les dévorer, comme une bête,
Me gorger de leur sang et leur manger la tête !

Il s'était écarté de la tente ; il se rapproche

Hélas ! vais-je laisser dans leurs mains mes enfants ?
Bacchantes en fureur, si je ne les défends,
Elles vont les jeter aux chiens dans la campagne,
Ou disperser leurs os sanglants dans la montagne !
A moi, Thraces et Grecs ! Fils d'Atrée, au secours !
Au nom des dieux, venez ! Je crie : êtes vous sourds ?

Qu'est-ce donc qu'on attend pour venir à mon aide ?
Des femmes m'ont frappé, m'ont perdu sans remède !
Des esclaves ont pu me crever les deux yeux !
Ah ! quel outrage indigne et quelle horreur ! O dieux,
Que vais-je devenir maintenant ? Que ferai-je,
Malheureux ? Je n'ai plus, pour que mon mal s'abrège,
Qu'à me précipiter dans le fond des enfers.

AGAMEMNON, *entrant*

Un grand cri de détresse, en traversant les airs,
A troublé le camp grec et toute la contrée,
Et j'accours : qu'est-ce donc ?

POLYMESTOR

O cher, cher fils d'Atrée,
Si je te reconnais, ce n'est plus qu'à ta voix :
Hélas ! je n'ai plus d'yeux.

AGAMEMNON

Ah ! qu'est-ce que je vois ?
Infortuné, qui donc priva de la lumière
Tes pauvres yeux sanglants ? Quelle main meurtrière
A frappé tes deux fils ? Celui-là, quel qu'il soit,
Nourrissait de terribles haines contre toi.

POLYMESTOR

Sache-le donc : l'auteur de ces crimes infâmes,
C'est ta captive, Hécube, avec toutes ses femmes.

AGAMEMNON

Que dis-tu ? C'est Hécube, ô roi, qui t'aveugla ?
Hécube, est-il possible ? As-tu bien fait cela ?

POLYMESTOR

Comment ? elle est encore ici, cette furie ?
Dis-moi de quel côté, dis-le moi, je t'en prie.

Ah ! je voudrais dans mes deux mains la tenir là
Et la mettre en morceaux ! Ah ! misérable !

Il se démène comme tout à l'heure

AGAMEMNON

Holà !
Sois calme !

POLYMESTOR

Par les dieux, prince, laisse-moi faire ;
Permets-moi d'écraser cette immonde vipère.

AGAMEMNON

Non, ne t'agite pas ainsi qu'un insensé ;
Raconte sans fureur tout ce qui s'est passé ;
Puis, après qu'à son tour nous l'aurons entendue,
Que justice vous soit à tous les deux rendue !

POLYMESTOR

Hé bien ! voici les faits. Le roi Priam jadis
Me confia les jours de son plus jeune fils :
Sans doute il prévoyait la ruine de Troie,
Et voulait aux vainqueurs dérober cette proie.
Je l'ai tué, ce fils, et crois avoir bien fait :
Je puis te le prouver. Je craignais en effet
Que cet enfant pour vous ne fût une menace :
Il pouvait rebâtir Troie à la même place,
Et d'anciens habitants repeupler la cité ;
Il obligeait ainsi votre peuple irrité
A faire de nouveau la guerre à cette race,
Par suite, à ravager du même coup la Thrace :
Ce pays de nouveau se serait vu réduit
A supporter les maux dont il souffre aujourd'hui,
Et je n'ai pas voulu qu'il les souffrît encore
Mais Hécube, apprenant la mort de Polydore,
Voulut venger son fils avec un piège adroit :
Sous le prétexte faux de m'enseigner l'endroit

Où se trouvait caché tout l'or des Priamides,
Dans la tente, au milieu de ces femmes perfides,
Elle me fait entrer avec mes fils. Et moi,
Sur un lit de repos je m'assieds sans émoi.
Sous couleur d'admirer mes deux lances de Thrace,
On me les ôte. Puis, mes deux fils qu'on embrasse
Passent de mains en mains, admirés et flattés ;
Mais surtout de leur père on les tient écartés.
Or, pendant que le groupe à mes yeux les dérobe,
Ces monstres, saisissant des poignards sous leur robe,
Les frappent tous les deux ; et moi, l'on me saisit
Par les mains, par les pieds : je suis à la merci
De ces poulpes hideux : si je lève la tête
Pour aller au secours de mes fils, on m'arrête
En me tirant par les cheveux brutalement ;
Je ne puis dans leur mains faire un seul mouvement :
Le nombre m'a vaincu. Mais c'est trop peu pour elles :
Pour leur dernier exploit, ces féroces femelles
S'en prennent à moi-même avec des cris joyeux,
Et d'une épingle d'or me crèvent les deux yeux,
Puis à travers la tente elles prennent la fuite.
Moi je bondis, comme une bête, à leur poursuite.
Hélas ! c'est vainement que mes bras battent l'air,
Et me voici. Tu vois, roi, ce que j'ai souffert
Pour vous avoir prêté mon aide secourable,
En tuant l'ennemi des Grecs.

HÉCUBE

Ah ! misérable !
C'est pour l'amour des Grecs, c'est pour Agamemnon,
Que ton bras égorgeait mon pauvre enfant ! Non, non ;
Qui pourrait croire une imposture aussi vulgaire ?
Toi, vouloir épargner aux Grecs une autre guerre ?
Non, tu prétends en vain cacher la vérité :
Mon fils fut immolé par ta cupidité ;

C'est de ta passion pour l'or qu'il fut victime.
Ah ! si l'amour des Grecs avait causé ton crime,
C'est quand les murs de Troie étaient debout encor,
C'est quand Priam vivait, c'est quand vivait Hector,
Qu'il fallait le livrer mort ou vif à la Grèce.
Tu t'en es bien gardé : dans ta scélératesse,
Tu n'as égorgé l'hôte assis à ton foyer
Que le jour où tu vis nos maisons flamboyer,
Le jour où la cité périt dans l'incendie.
Faut-il par d'autres faits prouver ta perfidie ?
L'or, qui n'est pas à toi, l'or, qui te fut remis,
Tu devais, si les Grecs sont vraiment tes amis,
Le leur offrir, quand ils en avaient pénurie,
Eux, depuis si longtemps absents de leur patrie ;
Mais tu ne songeais guère à t'en priver pour eux,
Et maintenant encore, ô l'homme généreux,
Tu gardes pour toi seul tout le fruit de ton crime.
Aussi ton châtiment est-il bien légitime,
Et tu requiers en vain l'assistance du roi.
Si tu crois le toucher, tu te trompes, crois-moi.
J'en suis sûre, il n'est pas possible qu'il protège
L'infâme trahison d'un hôte sacrilège.

AGAMEMNON

J'aimerais beaucoup mieux n'avoir point à juger ;
Mais puisqu'enfin je n'ai pas craint de m'engager,
Voici. Sache-le donc, prince, je ne puis croire
Que ton bras ait commis une action si noire
Dans l'intérêt des Grecs, non plus que dans le mien.
Car pour te disculper tu raisonnes fort bien ;
Mais ton amour de l'or explique seul ta faute.
Est-il permis chez vous d'assassiner son hôte,
Je ne sais ; en tous cas c'est un crime chez nous,
Et de ceux qui jamais ne sauraient être absous.
Subis donc les effets de ce crime exécrable.

POLYMESTOR

Ainsi je suis vaincu par cette misérable !

HÉCUBE

Traître, de tes forfaits tu recueilles les fruits.

POLYMESTOR

Oh ! mes enfants ! mes yeux ! malheureux que je suis !

HÉCUBE

Tu pleures ? Tu n'est pas seul à pleurer, infâme !

POLYMESTOR

Tu m'outrages encore, abominable femme.
Mais quand tu tomberas de la hune à la mer,
Chienne, tu n'auras pas un langage si fier.

HÉCUBE

De la hune ? et comment ?

POLYMESTOR

Oui, l'horrible troyenne
Bientôt dans sa fureur sera changée en chienne,
Et grimpera sur les haubans.

HÉCUBE

En chienne, moi ?
Qui te l'a dit ?

POLYMESTOR

L'oracle sûr en qui j'ai foi.

HÉCUBE

Un oracle ? Il aurait mieux fait de te prédire
Tes propres maux. Va, ton oracle me fait rire.
D'ailleurs je suis vengée ; ainsi je puis mourir.

POLYMESTOR

Monstre, ta fille aussi, Cassandre, va périr.

HÉCUBE

Meurs toi-même plutôt.

POLYMESTOR

Clytemnestre sur elle
Bientôt se vengera d'un époux infidèle.

HÉCUBE

Clytemnestre à ce point serait folle !

POLYMESTOR

Bien mieux :
Elle prendra la hache en main, le cœur joyeux,
Et tuera son époux.

AGAMEMNON

Malheureux ! tu délires !
Prends garde qu'à tes maux ne s'en joignent de pires !

POLYMESTOR

Frappe-moi : je te dis qu'un bain de sang là-bas,
Prince, t'est réservé !

AGAMEMNON

Ne t'en iras-tu pas ?
Soldats, entraînez-le.

POLYMESTOR

Ha ! mon discours te touche !

AGAMEMNON

Entraînez-le, vous dis-je, et baillonnez sa bouche.

POLYMESTOR

Baillonnez-moi, j'ai dit.

AGAMEMNON

Q'on ne le lâche point !
Puisque son insolence est montée à ce point,

Qu'on l'enferme au plus tôt dans une île déserte !
Pauvre Hécube, va-t'en pleurer ta double perte,
Et rendre les honneurs funèbres à tes morts.
Nous, puisqu'enfin les vents soufflent,quittons ces bords :
Puissions-nous achever la route sans encombres,
Et voir enfin chez nous le terme des jours sombres !




HIPPOLYTE

PERSONNAGES

THÉSÉE, roi d'Athènes.
PHÈDRE, sa femme
HIPPOLYTE, son fils.
La Nourrice de Phèdre.
Une suivante de Phèdre.
ARTÉMIS.
Un Messager.
Compagnons d'Hippolyte, suivantes de Phèdre, suite de Thésée.

La scène est sur une place publique de Trèzène, devant le palais royal. A droite et à gauche, les statues d'Artémis et d'Aphrodite.



HIPPOLYTE

PREMIÈRE PARTIE

Hippolyte entre sur la scène avec ses compagnons et des esclaves, et va tout droit devant la statue d'Artémis.

HIPPOLYTE

O divine Artémis, la plus belle à mes yeux
Des vierges habitant dans les palais des cieux,
Accueille cette offrande : ô fille de Latone,
J'ai moi-même pour toi tressé cette couronne,
Et j'ai cueilli ces fleurs parmi tes prés herbeux,
Où les pâtres jamais ne conduisent leurs bœufs,
Que n'a pas profanés la faux, mais où l'abeille
Fait seule son butin dans la saison vermeille.
O déesse, permets que mes pieuses mains
Ceignent tes cheveux d'or ; car de tous les humains
Tu n'accordes qu'à moi ta présence divine ;
Si je ne te vois pas des yeux, je te devine,
Et puis m'entretenir seul à seul avec toi.
Puissé-je vivre ainsi jusqu'au bout sous ta loi !

UN VIEILLARD

Laisse-moi te donner un conseil, ô mon maître.

HIPPOLYTE

Parle, je le permets.

LE VIEILLARD

Tu sembles méconnaître
Une déesse auguste et qu'il faut vénérer.

HIPPOLYTE

Et laquelle ?

LE VIEILLARD

Cypris.

HIPPOLYTE

Je veux bien l'honorer,
Mais de loin, étant pur.

LE VIEILLARD

Le monde la révère.

HIPPOLYTE

Chacun a ses amis et ses dieux qu'il préfère :
Je n'aime pas les dieux qu'on adore la nuit.

LE VIEILLARD

Prends garde, mon enfant ; ton orgueil te séduit.

HIPPOLYTE

Allons, amis, entrez, et préparez la table :
Un repas abondant est chose délectable
Au retour de la chasse ; étrillez les chevaux :
Je veux après dîner défier mes rivaux,
Courir, et diriger mon char avec adresse.
Pour ta Cypris, je n'en ai cure et te la laisse.

Il sort avec ses compagnons ; le vieillard reste seul avec d'autres esclaves.

LE VIEILLARD

Amis, n'imitons pas ces jeunes orgueilleux :
Faisons-nous un devoir d'honorer tous les dieux.
O divine Cypris, accueille notre hommage :
Nous saluons avec respect ta sainte image ;

Va, pardonne aux écarts de quelques jeunes fous,
Fais semblant de ne pas entendre. Écartons-nous :
Voici la reine, amis. Vous savez, je présume,
Qu'un mal mystérieux la ronge et la consume ;
On ne sait quel délire égare sa raison ;
Voici trois jours qu'elle s'enferme à la maison,
Et, mourante du noir chagrin qui la torture,
Sur son lit de douleur languit sans nourriture.
Regardez-là : déjà la mort est dans ses yeux.
Qui peut savoir de quoi la punissent les dieux ?

Il sort avec les autres esclaves Phèdre paraît avec la nourrice et ses femmes, qui la conduisent et l'étendent sur une chaise longue

LA NOURRICE

Ah ! quels maux douloureux persécutent les hommes !
Et qu'y pouvons-nous faire, ignorants que nous sommes ?
Regarde-le, ce jour, regarde ce ciel bleu :
Ton seul désir était de les voir, et dans peu
Tu voudras sur le champ rentrer dans ta demeure.
Tn ne te plais à rien et changes à toute heure ;
Toute chose présente est pour toi sans appas,
Et tu ne sais aimer que ce que tu n'as pas.

PHEDRE

Femmes, soulevez-moi : ma force est épuisée ;
Je ne puis faire un mouvement, je suis brisée.

On la redresse et on l'assied sur la chaise longue.

Que ces voiles épais sont lourds à supporter !
Dénouez mes cheveux et laissez-les flotter.

LA NOURRICE

Ma fille, calme-toi ; tous ces efforts pénibles,
Loin d'alléger tes maux, les rendent plus sensibles.
Tu ne peux résister à la nécessité :
Mieux vaut donc s'y soumettre avec plus de fierté.

PHÈDRE, *les yeux fixes, comme devant une vision.*

Oh ! m'abreuver à l'eau vivante des fontaines !
Sous l'ombrage des peupliers et des troènes,
M'étendre et reposer sur un épais gazon !

LA NOURRICE

Mon enfant, quel délire égare ta raison ?
Sans t'en aller bien loin, les collines prochaines
T'abreuveront des eaux de leurs fraîches fontaines.

PHÈDRE, *même jeu*

Oh ! m'en aller sur les montagnes, dans les bois,
Parmi les pins, et voir les biches aux abois,
Que traque sans répit une meute altérée !
Tenir la javeline à la pointe acérée,
Et la dresser, vibrante, à la hauteur des yeux,
En excitant les chiens avec des cris !

LA NOURRICE

Grands dieux !
Quel langage tient-elle ? Elle est folle sans doute !
Au moins ne parle pas ainsi lorsqu'on t'écoute.

PHÈDRE, *même jeu*

Oh ! m'exercer dans les gymnases d'Artémis,
Et courir, et dompter le cheval insoumis,
Qui piaffe et qui s'ébroue aux vastes hippodromes !

LA NOURRICE

Encore ! Ton esprit est peuplé de fantômes.
Sur les monts à l'instant tu désirais chasser,
Et voici maintenant que tu veux t'exercer
A dompter les chevaux. Ah ! qui pourra nous dire
Quel dieu trouble tes sens et cause ton délire ?

PHÈDRE, *comme revenant à elle*

Ah ! malheureuse ! Hélas ! qu'ai-je fait ? qu'ai-je dit ?
Où donc ai-je laissé s'égarer mon esprit ?

J'ai perdu la raison ! Les dieux, dans leur caprice,
Les dieux m'ont affolée. Ah ! nourrice, nourrice,
Couvre-moi de nouveau, cache ce jour maudit :
Je rougis maintenant de tout ce que j'ai dit ;
Dérobe à tous les yeux mes larmes et ma honte.

La nourrice ramène le voile de Phèdre sur son visage, et la reine reste silencieuse et comme absente pendant le dialogue suivant.

UNE SUIVANTE

Quel est-il donc, ce mal étrange qui la dompte ?
Nourrice, tu le sais : dis-le moi, dis-le nous.

LA NOURRICE

Hélas ! je n'en suis pas plus instruite que vous.

LA SUIVANTE

Sais-tu quelle est la cause au moins de son délire ?

LA NOURRICE

En vain je l'interroge : elle ne veut rien dire.

LA SUIVANTE

Comme son mal la rend faible !

LA NOURRICE

Je le crois bien :
Voici trois jours bientôt qu'elle ne mange rien.

LA SUIVANTE

Et le roi ne voit pas le mal qui la dévore ?

LA NOURRICE

En ce moment Thésée est absent, et l'ignore.

LA SUIVANTE

Tâche de triompher de cette sombre humeur,
Et sache enfin le mal secret dont elle meurt.

LA NOURRICE

J'ai tout fait sans que rien la convainque ou l'émeuve.

Cependant je veux bien tenter une autre épreuve,
Afin que vous puissiez témoigner tout au moins
De mon empressement fidèle et de mes soins.

Elle relève doucement le voile de Phèdre, qui la laisse faire sans bouger.

Allons, ma chère enfant, que cette langueur cesse ;
De ce front douloureux éclaircis la tristesse ;
Si tes maux sont de ceux qu'il faut tenir secrets,
Nous sommes là pour te donner des soins discrets ;
S'ils sont de ceux qu'on peut révéler à des hommes,
Des médecins, plus éclairés que nous ne sommes,
Te guériront. Eh bien ! tu ne dis rien ? pourquoi ?
Reprends-moi, si j'ai tort ; si j'ai raison, crois-moi.

aux femmes

Non, pas un mot, pas un regard ! quelle tristesse !
Vous le voyez, c'est bien en vain que je la presse :
Toute peine est perdue, elle n'écoute rien.

à Phèdre

Pourtant, un mot encor : femme, sache-le bien,
Tu trahis tes enfants par ta mort volontaire.
Oui, j'en atteste ici l'Amazone guerrière,
Et son fils, qui bientôt va régner sur les tiens,
Et les frustrer de leur couronne et de leurs biens.
Tu connais ce bâtard au cœur libre et farouche,
Cet Hippolyte...

PHÈDRE

Ah ! dieux !

LA NOURRICE

Ce reproche te touche !

PHÈDRE

Ah ! tu me fais mourir, nourrice ; épargne-moi !
Pas un mot sur cet homme ! au nom des dieux, tais-toi.

LA NOURRICE

Regarde ; ta raison est entière, et toi-même

Tu veux perdre tes fils par ta mort !

PHÈDRE

Je les aime
Et voudrais les sauver ; mais un remords cuisant
Me consume.

LA NOURRICE

Ta main n'a pas versé le sang !

PHÈDRE

Non, pures sont les mains : l'âme, l'âme est souillée.

LA NOURRICE

Par quel remords terrible es-tu donc tenaillée,
Que tu veuilles ainsi mourir ?

Elle se jette aux genoux de Phèdre

PHÈDRE

Ah ! lève-toi,
Et ne me contrains pas à parler malgré moi.

LA NOURRICE

Si ; je veux t'obliger à rompre ton silence.

PHÈDRE

Non, tu regretterais, trop tard, ta violence.

LA NOURRICE

Des regrets ! quand ta vie était mon seul bonheur !

PHÈDRE

Oui, mais par cette mort je sauve mon honneur.

LA NOURRICE

Pourquoi donc refuser un aveu qui t'honore ?

PHÈDRE

Au nom des dieux, va-t-en ; laisse-moi.

LA NOURRICE

Pas encore ;

Parle, je t'en supplie, il le faut, je le veux.

PHÈDRE

Hé bien ! soit ; je ne puis résister à tes vœux :
Je parlerai.

LA NOURRICE

J'écoute.

PHÈDRE, *avec hésitation et les yeux fixes*

O mère infortunée,
A quel horrible amour tu t'es abandonnée !

LA NOURRICE

Ah ! mon enfant, tais-toi.

PHÊDRE

Ariane, ma sœur,
De quel amour fatal un dieu blessa ton cœur !

LA NOURRICE

Pourquoi rappelles-tu ce passé qu'on déplore ?

PHÈDRE

C'est d'elles qu'est venu le mal qui me dévore :
Des trois je suis la plus malheureuse, et je meurs !

LA NOURRICE

Tes étranges discours redoublent mes terreurs,
Mais sans m'apprendre rien de ce que je désire.

PHÈDRE

Ne peux-tu deviner ce qu'on n'ose te dire ?

LA NOURRICE

Je ne puis.

PHÈDRE

Connais-tu ce qu'on appelle aimer ?

LA NOURRICE

Quoi ! par l'amour aussi tu t'es laissé charmer ?

Et qui donc aimes-tu ?

PHÈDRE

Qui j'aime ?... je frissonne !...
Qui j'aime ?... Tu connais ce fils de l'Amazone... ?

LA NOURRICE

Hippolyte ?

PHÈDRE

C'est toi qui l'as nommé ?

LA NOURRICE

Grands dieux !
Ma fille, qu'as-tu dit ? Ah ! quel crime odieux !
Je succombe, je hais le jour et la lumière,
J'aime mieux rendre l'âme et mourir la première.
Faut-il que les meilleurs, que les plus vertueux
Commettent, eux aussi, des crimes monstrueux !
O cruelle Cypris, que t'a donc fait la reine,
Que tu la rends ainsi victime de ta haine ?
Car c'est bien elle ; oui, je reconnais ses coups ;
Seule elle peut ainsi s'acharner contre nous.

PHÈDRE

Quand de ce triste amour j'ai senti la morsure,
J'ai commencé d'abord par cacher ma blessure ;
Je crus avoir raison d'un penchant combattu,
Et résolus de vaincre à force de vertu.
Inutiles efforts : Cypris est invincible.
Ainsi la mort était la seule fin possible,
Et je dus me résoudre à chercher le trépas
Qui donc m'en blâmerait ? car je ne voulais pas
Afficher devant tous mon amour et ma honte :
De l'honneur de mon sexe il fallait tenir compte ;
Étaler sans pudeur l'affront fait à l'époux,
C'est soulever l'horreur et la haine de tous.

Mais je ne hais pas moins cette épouse adultère,
Qui, dans tous ses écarts s'entourant de mystère,
Couvre ses trahisons de dehors spécieux.
Comment peut-elle sur l'époux lever les yeux ?
Ne frémit-elle pas dans les ombres complices,
Et ne craint-elle pas de voir un jour ses vices
Dénoncés par les murs de sa propre maison ?
Comprends-tu maintenant ? Oui, voilà la raison
Qui m'oblige à chercher une mort volontaire.
Il ne sera pas dit que je fus adultère,
Que j'ai déshonoré les fils de mon époux.
Je veux que dans Athène ils puissent devant tous
Converser librement et marcher tête haute,
Avec le souvenir d'une mère sans faute.

LA NOURRICE

Mon enfant, laisse-moi te parler sans détour.
Tout à l'heure, apprenant ton malheureux amour,
Je sentis un effroi dont encor je frissonne.
La première pensée est rarement la bonne.
J'avais bien tort, je m'en rends compte maintenant.
L'amour que tu conçus est-il donc surprenant ?
Sur toi s'appesantit le bras d'une déesse :
D'autres sont comme toi ; c'est l'humaine faiblesse.
Et pour ce seul amour tu veux chercher la mort ?
Ah ! les pauvres mortels auraient un triste sort,
S'ils ne pouvaient aimer sans mourir tout de suite.
Oui, c'est un joug bien dur que celui d'Aphrodite.
Mais c'est en lui cédant qu'on se fait mieux traiter ;
Gare au présomptueux qui prétend résister !
C'est alors qu'elle frappe, et déchire, et torture ;
Car Cypris est partout, et rien dans la nature
Ne peut se dérober à ses décrets vainqueurs.
C'est elle qui fait naître et germer dans les cœurs
Cet amour à qui tous nous devons la naissance

Ceux qui des vieux récits gardent la connaissance,
Et tous ceux dont la Muse inspire les écrits,
Savent combien de fois les dieux furent épris.
Ils se sont résignés, je pense, à leur défaite ;
Et toi, plus que les dieux tu veux être parfaite ?
De ton coupable orgueil ils seront offensés.
Renonce, pauvre femme, à tes vœux insensés ;
Ose aimer, puisque ainsi l'ordonne une déesse,
Et supporte ton mal en attendant qu'il cesse.

PHÈDRE

Oh ! les conseils flatteurs ! quelles calamités !
Voilà bien ce qui perd familles et cités !
Loin de moi les propos dont l'oreille est charmée !
Je veux du déshonneur sauver ma renommée.

LA NOURRICE

Laissons là ces grands mots ; ce qu'il te faut, c'est lui,
C'est Hippolyte ; je vais donc dès aujourd'hui
Lui parler en ton nom : il n'est plus temps de feindre.
Si je pouvais payer ton bonheur d'un prix moindre,
Je ne servirais pas de pareilles amours.
Mais quoi ! le danger presse : il faut sauver tes jours.

PHÈDRE

Tais-toi : je ne veux pas t'entendre davantage ;
Tes discours sont pour moi le plus cruel outrage.

LA NOURRICE

Je te l'ai déjà dit, tu te grises de mots.
Va, des réalités allègeront tes maux :
Ton orgueil ne saurait aboutir qu'à ta perte.

PHÈDRE

Tais-toi, tais-toi, nourrice, au nom des dieux ! Ah ! certe,
Mon âme n'est que trop portée à succomber :
Au piège que je fuis ne me fais pas tomber !

LA NOURRICE

En ce cas, mon enfant, écoute : je possède
Un philtre merveilleux à qui tout amour cède :
Sans te déshonorer ni troubler ta raison,
Je puis te procurer par lui la guérison.
Va, ne perds pas courage.

PHÈDRE

Hélas ! que vas-tu faire ?
Ne va pas révéler cet amour adultère
Au fils de mon époux.

LA NOURRICE

Enfant, rassure-toi :
Je ferai pour le mieux, tu peux compter sur moi.
Que la reine des flots, Cypris, vienne à mon aide :
Je jure d'apporter à tes maux un remède.

Elle rentre au palais.

UNE DES FEMMES, *tournée vers la statue d'Aphrodite*

O toi qui, par les yeux infiltrant le désir,
Enivres tous les cœurs de joie et de plaisir,
Sois clémente pour nous, Cypris, je t'en conjure ;
Cypris, épargne-nous des rigueurs sans mesure.

Phèdre se lève lentement, aidée de ses femmes ; elle se dirige vers la porte du palais ; à quelque distance, elle laisse ses femmes, et s'approche seule de la porte, puis recule tout à coup, en proie à une grande agitation.

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ? femmes, c'est fait de moi !

LA SUIVANTE

Que se passe-t-il donc ? et d'où vient cet effroi ?

PHÈDRE, *écoutant*

Taisez-vous... Ah ! malheur sur moi, je suis perdue !

LA SUIVANTE

Quelle voix si funeste as-tu donc entendue ?

PHÈDRE *s'éloignant de la porte*

Le fils de l'Amazone est là, poussant des cris,
Insultant ma nourrice, exhalant son mépris
Pour une entremetteuse et pour une adultère,
Qui trahissent, dit-il, la couche de son père.

LA SUIVANTE

C'est toi qui fus trahie. Hélas ! par dévoûment,
Ta nourrice a voulu soulager ton tourment ;
Sa bouche a prononcé le mot irrévocable.
Que faire maintenant au malheur qui t'accable ?
A quel parti vas-tu te résoudre ?

PHÈDRE, *retombant assise sur sa chaise longue*

A mourir !
Oui, la mort désormais peut seule me guérir.

Hippolyte parait avec la nourrice ; aussitôt Phèdre, accablée de honte, cache son visage dans ses mains ; ses femmes empêchent Hippolyte de la voir.

HIPPOLYTE

O lumière du jour, ô terre maternelle !
O délire insensé d'une âme criminelle !

LA NOURRICE

Ah ! mon enfant, tais-toi ; peut-être qu'elle entend.

HIPPOLYTE

Que je me taise, après cet aveu révoltant !

LA NOURRIGE

J'embrasse tes genoux.

HIPPOLYTE

Non, non.

LA NOURRICE

Je t'en supplie,

Ne me perds pas : ce fut un instant de folie ;
Pardonne-moi : chacun peut se tromper.

HIPPOLYTE

O dieux !
Avez-vous pu produire à la face des cieux
Cet être malfaisant qu'on appelle la femme ?
M'inviter à souiller le lit d'un père ! Infâme !
Ma seule piété t'épargne un châtiment,
Car tu m'as arraché par surprise un serment,
Sans quoi je n'aurais pu, dans ma juste colère,
M'empêcher d'aller tout répéter à mon père.
Je me tairai ; mais tant qu'il sera loin d'ici,
Il convient désormais que je m'exile aussi,
Et je ne rentrerai qu'avec lui, par prudence.
Je verrai de quel front, avec quelle impudence
Vous pourrez toutes deux lever les yeux vers lui,
Après l'indigne aveu qu'on m'a fait aujourd'hui.
Il sort.

PHÈDRE, *accablée*

Grands dieux ! quelle torture ! et quelle ignominie !
Malheur à moi ! je suis cruellement punie.
Où cacher désormais ma honte et mon effroi ?
Quels mortels ou quels dieux auront pitié de moi ?

LA NOURRICE

O ma maîtresse, hélas ! te voilà confondue !
En voulant te sauver, c'est moi qui t'ai perdue.

PHÈDRE, *se relevant brusquement, à la nourrice*

O monstre sans pudeur, fléau de tes amis,
Misérable, est-ce là ce que tu m'as promis ?
Va, puisses-tu périr sous les coups du tonnerre !
Ne t'avais-je pas dit, infâme, de te taire ?
Je ne sentais que trop ce que tu préparais.
Et maintenant me voilà prise dans tes rets ;

Mon secret fut livré par ta bouche exécrée,
Et grâce à toi je vais mourir déshonorée.
Oh ! je saurai d'abord trouver quelque raison
Pour me justifier de cette trahison ;
Car cet homme sans doute, enflammé de colère,
M'imputera ton crime en face de son père,
Et répandra partout des bruits honteux sur moi.
Mais puisses-tu périr, et périsse avec toi
Quiconque à ses amis rend de pareils services !

LA NOURRICE

Va, tu peux me blâmer de mes vains artifices :
Pour juger sainement tes chagrins sont trop forts ;
Car la fortune seule a trahi mes efforts,
Sans quoi mon entreprise eût paru légitime :
C'est toujours le succès qui procure l'estime.

PHÈDRE

Quoi ! tu me fais mourir, et tu viens discuter !
Crois-tu donc que je puisse encore t'écouter ?

LA NOURRICE

J'eus tort ; soit, j'en conviens ; hélas ! je le déplore ;
Mais je crois que tu peux être sauvée encore.

PHÈDRE

Tais-toi ! tous tes conseils n'enfantent que le mal.
Et le premier déjà ne fut que trop fatal.
Va-t-en, tu feras mieux, songe à ta sauvegarde :
Je veillerai moi-même à ce qui me regarde.

aux femmes

Pour vous, je vous en prie, et je compte sur vous :
Que cet événement reste ignoré de tous.

LA SUIVANTE

Reine, nous t'en donnons une entière assurance :
Nous saurons nous contraindre et garder le silence.

PHÈDRE

C'est bien. Et quand à moi, pour que mes fils chéris
Soient respectés et pour que mes maux soient guéris,
Autant qu'ils peuvent l'être après cette infortune,
Je cherche une ressource et je n'en trouve qu'une.
Méprisée à jamais pour d'infâmes amours,
Même pour conserver de misérables jours,
Je n'affronterai pas le regard de Thésée.

LA SUIVANTE

Reine, que veux-tu faire, et quelle est ta pensée ?

PHÈDRE

Mourir. Comment ? j'y vais songer.

LA SUIVANTE

Ah ! parle mieux

PHÈDRE

Non ; tout autre conseil serait injurieux.
Je sais que pour Cypris ma mort est une fête,
Et veux qu'aujourd'hui même elle soit satisfaite.
Mais si ce triste amour me conduit au trépas,
Du moins il est quelqu'un qui n'y gagnera pas ;
Et puisque son orgueil eut si peu d'indulgence,
Il ne sera pas dit que je meurs sans vengeancc :
Je veux qu'à ses dépens il apprenne aujourd'hui
A faire plus de cas des souffrances d'autrui.





DEUXIÈME PARTIE

Thésée et sa suite paraissent sur la scène. A ce moment les femmes sortent du palais en désordre et poussent des cris Elles se taisent et restent immobiles en apercevant Thésée.

THÉSÉE

Femmes, pourquoi ces cris, et quel est ce spectacle ?
Vraiment, quand je reviens de consulter l'oracle,
On n'ouvre même pas les portes devant moi !
Quel accident, quel deuil cause ce désarroi ?
Quelqu'un serait-il mort ? Mon père est vieux, mais certe,
Ce n'est pas sans douleur que j'apprendrais sa perte.

LA SUIVANTE

Non, ce n'est pas sur lui que le sort est tombé :
Un plus jeune que lui, Thésée, a succombé.

THÉSÉE

Dieux ! l'un de mes enfants a-t-il perdu la vie ?

LA SUIVANTE

Ils vivent ; c'est la reine, ô roi, qui t'est ravie.

THÉSÉE

Que dis-tu ? Phèdre est morte ? Ah ! parle, explique-toi.

LA SUIVANTE

La reine s'est pendue aux poutres de son toit.

THÉSÉE

Malheur sur moi ! La reine ! Ah ! voyage funeste !
Comment ai-je encouru la colère céleste ?

Ouvrez, ouvrez !

On apporte le cadavre de la reine.

De tous les maux que j'ai soufferts
C'est le pire ! Ah ! sur moi, sur ceux qui me sont chers,
Le sort fait lourdement peser sa tyrannie !
J'étais loin de m'attendre à tant d'ignominie,
Et sans doute je suis châtié par les dieux
Pour des crimes anciens commis par mes aïeux.
Femme, je veux descendre avec toi sous la terre ;
Je ne veux point ici demeurer solitaire,
Et puisque tu n'as pas voulu vivre avec moi,
Je mourrai de ta mort autant et plus que toi.
Ainsi c'en est donc fait ! ma maison est déserte !
Non, non, je ne saurais survivre à cette perte.
O toi, la plus chérie et la meilleure aussi,
Tu m'as quitté ! Pourquoi ? pourquoi ?... Mais qu'est ceci ?
Je vois une tablette à sa main suspendue !
Serait-ce encor quelque infortune inattendue ?
Voici bien le cachet que son doigt a scellé.
Ouvrons .. Dieux ! quel malheur nouveau m'est révélé !
O torture indicible ! ô fureur criminelle !
Hippolyte a souillé la couche paternelle !
Il n'a pas redouté l'œil auguste de Zeus !
Poseidôn ! tu promis de m'accorder trois vœux :
C'est le premier des trois qu'aujourd'hui je t'adresse ;
Dieu puissant, si je puis compter sur ta promesse,
Ce jour même verra s'accomplir ton serment,
Et cet indigne fils aura son châtiment.

LA SUIVANTE

Non, non, rétracte-toi, prince, je t'en supplie ;
Si ta prière était par malheur accomplie,
Tu te repentirais, trop tard, de ton erreur.

THÉSÉE

Non pas ; chassé d'ici par ma juste fureur,
Il n'échappera pas à l'une de ces peines :
Ou grâce à Poseidôn, complice de mes haines,
Il périra, pour prix de ses devoirs trahis,
Ou du moins, exilé pour jamais du pays,
Trainant partout sa vie errante et méprisée,
Il ira. . .

LA SUIVANTE

Justement voici ton fils, Thésée.
Apaise ton courroux, je t'en supplie, ô roi,
Et forme d'autres vœux pour les tiens et pour toi.

HIPPOLYTE, *entrant avec ses compagnons*

Aux cris que tu poussais, j'accours ici, mon père.
Je t'en prie, apprends-moi ce qui te désespère
Pourquoi gémir ainsi ? Mais que vois-je ? Grands dieux !
Phèdre est morte ! Quel accident mystérieux !
Tout à l'heure elle était encor pleine de vie.
Dis-moi par quel destin elle te fut ravie.
Mon père, réponds-moi : d'où vient ce grand malheur ?
Crois-tu par ton silence alléger ta douleur ?
C'est mal de refuser que ton fils te console,
Et de n'avoir pour lui pas même une parole.

THÉSÉE

Hélas ! quand lira-t-on dans le cœur des humains ?
Ne pourra-t-on jamais à des signes certains
Distinguer un cœur faux d'avec un cœur sincère ?

HIPPOLYTE

M'aurait-on près de toi calomnié, mon père ?
De quoi m'accuse-t-on ? qu'ai-je dit ? qu'ai-je fait ?
Mon père, en vérité je reste stupéfait
De l'étrange discours que tu me tiens.

THÉSÉE

Infâme !
Quelle est donc la noirceur cynique de ton âme,
Toi qui souillas mon lit, étant né de mon sang,
Et qui vois dénoncer ton crime en pâlissant
Par l'aveu d'une morte. Allons ! si tant d'audace
Est possible, ose encor me regarder en face.
Et tu prétends, infâme, être chaste et pieux !
Tu prétends même être en commerce avec les dieux !
Va, je ne serai pas dupe de ta jactance
Au point de leur prêter si peu de clairvoyance.
Enfle-toi désormais, entasse les grands mots,
Regarde avec horreur la chair des animaux,
Et, fauteur orgueilleux de stupides mystères,
Suis les traces d'Orphée, imite ses sectaires ;
Il n'importe : aujourd'hui ton masque est enlevé.
Les gens de ton espèce ont l'instinct dépravé :
C'est le pire fléau ; leurs paroles amies,
Leurs semblants de vertus couvrent des infamies.
Phèdre n'est plus : crois-tu te sauver par sa mort ?
Mais c'est là contre toi l'argument le plus fort.
Sa lettre est là pour te convaincre de ton crime.
Quels serments, quels discours, plus forts que ta victime,
Pourraient t'innocenter et prouver ta vertu ?
Elle te haïssait, sans doute, diras-tu,
Comme étant de ses fils l'ennemi nécessaire !
Ce serait une idée étrange et singulière,
D'abandonner la vie en haine de quelqu'un.
Mais pourquoi prolonger ce discours importun ?
Traître, ton infamie est assez démontrée.
Fuis donc, fuis au plus tôt loin de cette contrée ;
Ne reparais jamais ici, ni devant moi,
Ni dans aucun pays de ceux où je suis roi.

HIPPOLYTE

Mon père, te voilà tout bouillant de colère,
Et cependant jamais le jour qui nous éclaire
N'a lui sur un mortel qui soit plus pur que moi.
Toujours plein de respect pour les dieux et pour toi,
S'il est un attentat dont je sois incapable,
C'est justement celui dont tu me crois coupable.
Mon corps est demeuré chaste jusqu'à ce jour,
Et ce n'est que de nom que je connais l'amour.
Quel sentiment a donc pu corrompre mon âme ?
Dans quel but penses-tu que j'ai séduit ta femme ?
Espérais-je hériter ton sceptre et ta maison ?
C'eût été de ma part sottise ou déraison.
Car le sage au pouvoir trouve peu d'allégresse.
Être le premier, oui, dans les jeux de la Grèce,
Mais vivre dans l'État en simple citoyen,
Libre de tous soucis, aimé des gens de bien,
Voilà mon vœu : je préfère l'indépendance
Aux dangers, aux ennuis que cause la puissance.
Qu'ajouterais-je encore à ce que je t'ai dit ?
Si ta femme vivait, et qu'elle m'entendît,
Tu distinguerais mieux l'innocent du coupable.
Parce qu'elle n'est plus, l'apparence m'accable ;
Mais pourtant, je le jure ici publiquement,
Par ce pays, par Zeus, gardien de tout serment :
Non, ta couche par moi ne fut pas offensée ;
Je n'en ai jamais eu seulement la pensée.
Puissé-je, si je mens, périr abject et vil,
Sans pays, sans foyer, dans la honte et l'exil !
Que la terre et la mer, et toute la nature
Rejettent de leur sein mon corps sans sépulture !
Phèdre est morte, c'est vrai, mais j'ignore pourquoi ;
Les apparences sont pour elle, et contre moi :
Je n'ai pas droit d'en dire plus.

THÉSÉE

Traître ! vipère !
Après avoir ainsi déshonoré ton père,
Penses-tu le fléchir par ta feinte bonté ?

HIPPOLYTE

O mon père, tu ne sais pas la vérité.
Le temps du moins pourrait sans doute te l'apprendre :
Voudras-tu me chasser du pays sans attendre ?

THÉSÉE

Oui certe, et par delà les mers, car je te hais :
Par delà l'Océan même, si je pouvais.

HIPPOLYTE

Tu me condamneras sans preuve, sans enquête,
Sans nul souci de mes serments ?

THÉSÉE

La preuve est faite ;
Elle a manifesté ton crime à tous les yeux,
Et je n'ai pas besoin d'en avoir d'autre.

HIPPOLYTE

O dieux,
Lorsque vous me perdez malgré mon innocence,
Par quel scrupule encor gardé-je le silence ?
Mais à quoi bon parler ? on dirait que je mens,
Et j'aurais sans profit violé mes serments.

THÉSÉE

Cette fausse vertu m'irrite et m'exaspère !
Ne partiras-tu pas, scélérat ?

HIPPOLYTE

Oui, mon père.
Hélas ! chassé d'ici pour un crime si noir,
Quel hôte en sa maison voudra me recevoir ?

THÉSÉE

Va demander asile aux traîtres, aux infâmes,
Qui traitent en amis les corrupteurs de femmes.

HIPPOLYTE

Murailles du palais, que ne lui parlez-vous !
Car vous attesteriez ma vertu devant tous.

THÉSÉE

Eh bien ! qu'attendez-vous, esclaves ? qu'on l'entraîne !
N'ai-je pas dit que je le chasse de Trézène ?

HIPPOLYTE, *avec un geste de menace*

Qu'ils approchent ! Mon père, aucun autre que toi
Ne peut impunément porter la main sur moi.

THÉSÉE

Je le ferai, s'il faut cela pour te soumettre :
Je ne saurais avoir de pitié pour un traitre.

Il rentre avec sa suite.

HIPPOLYTE

C'en est fait, je le vois ; à cet injuste arrêt
Il faut que j'obéisse, et garde mon secret.
O fille de Lèto, divine chasseresse,
Qui daignes avec moi converser, ô déesse,
Je dois quitter Athène ! Accueillez mes adieux,
O terre d'Érechtée, ô Trézène, beaux lieux
Où naguère, joyeuse, a grandi ma jeunesse :
Voici les derniers mots que ma voix vous adresse.
Et vous, mes chers amis, compagnons de mes jeux,
Escortez-moi ; venez me faire vos adieux :
Vous savez, vous du moins, quoi qu'en dise mon père,
Combien mon cœur est chaste et ma bouche sincère.

Il sort avec ses compagnons.



TROISIÈME PARTIE

Thésée est en scène. Entre un Messager.

LE MESSAGER

Je t'apporte, ô Thésée, une triste nouvelle
Pour les Trézéniens et pour toi.

THÉSÉE

Quelle est-elle ?
De quel mal imprévu faut-il encor souffrir ?

LE MESSAGER

Hippolyte n'est plus ; du moins il va mourir :
Blessé d'un coup mortel, il n'a qu'un souffle à peine.

THÉSÉE

Qui l'a frappé ? Sans doute il provoqua la haine,
En souillant le foyer de quelque citoyen :
Ce n'était point assez d'avoir souillé le mien !

LE MESSAGER

Non, c'est son char qui l'a tué ; c'est l'anathème
Qu'en ton emportement tu proféras toi-même,
Invoquant Poseidôn.

THÉSÉE

Grand dieu ! puisque aujourd'hui
Tu m'exauças, je suis donc bien ton fils. Mais lui ?
Comment a-t-il péri, dis-moi ? par quel supplice
A-t-il senti le bras vengeur de la justice ?
Parle.

LE MESSAGER

Près du rivage où se brisent les flots,
Nous étions occupés à peigner ses chevaux,
Et nous pleurions, car nous avions entendu dire
Que par son propre père il s'était vu maudire,
Et qu'un exil cruel l'éloignait sans retour.
Bientôt sur le rivage il arrive à son tour;
Ses amis le suivaient, nombreux, et sur la grève
Il pleurait avec nous. A la fin, faisant trève
A sa douleur : « Pourquoi pleurer en vain ? dit-il :
Il me faut obéir et partir pour l'exil ;
Attelez ces chevaux à mon char, car Trézène
N'existe plus pour moi. » Il achevait à peine,
Et déjà devant lui l'on amène le char.
Il s'élance ; il saisit les rênes sans retard ;
Mais avant de partir il fait cette prière :
« Dieux du ciel, si je fus coupable envers mon père,
Je consens à périr ; sinon, ô Zeus puissant,
Fais qu'il apprenne un jour que je suis innocent :
Vivant ou mort, que justice me soit rendue ! »
Il parle ainsi, la main vers le ciel étendue.
Bientôt il a saisi l'aiguillon dans sa main ;
Il pique les chevaux ; et nous, sur le chemin,
Nous marchions près du char, tristes, pleurant encore.
Et nous suivions ainsi la route d'Epidaure,
Quand, pareil au tonnerre, on entend brusquement
Gronder un formidable et sourd mugissement.
L'oreille des chevaux et leur tête se dresse ;
Nous-mêmes, à ce bruit, la terreur nous oppresse :
D'où vient-il ? on ne sait. Tout à coup sur la mer
Nous voyons se gonfler et se dresser dans l'air
Une vague effroyable, et qui, touchant la nue,
Des roches de Scyron nous dérobe la vue.
Terrible, elle s'avance et va droit sur le char,

Crachant l'écume avec fureur de toute part,
Puis dans un grand fracas s'abat sur le rivage,
Et vomit un taureau géant, monstre sauvage,
Dont le mugissement, par l'écho répété,
Fait chanceler d'horreur le sol épouvanté.
Ah ! ce fut pour nous tous un effrayant prodige.
Une peur folle emporte aussitôt le quadrige.
Hippolyte, en coureur habile et de sang-froid,
Prend les rênes à pleines mains et tire à soi,
Et, pareil au rameur qui se couche en arrière,
Pèse de tout son poids sur la double lanière.
L'attelage effaré mord le frein écumant,
Sans plus s'inquiéter, dans son emportement,
Des rênes, ni du char, ni du bras qui les guide.
Si du côté des champs sa main tourne la bride,
Le monstre devant eux se dresse, haletant,
Et les fait tourner court en les épouvantant ;
Puis, lorsque leur fureur les rejette au rivage,
Il les suit, les maintient sur le bord de la plage,
Jusqu'à ce qu'une roue, ayant frappé le roc,
Fait éclater le char en morceaux sous le choc.
Tout se brise à la fois dans ce moment suprême,
Les moyeux et l'essieu ; l'infortuné lui-même,
Qu'une bride serrait d'inextricables nœuds,
Est traîné tout sanglant sur les sables rocheux,
Où sa tête se brise, où son corps se déchire ;
Et l'on entend sa voix qui crie et qui soupire :
« Ah ! ne me tuez pas, ô vous que j'ai nourris !
Arrêtez !... Si du moins on entendait mes cris !
O malédiction trop aveugle d'un père ! »
Et nous, nous ne pouvions l'atteindre : comment faire ?
A la fin ses liens se rompent brusquement ;
Il tombe, n'ayant plus qu'un souffle. A ce moment
Le monstre disparaît ainsi que l'attelage,
Évanoui parmi les roches de la plage.

Pour moi, prince, je ne suis rien dans ta maison
Qu'un esclave ; mais croire à cette trahison,
Et ranger Hippolyte au nombre des infâmes,
Non, non ! Quand devant moi pendraient toutes les femmes,
Quand par dix mille écrits il serait inculpé,
Je soutiendrais encor, prince, qu'on t'a trompé.

THÉSÉE

Esclave, ton récit, en haine d'Hippolyte,
M'a fait plaisir d'abord : il a ce qu'il mérite.
Toutefois, pour les dieux, dont j'honore la loi,
Et pour lui-même, puisqu'il tient le jour de moi,
Je n'en éprouve plus ni délices, ni peine.

LE MESSAGER

Eh bien ! qu'ordonnes-tu ? veux-tu qu'on te l'amène,
Prince ? où faut-il que nous portions ce malheureux ?
Hélas ! si tu m'en crois, tu seras généreux.

THÉSÉE

Qu'on le transporte ici ; je veux le voir en face.
Le Messager sort.
Il aura beau nier son crime : quoi qu'il fasse,
Le châtiment si dur dont les dieux l'ont frappé
Témoigne sûrement qu'on ne m'a point trompé.

ARTÉMIS, *paraissant tout à coup*

Thésée, écoute-moi. Ma présence t'étonne :
Reconnais Artémis, la fille de Latone.
De ton fils expirant je viens sauver l'honneur.
Sache donc qu'il ne fut jamais un suborneur.
Connais en même temps les fureurs de ta femme,
Et ses luttes aussi, car elle avait une âme
Généreuse. Elle fut éprise de ton fils,
Étant blessée au cœur par les traits de Cypris,
La déesse odieuse à qui veut rester chaste.
En vain elle lutta contre un pouvoir néfaste :

Sa nourrice à ton fils alla traîtreusement
Révéler cet amour sous la foi du serment.
Hippolyte avait trop de respect pour son père
Pour ne pas repousser un amour adultère ;
Mais d'autre part, malgré tes mauvais traitements,
Il ne pouvait non plus enfreindre ses serments.
Quant à Phèdre, elle eut peur de se voir convaincue :
Elle a calomnié ton fils, et tu l'as crue.

THÉSÉE

Hélas !

ARTÈMIS

Ah ! mon langage est douloureux pour toi !
Tu vas gémir bien davantage : écoute-moi.
Ton père avait juré d'exaucer ta prière
Trois fois, tu t'en souviens ; et toi, dès la première,
Malheureux ! pouvant perdre un de tes ennemis,
Tu vas perdre ton fils. Hélas ! le vœu promis
A dû s'exécuter, étant irrévocable ;
Oui, mais il t'a trouvé, comme moi, bien coupable,
Toi qui, sans témoignage et sans nul examen,
Sans enquête, sans même attendre au lendemain,
Contre un fils innocent as prononcé sur l'heure
L'anathème dont il périt.

THÉSÉE

Ah ! que je meure,
O déesse !

ARTÉMIS

Ton crime est sans doute odieux ;
Pourtant tu peux encore être absous par les dieux,
Car Aphrodite seule a tout fait, par vengeance.
J'aurais bien à la sienne opposé ma puissance,
Pour sauver un mortel qui m'était précieux,
Si ce n'était, hélas ! une loi chez les dieux

Qu'aux volontés d'un seul nul autre ne s'oppose :
J'ai dû subir la loi que le sort nous impose
Toi, tu n'en savais rien : cela t'excuse au moins ;
Puis cette mort semblait le plus sûr des témoins ;
Enfin c'est toi surtout que ce malheur accable.
Regarde : le voici ; vois l'état lamentable
Où les rochers aigus ont mis ce jeune corps :
Vois, et que ce spectacle aiguise ton remords.

HIPPOLYTE, *entrant, soutenu par ses serviteurs*

O malédiction déplorable d'un père !
Voilà ce qu'a produit une aveugle colère !
O Zeus puissant, tu vois comme je suis traité :
Pour prix de mes vertus et de ma piété,
Je vais descendre chez Hadès.

ARTÉMIS

Je te plains, certe :
C'est la noblesse de ton cœur qui fut ta perte.

HIPPOLYTE

Ah ! quel est ce parfum céleste inattendu ?
Je respire, et mon mal est comme suspendu.
Artémis, est-ce toi, divine chasseresse ?

ARTÉMIS

Malheureux ! tu l'as dit : c'est ta chère déesse.

HIPPOLYTE

O ma reine, tu vois l'excès de mes douleurs.

ARTÉMIS

Hélas ! je n'ai pas droit de répandre des pleurs.

HIPPOLYTE

Il n'est plus, ton chasseur, ton serviteur fidèle,
Gardien de ton image.

ARTÉMIS

Oui, j'admirais ton zèle ;
Hélas ! il a fallu que Cypris te perdît.

HIPPOLYTE

C'est bien elle en effet dont le pouvoir maudit
A frappé d'un seul coup moi, mon père, et sa femme.

ARTÉMIS

Oui, Cypris abhorrait la candeur de ton âme ;
Oui, vous fûtes tous trois victimes de Cypris,
Qui trompa sur ton compte un père trop épris.

HIPPOLYTE

Tu reconnais enfin ton erreur, ô mon père !

THÉSÉE

Hélas ! vœu lamentable, et qui me désespère !

HIPPOLYTE

Toi-même sans ce vœu tu m'aurais immolé
De ta propre main.

THÉSÉE

Oui, car j'étais affolé :
Les dieux m'avaient ôté la raison.

HIPPOLYTE

Dieux iniques !
Et nous devons subir leurs rigueurs tyranniques,
Sans les maudire !

ARTÉMIS

Allons, cesse de t'affliger :
Même au fond de l'Hadès, je saurai te venger.
Oui, je prétends choisir à mon tour, pour bien faire,
Le mortel qu'entre tous Aphrodite préfère,
Et lancer contre lui mes infaillibles traits.

Quant à toi (que ceci calme au moins tes regrets),
Sache qu'à l'avenir les vierges de Trézène,
Avant que de l'hymen le lien les enchaîne,
T'apporteront, coupant pour toi leurs longs cheveux.
Un éternel tribut de larmes et de vœux.
Ta mémoire et ton nom seront chantés par elles :
On comptera parmi les amours immortelles
Le fol amour que Phèdre avait conçu pour toi.
Allons, serre ton fils entre tes bras, ô roi,
Puisque ton ignorance excuse un vœu funeste :
Hélas ! lorsque telle est la volonté céleste,
Il n'est pas de mortel qui ne faillisse pas.

à Hippolyte

Pour toi, puisque tu sais qui causa ton trépas,
A ton malheureux père épargne tes reproches.
Adieu, car tes derniers instants déjà sont proches,
Et ta mort survenant pourrait souiller mes yeux :
Le spectacle des morts n'est pas permis aux dieux.

HIPPOLYTE

Adieu donc pour toujours, ô vierge souveraine ;
Quitte ton serviteur sans regrets et sans peine ;
Va, mon père de moi ne sera point haï :
A tes commandements j'ai toujours obéi.

Artemis sort.

Hélas ! je sens venir déjà l'ombre éternelle ;
O mon père, prends-moi, soutiens-moi, je chancelle.

THÉSÉE

Hé quoi ! tu m'absous donc de mon crime, ô mon fils ?

HIPPOLYTE

Oui, j'en prends à témoin la divine Artémis.

THÉSÉE, *serrant son fils dans ses bras*

O pardon généreux et qui me désespère !

HIPPOLYTE

Demande aux dieux des fils pareils à moi, mon père.

THÉSÉE

Ah ! ne me quitte pas ; reste encor, mon enfant.

HIPPOLYTE

Non, je ne puis rester ; la Parque le défend.
Vois, je meurs ; hâte-toi de me voiler, mon père.

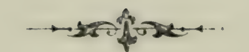
THÉSÉE, *voilant Hippolyte, qui expire*

O divine Pallas ! Athène, illustre terre,
Quelle perte pour nous ! Mon fils ! mon pauvre fils !
Ah ! je m'en souviendrai, des fureurs de Cypris !



TABLE DES MATIÈRES

Pages



LES TRAGIQUES GRECS

LES DRAMES D'EURIPIDE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

TRADUCTIONS EN VERS

Fontemoing, éditeur

LES ÉLÉGIES DE TIBULLE. Lygdamus et Sulpicia, texte revu d'après les travaux de la philologie, avec une traduction littérale en vers, une notice et un commentaire critique et explicatif.

Ouvrage couronné par l'Académie Française.

LES AMOURS D'OVIDE, texte revu, avec une traduction littérale en vers, un commentaire explicatif et archéologique, une notice et un index.

Ces deux ouvrages, de LXXIII-303 et XXXVI-439 pages in-8 écu, imprimés sur papier de fil avec vignettes et lettres ornées, ont été tirés à 500 exemplaires numérotés, dont 300 seulement sont mis dans le commerce, au prix de 10 fr.

LES DRAMES D'ESCHYLE, traductions en vers, in-8, ouvrage tiré à 200 exemplaires, dont un petit nombre seulement sont mis en vente au prix de 6 fr.

SOPHOCLE : Œdipe a Colone, Œdipe Roi, Antigone. Trois volumes in-16 ; chaque volume, 2 fr. — Électre, un volume in-16, 1 fr. 50.

LES DRAMES D'EURIPIDE :

I Alceste, Hécube, Hippolyte. Un volume in-8, 2 fr. 50.

A LA LIBRAIRIE LAROUSSE

DICTIONNAIRE méthodique et pratique des Rimes Françaises, précédé d'un traité de versification. Un vol. in-12 de 300 pages, 2 fr. 50.

LES TRAGIQUES GRECS

LES DRAMES
D'EURIPIDE

TRADUCTIONS EN VERS

PAR

PHILIPPE MARTINON

Professeur au Lycée d'Alger

II

LES DEUX IPHIGÉNIES
MÉDÉE



PARIS

ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR

4, Rue Le Goff

1908

IPHIGÉNIE A AULIS

PERSONNAGES

AGAMEMNON, chef des Grecs.
CLYTEMNESTRE, sa femme.
IPHIGÉNIE, sa fille.
MÉNÉLAS, son frère.
UN VIEILLARD.
UN MESSAGER.
SOLDATS, ESCLAVES ET SERVANTES.

La scène est dans le camp des Grecs, à Aulis, devant la tente d'Agamemnon.



IPHIGÉNIE A AULIS

PREMIÈRE PARTIE

AGAMEMNON, LE VIEILLARD, puis MÉNÉLAS,
puis LE MESSAGER.

AGAMEMNON

Allons, vieillard, debout!

LE VIEILLARD

Je viens, mais quel souci,
O roi, te préoccupe ?

AGAMEMNON

Approche.

LE VIEILLARD

Me voici :
Ma vieillesse est encor solide et résistante.
Mais qui donc si matin te chasse de ta tente ?
Tout repose en Aulis ainsi qu'aux environs,
Et la garde est toujours à son poste. Rentrons.

AGAMEMNON

Heureux vieillard, que je t'envie, et que j'envie
Tous ceux qui comme toi peuvent passer leur vie
A l'abri des dangers que cause la grandeur !

LE VIEILLARD

Est-il rien de si beau que le pouvoir ?

AGAMEMNON

Erreur !
On le désire, et pour y monter, rien ne coûte :
Mais comme on est déçu dès l'instant qu'on y goûte !
Tantôt on est trahi par des dieux exigeants,
Tantôt il faut subir les propos outrageants
Des envieux.

LE VIEILLARD

O Roi, ce discours est étrange.
Croyais-tu donc jouir d'un bonheur sans mélange ?
Mortel ainsi que nous, quel que soit ton désir,
Tout est mêlé pour toi de peine et de plaisir.
A cet arrêt des dieux soumets-toi sans faiblesse.
Mais que se passe-t-il, et quel souci te presse ?
Je te vois allumer un flambeau, puis tracer
La lettre que tu tiens, et bientôt l'effacer,
Y mettre ton cachet pour le briser ensuite,
Puis la jeter à terre en pleurant ; ta conduite,
Cette nuit, révélait un esprit affolé.
Allons, parle ; je suis un serviteur zélé :
J'ai suivi, tu le sais, ton épouse fidèle,
Et je te fus donné par Tyndare avec elle.

AGAMEMNON

Plût aux dieux que le jour où parmi tant de chefs
Je fus choisi des Grecs pour commander les nefs,

Un autre eût obtenu cet honneur à ma place !
Étant emprisonnés ici par la bonace,
Nous avons, tu le sais, interrogé Calchas.
Sais-tu quelle réponse il nous a faite ?... Hélas !
Pour que la mer soit libre et Pergame punie,
Il faut sacrifier ma fille Iphigénie
A la divinité qui règne dans Aulis ;
C'est là le seul moyen d'apaiser Artémis.
Moi, plutôt qu'immoler ma fille bien-aimée,
Je voulus sur-le-champ congédier l'armée ;
Puis Ménélas me circonvint adroitement ;
Enfin il m'arracha l'affreux consentement,
En alléguant mille raisons. La mort dans l'âme,
J'écrivis en Argos une lettre à ma femme,
La priant d'envoyer sa fille auprès de moi,
Pour épouser Achille ; et, lui vantant ce roi,
J'affirmais son refus d'aller en Dardanie,
S'il n'épousait d'abord ma fille Iphigénie.
De mon crime pourtant j'ai reconnu l'horreur ;
J'ai voulu cette nuit réparer mon erreur,
Et j'ai vingt fois ouvert et fermé cette lettre.
Prends-là, car j'ai compté sur toi pour la remettre.

Montrant la lettre

De ma fille que l'on suspende le départ,
Car sa noce est remise, et se fera plus tard.

LE VIEILLARD

Mais Achille, frustré dans sa juste espérance,
Va s'irriter sans doute et parler de vengeance.

AGAMEMNON

La colère d'Achille est ici sans objet :
Achille n'a jamais rien su de mon projet.

LE VIEILLARD

Tu fis preuve en ce cas d'étrange hardiesse :
Quoi ! tu prenais le nom du fils de la déesse !
Et, sous les faux dehors d'un pacte mensonger,
Tu conduisais ta fille aux Grecs pour l'égorger !

AGAMEMNON

Malheureux ! J'étais fou ! Mais va, car l'heure presse,
Et ne succombe pas au poids de la vieillesse.

LE VIEILLARD

Je pars.

AGAMEMNON

Crains le sommeil sous les ombrages frais,
Et ne t'arrête pas aux sources des forêts.

LE VIEILLARD

Rassure-toi.

AGAMEMNON

Aux croisements scrute l'espace,
De crainte que son char à ton insu ne passe,
Amenant malgré moi ma fille jusqu'au port.

LE VIEILLARD

J'y veillerai, je le promets.

AGAMEMNON

Un mot encor :
Si tu la rencontrais en route avec sa mère,
N'hésite pas à les ramener en arrière ;
Reconduis-les toutes les deux à la maison.
Hâte-toi : déjà l'aube à blanchi l'horizon.

Ils sortent tous les deux, et la scène reste vide un instant. Or Ménélas, qui attendait impatiemment l'arrivée d'Iphigénie, a sur-

pris le message entre les mains du vieillard, au moment où il sortait du camp. Il entre, suivi du vieillard.

LE VIEILLARD

Ah ! Ménélas, pourquoi m'as-tu fait violence ?

MÉNÉLAS

Je t'ai puni, vieillard, de trop d'obéissance,

LE VIEILLARD

Tu devais respecter ces tablettes.

MÉNÉLAS

Et toi,
Tu n'aurais jamais dû les porter.

LE VIEILLARD

Rends-les moi.

MÉNÉLAS

Je ne puis.

LE VIEILLARD

Il le faut.

MÉNÉLAS

Je les ai, je les garde ;
Et toi, tu parles trop, esclave, prends-y garde,
Ou ce sceptre en mes mains va te briser le front.

LE VIEILLARD, *criant*

Fils d'Atrée, au secours ! Maitre, on me fait affront.

Agamemnon paraît.

Ton frère m'a volé ta lettre et me menace.

AGAMEMNON, *au vieillard*

Quel tapage ! Quels cris ! Qu'est-ce donc qui se passe ?

MÉNÉLAS

Ce n'est pas lui, c'est moi qu'il faut entendre ici.

AGAMEMNON

Soit. Qu'a-t-il fait ? Pourquoi le menacer ainsi ?

MENÉLAS

Regarde-moi d'abord dans les yeux, bien en face.

AGAMEMNON

Prétends-tu par hasard m'effrayer ? Quelle audace !

MÉNÉLAS

Vois-tu bien ce billet qui fut tracé par toi ?

AGAMEMNON

Sans doute ; mais d'abord, s'il te plaît, rends-le moi.

MÉNÉLAS

Non, car il faut qu'aux Grecs je le fasse connaître

AGAMEMNON

Tu sais donc ce qu'il dit ? Tu brisas le sceau, traître !

MÉNÉLAS

Certe ! Et j'ai découvert ta lâche trahison.
Et maintenant, il faut que tu rendes raison.

AGAMEMNON

Et cette lettre, infâme, où donc l'as-tu trouvée ?

MÉNÉLAS

D'Iphigénie au camp j'attendais l'arrivée.

AGAMEMNON

Et de quel droit prends-tu ces airs d'inquisiteur ?

MÉNÉLAS

C'est un droit, s'il me plaît : suis-je ton serviteur ?

AGAMEMNON

Ainsi dans ma maison je ne serai plus maître ?

MÉNÉLAS

Et toi, pourquoi prends-tu les allures d'un traître.
Qui dit noir aujourd'hui, qui demain dira blanc ?

AGAMEMNON

Tu fais le beau parleur et n'es qu'un insolent.
Je déteste une langue exercée et perverse.

MÉNÉLAS

Et moi, l'esprit flottant qui toujours tergiverse.
Voyons, mon frère, écoute-moi patiemment :
Je promets de parler avec ménagement.
Rappelle-toi quand tu briguais le rang suprême,
Avec tes airs de faire fi du diadème.
Mais au fond dévoré du désir de régner,
Humble devant tous ceux que tu voulais gagner,
Tendant la main à tous, à tous ouvrant ta porte,
Te faisant abordable aux gens de toute sorte :
Voilà par quels moyens tu cherchais le pouvoir.
Puis, lorsque le succès a comblé ton espoir,
Dès lors tu ne vois plus personne dans l'armée :
Plus d'amis ; plus d'accès vers toi ; porte fermée.

Eh bien ! je te le dis, il fait mal son devoir,
Celui qui change ainsi quand il monte au pouvoir.
L'honnête homme toujours en ce point se révèle,
Que plus il est puissant, et plus il est fidèle.
Voilà ce que j'ai dû te reprocher d'abord.
Mais après qu'une fois nous fûmes dans ce port,
Lorsque, faute des vents dont tu pleurais l'absence,
Tu te vis par les dieux réduit à l'impuissance,
Lorsque, las de rester inactif dans ces eaux,
Les Grecs te demandaient le renvoi des vaisseaux,
Que de chagrins alors ! Abandonner ta proie !
Renoncer à guider tant de nefs jusqu'à Troie !
Quel air sombre on te vit ! quel visage abattu !
Et tu me consultais : « Que faire ? disais-tu ;
Faut-il donc renoncer à l'empire, à la gloire ? »
Enfin Calchas prédit les vents et la victoire,
Si tu veux sur l'autel immoler ton enfant.
Que fais-tu ? Tu promets aussitôt, triomphant ;
De plein gré, sans subir aucune tyrannie,
Tu fais venir d'Argos ta fille Iphigénie,
Sous couleur d'épouser Achille. Et maintenant,
Tu refuses, dis-tu, d'égorger ton enfant,
Et sous ce même ciel, témoin de ta promesse,
Tu donnes un contre-ordre ! Ah ! malheureuse Grèce !
Pour frapper un grand coup tes fils s'étaient unis :
Il leur faudra laisser les Troyens impunis ;
Ces barbares entre eux riront de nous, sans doute,
A cause de toi, traître, et de ta fille.

AGAMEMNON

Ecoute :
Il faut que je te dise aussi tes vérités,
Non avec cette humeur et ces airs irrités :

Doucement, comme on fait quand on parle à son frère ;
L'honnête homme d'ailleurs évite la colère.
A quel propos, dis-moi, t'irrites-tu si fort.
Et pourquoi ce regard haineux ? Qui t'a fait tort ?
Que te faut-il ? Tu veux une épouse fidèle ?
En ai-je à te donner ? Qu'as-tu donc fait de celle
Qui fut tienne ? Tu n'as pas su te l'attacher ?
Tant pis ! mais moi, qui n'ai rien à me reprocher,
Dois-je de tes erreurs, moi seul, porter la peine ?
C'est mon ambition qui suscite ta haine ?
La vérité, c'est qu'au mépris de la raison
Et de l'honneur, tu veux avoir dans ta maison,
Dans tes bras, une femme exquise et qu'on renomme :
Voilà tout. Ces plaisirs grossiers jugent un homme !
Est-ce moi qui suis fou, moi, qui, mieux averti,
Ai su me désister d'un funeste parti ?
Ou bien toi, qui, perdant une épouse maligne,
Ne rends pas grâce au ciel de sa faveur insigne,
Et veux la ramener chez toi ? Les prétendants,
Dans l'obstination de leurs vœux imprudents,
A Tyndare ont prêté le serment qui les lie :
Eh bien ! pars avec eux, pars, puisque leur folie
Croit qu'un pareil serment les oblige ; mais moi,
Moi, te donner ma fille, et l'égorger pour toi !
Non, tu n'obtiendras pas, contre toute justice,
Que ta femme revienne, et que moi, j'en pâtisse,
Et que pour voir ici tes desseins triomphants,
Je me couvre les mains du sang de mes enfants !

MÉNÉLAS

N'ai-je donc plus d'amis ? Infortuné !

AGAMEMNON

Si, certe !
Mais pour les conserver n'exige pas leur perte.

MÉNÉLAS

Donc les Grecs alliés ne t'auront plus pour roi ?

AGAMEMNON

Tous les Grecs sont frappés de vertige avec toi.

UN MESSAGER, *entrant*

Prince, à qui les Grecs ont donné l'hégémonie,
J'amène dans Aulis ta fille Iphigénie.
Clytemnestre la suit, et tu seras heureux,
Prince, de les revoir ici toutes les deux,
Étant parti déjà depuis longtemps. J'ajoute
Qu'ayant fait pour venir une assez longue route,
Elles ont voulu prendre un instant de repos,
Près d'une source aux eaux limpides. Les chevaux
Sont déliés aussi dans les prés pour y paître.
Et moi, je suis venu devant, pour te permettre
De faire les apprêts. Tout le monde est instruit
Du voyage de ton enfant ; déjà le bruit
S'est répandu partout. Les soldats pêle-mêle
Accourent pour la voir ; on parle, on s'interpelle :
Est-ce un hymen que l'on prépare ? ou si le roi,
Dans son regret d'avoir sa fille loin de soi,
A voulu la revoir ? D'autres ont la pensée
Qu'on désire mener la jeune fiancée
A l'autel d'Artémis ; mais qui sera l'époux ?
Voilà ce que l'on dit. Ainsi, couronnez-vous,
Et préparez la danse et le chant d'hyménée,
Car voici pour la vierge une heureuse journée.

AGAMEMNON

C'est bien. Tu peux entrer dans la tente ; les dieux
Présideront au reste, et feront pour le mieux.

Le Messager sort.

Hélas ! infortuné ! que faire ? en quel abîme
Le destin m'a-t-il fait tomber ? Je suis victime
De quelque dieu rusé, dont la subtilité
M'a pris au piège de ma propre habileté.
Pourquoi ne suis-je pas d'une obscure naissance ?
De pleurer à mon gré j'aurais toute licence ;
Me voici maintenant, parce que je suis roi,
Contraint de refouler mes larmes malgré moi.
Notre grandeur nous fait, dans le rang où nous sommes,
Esclaves absolus et du sort et des hommes.
Et puis, que vais-je dire à la reine ? Comment
Soutenir son regard en un pareil moment ?
Sa venue a comblé le malheur qui m'accable.
Et pourtant, j'en conviens, il était vraisemblable
Qu'avant de perdre ainsi ce qu'elle a de plus cher,
Elle considérât comme un devoir amer
De conduire sa fille à l'autel en personne.
Hélas ! c'est justement cela dont je frissonne.
Et ma fille ! ma fille ! Ah ! lamentable sort !
Ma fille, qui bientôt épousera la mort !
D'Hélène et de Pâris déplorable adultère !
Ce sont eux les auteurs de tous mes maux.

MÉNÉLAS

Mon frère.
Laisse-moi te toucher la main.

AGAMEMNON

Ah ! si tu veux.
Tu l'emportes ; et moi, je suis bien malheureux.

MÉNÉLAS

Écoute : je promets sur la cendre sacrée
De notre aïeul Pélops, de notre père Atrée,
De te parler à cœur ouvert, sans nul détour.

En te voyant pleurer, vois, je pleure à mon tour ;
Je rétracte ce que j'ai dit, car c'est justice ;
Je ne veux ni ne dois te porter préjudice.
Tu ne peux pas tuer ta fille, j'en conviens.
Ni préférer ainsi mes intérêts aux tiens.
Que tu sois dans les pleurs, quand je suis dans la joie.
Que du cruel Hadès ta fille soit la proie,
Quand je triomphe, non ! Je puis trouver ailleurs
Une femme aussi belle et de penchants meilleurs.
Perdre un frère ! et pourquoi ? pour reprendre une Hélène ?
Sacrifier le bien au mal, est-ce la peine ?
J'étais aveugle et fou. Combien j'ai de regrets,
Maintenant que j'ai vu les choses de plus près !
J'ai compris ce que c'est que de tuer sa fille ;
Et j'ai songé qu'elle est aussi de ma famille,
La malheureuse enfant qui pour venger mon nom
Allait périr ? Ah ! j'ai pitie d'elle. Non, non,
Ta fille n'a rien de commun avec Hélène.
Quittons Aulis, laissons cette vengeance vaine ;
Assez de pleurs. mon frère, ont coulé de tes yeux.

AGAMEMNON

Ah ! merci ; ce langage inattendu vaut mieux,
Mon frère, que tes mots blessants de tout à l'heure.
Oui, mais pour empêcher que ma fille ne meure,
Il est trop tard, et le destin nous le défend.

MÉNÉLAS

Qui peut nous obliger d'immoler ton enfant ?

AGAMEMNON

Qui nous y forcera ? Les Grecs, toute l'armée.

MÉNÉLAS

Renvoie aux murs d'Argos ta fille bien-aimée.

AGAMEMNON

Hélas ! la renvoyer ne nous servirait pas :
Calchas dévoilera l'oracle à nos soldats.

MÉNÉLAS

Qu'il meure donc plutôt !

AGAMEMNON

Alors craignons Ulysse :
C'est un homme rempli de ruse et de malice,
Que son ambition dévore...

MÉNÉLAS

Et qui toujours
Est du parti du peuple.

AGAMEMNON

Il fera des discours,
Révélera l'oracle, ainsi que ma promesse
D'immoler mon enfant pour l'honneur de la Grèce ;
Puis il excitera les soldats en courroux
A nous tuer tous deux, et ma fille après nous.
Et si je veux chercher mon salut dans la fuite,
Tous ils se lanceront ensemble à ma poursuite ;
Ils viendront dévaster mes champs de toutes parts,
Et m'arracher encore à mes propres remparts.
Malheureux que je suis, hélas ! tout m'est contraire.
Voilà donc où les dieux m'ont réduit. Ah ! mon frère,
Retourne au camp, je t'en supplie, et veille bien
A ce que Clytemnestre au moins ne sache rien
Avant la fin du sacrifice irrémissible :
Si je souffre, je veux pleurer le moins possible.



DEUXIÈME PARTIE

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, AGAMEMNON, puis ACHILLE, puis LE VIEILLARD.

Clytemnestre arrive sur la scène dans un char avec Iphigénie et des servantes. Des soldats du camp accompagnent le char. Aussitôt que le char est arrêté, les servantes descendent.

CLYTEMNESTRE, *aux soldats*

Vous, retirez du char avec précaution
Les présents que j'apporte en dot, pour l'union
D'Iphigénie avec une illustre famille ;
Dans la tente du roi portez-les. Toi, ma fille,
Descends du char : dans ta beauté tu dois paraître ;
Femmes, soutenez-la, la prenant dans vos bras...

Iphigénie descend. — Aux soldats

Prenez garde aux chevaux, ils ont la bouche tendre ;
Mettez-vous devant eux... A mon tour de descendre.

Elle descend en s'appuyant sur la main des servantes

C'est bien.

Paraît Agamemnon, averti par les soldats qui ont porté les présents dans la tente.

Agamemnon, mon époux et mon roi,
Suivant ta volonté, nous voici devant toi.

IPHIGÉNIE

Cher père ! Laisse-moi te précéder, ma mère,
Laisse-moi me jeter dans les bras de mon père.

CLYTEMNESTRE

Va : de tous les enfants que j'ai conçus de lui,
C'est toi qui l'as le plus aimé jusqu'aujourd'hui.

IPHIGÉNIE

Combien j'ai de plaisir à te revoir mon père !

AGAMEMNON

Ma fille, je n'en ai pas moins, car tu m'es chère.

IPHIGÉNIE

Que c'est bien de m'avoir fait venir près de toi !

AGAMEMNON

Ai-je bien fait ou mal, je ne sais.

IPHIGÉNIE

Et pourquoi ?
Mais quel trouble devant ta fille bien-aimée ?

AGAMEMNON

On a bien des soucis, quand on est chef d'armée.

IPHIGÉNIE

Faut-il faire la folle afin de t'égayer,
Mon père ?

AGAMEMNON

O cher amour, que rien ne peut payer !

IPHIGÉNIE

Déride donc ce front, et montre un regard tendre.
Mais d'où viennent ces pleurs que je te vois répandre ?

AGAMEMNON

Ah ! c'est que pour longtemps nous serons séparés.

IPHIGÉNIE

Hélas ! périssent donc les Troyens abhorrés !
Quoi ! pendant si longtemps loin de nous tu vas vivre?
Sur ton navire au moins que ne puis-je te suivre ?

AGAMEMNON

Je ne puis t'emmener avec moi, c'est certain ;
Mais tu feras toi-même un voyage lointain.

IPHIGÉNIE

Dois-je m'en aller seule ou bien avec ma mère ?

AGAMEMNON

Tu seras seule, sans ta mère et sans ton père.

IPHIGÉNIE

Dans un autre foyer devrai-je demeurer?

AGAMEMNON

Laisse. Il est des secrets que tu dois ignorer.

IPHIGÉNIE

Puisses-tu donc là-bas trouver le ciel propice,
Et revenir ici bientôt !

AGAMEMNON

Un sacrifice
Doit d'abord être fait.

IPHIGÉNIE

Ne pourrions-nous au moins,
Avant que de partir, en être les témoins ?

AGAMEMNON

Tu verras tout, ma fille. Ah ! l'heureuse ignorance !
Si tu savais ce qu'elle épargne de souffrance !
Hélas ! Et maintenant, ma fille, il faut rentrer :
La bienséance te défend de te montrer.
Allons, viens : échangeons une étreinte dernière,
Car tu vas pour longtemps t'éloigner de ton père.
O front pur, ô visage adoré, blonds cheveux,
Comme Hélène vous est fatale ! Ah ! dans mes yeux
Je sens des pleurs encor, tandis que je te presse
Entre mes bras. Allons, c'est assez de faiblesse ;
Va, rentre.

Elle sort avec les esclaves. — A Clytemnestre

Et toi, pardonne, ô fille de Léda.
Si mon cœur un instant à la pitié céda,
Quand ma fille me quitte et loin de moi s'exile.
Sans doute elle est heureuse en épousant Achille,
Mais on ne donne pas avec sérénité
A d'autres des enfants qui nous ont tant coûté.

CLYTEMNESTRE

Je le sais bien, et loin de blâmer ta faiblesse,
Le jour où notre enfant pour un autre nous laisse,
Ah ! va, j'en souffrirai moi-même autant que toi.
Et le temps seul pourra nous guérir. Mais dis-moi,
Quel jour faut-il que leur union s'accomplisse ?

AGAMEMNON

Quand la lune sera dans la phase propice.

CLYTEMNESTRE

L'holocauste qu'attend la déesse est-il fait ?

AGAMEMNON

C'est par là que l'on va commencer en effet.

CLYTEMNESTRE

Quand célébrera-t-on le festin et la fête ?

AGAMEMNON

Quand l'offrande de la victime sera faite.

CLYTEMNESTRE

Où sera le banquet des femmes ?

AGAMEMNON

Près d'ici.
Devant les nefs.

CLYTEMNESTRE

Nécessité fâcheuse.

AGAMEMNON

Aussi
Écoute-moi : sais-tu ce que tu devrais faire ?

CLYTEMNESTRE

Parle : ne suis-je pas prête à tout pour te plaire ?

AGAMEMNON

Eh bien ! laisse ta fille à mes soins : il vaut mieux...

CLYTEMNESTRE

Marier mon enfant sans moi, loin de mes yeux !
Qui tiendra le flambeau ?

AGAMEMNON

Songe à ta renommée,
Et ne te montre pas au milieu d'une armée.

CLYTEMNESTRE

Marier mon enfant est mon premier devoir.

AGAMEMNON, *s'impatientant*

D'autres sont en Argos, qu'il faut aller revoir
Au plus tôt.

CLYTEMNESTRE

Tu n'a pas à t'inquiéter d'elles,
Car leur porte est solide et leurs gardiens fidèles.

AGAMEMNON

N'importe, je le veux.

CLYTEMNESTRE

Je n'obéirai pas.
Sois le maître dehors et devant tes soldats,
J'y consens : mais pour la maison, c'est mon affaire.
On ne mariera pas ma fille sans sa mère,
Je le jure !

Elle va rejoindre sa fille dans la tente

AGAMEMNON, *seul*

Ah ! tous mes projets sont déroutés ;
Tout conspire à la fois contre mes volontés ;
Je ne puis même pas écarter une mère
Du sacrifice affreux qu'on prépare. Que faire ?
Car les ordres des dieux sont absolus. Hélas !
Pour la dernière fois interrogeons Calchas.

Il sort. La scène reste vide un instant, puis un esclave sort de la tente, et Achille parait aussitôt.

ACHILLE

Ne peut-on voir ici le roi qui nous commande ?
Qu'on lui dise qu'Achille est là qui le demande.

L'esclave se dirige du côté par où Agamemnon est sorti.

Les chefs qui contre les Troyens se sont armés
De sentiments pareils ne sont guère animés.
D'autres sont moins pressés de quitter le rivage ;
Mais moi, je ne saurais attendre davantage.
Les Myrmidons sont là, qui pressent le départ :
« Combien de jours encore aurons-nous de retard,
Disent-ils ; on est las de ces lenteurs perfides ;
Qu'on parte ! ou bien rentrons, et laissons les Atrides. »

CLYTEMNESTRE, *sortant de la tente*

Le bruit de ta parole est venu jusqu'à moi
Dans la tente : fils de Thétis, je viens à toi.

ACHILLE

O pudeur, quelle est donc cette femme si belle ?

CLYTEMNESTRE

Achille, ta surprise est ici naturelle :
Tu ne me connais pas ; mais je te loue, ô roi,
Du maintien réservé que tu prends devant moi.

ACHILLE

Femme, qui donc es-tu ? n'es-tu point alarmée
De venir ainsi, seule, au milieu d'une armée ?

CLYTEMNESTRE

J'ai pour mère Léda, Clytemnestre est mon nom ;
Mon époux est le chef des rois, Agamemnon.

ACHILLE

Tu dis en peu de mots tout ce qu'il fallait dire ;
Mais mon respect pour toi veut que je me retire.

CLYTEMNESTRE

Non, non, ne t'en va pas ; mets ta main dans ma main :
Que ce soit un prélude à ton heureux hymen.

ACHILLE

Qui ? moi ? toucher ta main ! une telle licence,
Femme, pour ton époux pourrait être une offense.

CLYTEMNESTRE

Fils de Thétis, il n'est rien là de malséant :
Ne vas-tu pas bientôt épouser notre enfant ?

ACHILLE

Épouser votre enfant ? que veux-tu dire, femme ?
D'où vient l'égarement qui trouble ainsi ton âme ?

CLYTEMNESTRE

Je comprends ta réserve extrême sur ce point,
Prince, puisque après tout tu ne me connais point.

ACHILLE

Je n'ai pas demandé ta fille en mariage ;
Personne encor ne m'a tenu pareil langage.

CLYTEMNESTRE

Homme, que dis-tu là ? C'est à moi maintenant
De trouver à mon tour ton discours surprenant.

ACHILLE

Mystère étrange ! Cherche, ou mieux cherchons ensemble :
On a dû nous tromper tous les deux, ce me semble.

CLYTEMNESTRE

Quoi donc ? oserait-on à ce point m'outrager ?
Me compromettre pour un hymen mensonger !
Adieu ! car je rougis de tout ce qui se passe,
Et je ne saurais plus te regarder en face.

ACHILLE

J'en pourrais dire autant que toi, femme. et pourtant
J'entre, car je veux voir ton époux à l'instant.

LE VIEILLARD, *sortant de la tente,*
à l'instant même où Clytemnestre et Achille vont entrer

O rejeton d'Éaque, ô fils de la déesse,
Demeure ici, je t'en supplie, et toi, maîtresse.

ACHILLE

Qui m'appelle ? pourquoi ce trouble en me parlant ?

LE VIEILLARD

Je ne suis qu'un esclave inquiet et tremblant.

ACHILLE

Et qui sers-tu ?

LE VIEILLARD

Je sers la reine ici présente.

ACHILLE

Eh bien, parle !

LE VIEILLARD

Êtes-vous tout seuls devant la tente ?

ACHILLE

Eh ! sans doute !

LE VIEILLARD

Ah ! puissé-je encore préserver
Tous ceux qui me sont chers !

ACHILLE

Et qui veux-tu sauver ?

LE VIEILLARD

J'ai peur.

CLYTEMNESTRE

Touche ma main ; je sais quel est ton zèle,
Et que tu fus toujours un serviteur fidèle.

LE VIEILLARD

Et plus fidèle encore à toi qu'à ton époux.

CLYTEMNESTRE

Soit ; rassure-toi donc enfin, et réponds-nous.

LE VIEILLARD

Ta fille va périr de la main de son père.

CLYTEMNESTRE

Ah ! quelle horreur ! Vieillard, tu deviens fou, j'espère.

LE VIEILLARD

Non ; il veut lui plonger un couteau dans le cou,
Te dis-je.

CLYTEMNESTRE

Mais alors c'est lui qui devient fou !

LE VIEILLARD

On pourrait s'y tromper.

CLYTEMNESTRE

Dieux ! quel mauvais génie
Arme sa main ?

LE VIEILLARD

Calchas prétend qu'Iphigénie
Doit périr, pour que nous puissions partir d'ici.

CLYTEMNESTRE

Malheur à moi ! la pauvre enfant !

LE VIEILLARD

Et c'est ainsi
Qu'Hélène à Ménélas un jour sera rendue.

CLYTEMNESTRE

Quoi ! ma fille serait la victime attendue,
Qu'en échange d'Hélène exige le destin ?

LE VIEILLARD

Sur l'autel d'Artémis elle meurt ce matin.

CLYTEMNESTRE

Pourquoi donc prétexter cette union trompeuse ?

LE VIEILLARD

Pour l'amener ici confiante et joyeuse,
Séduite par l'espoir d'un hymen triomphant.

CLYTEMNESTRE

Ainsi c'etait pour nous mieux perdre, ô mon enfant,

Qu'un tyran nous faisait quitter notre demeure !
Bourreau ! tigre féroce et sanguinaire !

LE VIEILLARD

Ah ! pleure,
Pauvre reine !

CLYTEMNESTRE

Mais toi, comment sais-tu cela ?
Qui te l'a dit ?

LE VIEILLARD

Le roi cette nuit m'appela :
Il révoquait son ordre en un second message,
Qu'il me donna : le roi cette nuit était sage.

CLYTEMNESTRE

Pourquoi ne me l'as-tu pas remis ?

LE VIEILLARD

Ménélas
Par force me l'a pris des mains ; lui seul, hélas !
A causé tout le mal.

CLYTEMNESTRE

C'est bien.

Le vieillard rentre dans la tente

CLYTEMNESTRE

Fils de Pélée,
Fils de Thétis, entends ma plainte désolée.
Malheureuse !

ACHILLE

Oui, oui, je te plains en effet,
Mais je ressens aussi l'outrage qui m'est fait.

CLYTEMNESTRE

Songe qu'ils la tueront, et que ton mariage
Fut un piège pour l'amener sur ce rivage.
Regarde, sans rougir je tombe à tes genoux :
Le fils d'une déesse aura pitié de nous.
Ce n'est pas le moment des fières attitudes,
Et je n'ai de soucis, je n'ai d'inquiétudes
Que pour ma fille. Ah ! viens, Achille, à mon secours,
Au secours de l'enfant qui pendant quelques jours,
Bien que ce fût à tort, a passé pour ta femme.
Elle venait, des fleurs au front, la joie en l'âme,
Te croyant son époux, et voici qu'aujourd'hui
C'est au supplice que sa mère la conduit.
Si tu ne la défends, crains la honte et le blâme ;
Car sans doute elle n'a jamais été ta femme,
Mais elle croyait l'être et rêvait cet hymen.
Par ta mère, je t'en supplie, et par ta main :
C'est ton nom qui nous perd, que ton nom nous défende !
Car je n'ai point d'autel, point d'ami qui m'entende :
Je n'ai que tes genoux, et je n'ai que ton nom,
Pour nous soustraire à la fureur d'Agamemnon.
Me voici, femme et seule au milieu d'une armée
Sans frein, sans retenue, au mal accoutumée,
Qui peut le bien pourtant quand elle l'a voulu :
Ose étendre ton bras sur nous, c'est le salut ;
Autrement, c'est la mort.

ACHILLE

O femme, sois tranquille.
Le vertueux Chiron fut le maître d'Achille :
Achille sait agir et parler sans détours.
Aux lois d'Agamemnon j'obéirai toujours,
Quand ses ordres seront dictés par la justice ;
Mais si jamais il faut que le droit en pâtisse,

Je saurai contre lui garder ma liberté.
Va, tu peux sur ce point en croire ma fierté :
Il suffit que ta fille ait passé pour ma femme,
Nul ici ne l'égorgera, je le proclame ;
Je ne prêterai pas ma personne et mon nom
Aux intrigues que peut tramer Agamemnon.
C'est une chose indigne et vraiment inouïe
Que la foi, l'amitié soit à ce point trahie.
Suis-je un enfant? Croit-on qu'on puisse sans danger
Me traiter comme on veut? Je saurai me venger,
Et cette épée, avant que je n'aille en Phrygie,
Peut-être dans le sang sera bientôt rougie,
Si l'on veut t'arracher ta fille

CLYTEMNESTRE

Oui, c'est bien ;
Me voilà rassurée, et je ne crains plus rien,
Car ma fille, si tu le veux, sera sauvée.
Ah! sans doute elle est trop modeste et réservée
Pour venir d'elle-même embrasser tes genoux,
Suppliante ; et pourtant, l'exiges-tu de nous?
Elle viendra.

ACHILLE

Non pas : craignons la médisance,
Femme ; n'amène pas ta fille en ma présence :
Qu'elle m'en prie ou non, j'ai promis mon secours,
Et je n'ai pas besoin de plus amples discours ;
Tu peux compter sur moi, je tiendrai ma promesse.
Adieu.

CLYTEMNESTRE

Va, sois heureux, ô fils de la déesse ;
S'il est au ciel des dieux, Achille, puisses-tu
Recevoir d'eux un prix digne de ta vertu!



TROISIÈME PARTIE

CLYTEMNESTRE, AGAMEMNON, IPHIGÉNIE, puis ACHILLE

CLYTEMNESTRE, *seule*

Pauvre enfant ! elle sait les desseins de son père ;
Elle est là qui gémit et qui se désespère,
Hélas ! et nul espoir ne peut la consoler.

Voyant venir Agamemnon

Ah ! voici le bourreau qui prétend l'immoler.
De son crime à l'instant il faudra qu'il réponde,
Et deux mots suffiront pour que je le confonde.

AGAMEMNON *paraît, l'air accablé ; il se remet en apercevant Clytemnestre.*

Tu peux me confier ton enfant sans regrets,
O fille de Léda ; pour l'hymen tout est prêt,
Et les libations, et l'orge, et la génisse,
Dont le sang doit rougir l'autel du sacrifice.

CLYTEMNESTRE, *faisant sortir Iphigénie de la tente*

Sois content : la voici, docile, devant toi.

AGAMEMNON

Pourquoi pleurer ainsi, ma chère enfant ? pourquoi
Ne plus me regarder avec ton doux sourire ?
Elle baisse les yeux, et sanglote, et soupire...
Mais quoi ? la mère aussi, le regard éperdu...
Arcas ! Arcas ! tu m'as trahi ! je suis perdu !

CLYTEMNESTRE

Oui, oui, nous savons tout, ne cherche pas d'excuse :
Tes pleurs sont un aveu, ton silence t'accuse.

AGAMMENON

Oui, c'est assez du coup qui vient m'anéantir,
Et je n'y joindrai pas la honte de mentir.

CLYTEMNESTRE

Eh bien ! écoute-moi, car c'est trop de contrainte,
Et je veux m'expliquer sans détours et sans feinte.
Tu conviendras d'abord que j'ai toujours été
Une femme d'honneur, d'ordre et de probité,
Soigneuse de ton bien autant qu'irréprochable,
Qui te faisait un sort en tout temps enviable,
Et que jamais ta voix n'eût osé dénigrer :
Telle enfin qu'il n'est point aisé d'en rencontrer.
Quatre enfants sont venus accroître ta famille,
Et maintenant tu veux me ravir une fille !
Et pourquoi prétends-tu l'égorger, dis ! Hélas !
Pour qu'une Hélène soit rendue à Ménélas !
C'est le sang de nos propres enfants qu'on réclame,
Pour être la rançon d'une méchante femme !
Il me faudra donner ce que j'ai de plus cher,
Pour racheter un monstre engendré par l'enfer !
Malheureux ! si tu pars pour la guerre, au moins songe,
A supposer qu'au loin ton séjour se prolonge,
Songe aux réflexions que je ferai sur toi,
Quand je verrai partout vides autour de moi
La chambre virginale, et le lit, et le siège
Où s'asseyait ma fille : « O mon enfant, dirai-je,
Pleurante d'un chagrin que rien ne peut guérir,
C'est ton père, oui, c'est lui qui seul t'a fait périr ;
Tu n'est pas morte d'une autre main que la sienne.

De quel prix il paya ta tendresse et la mienne ! »
Comment t'accueillerai-je après cela, le jour
Où tu me reviendras ? Prends garde à ton retour
De me trouver moi-même intraitable et cruelle,
Prête à faire pour toi ce que tu fis pour elle !
Mais dans ce meurtre infâme accompli sans regret,
Au moins me diras-tu quel est ton intérêt ?
Si tu n'as d'autre soin que de garder l'empire,
Il fallait réunir tous les Grecs, et leur dire :
« Vous voulez tous qu'on aille en Phrygie ? on ira ;
Tirez au sort celui dont l'enfant périra ! »
Cela du moins était conforme à la justice.
Mais choisir la victime à ton seul préjudice !
Et de quel droit ? Non, non, l'équité le défend.
Ménélas, lui, pouvait immoler son enfant :
Hermione eût payé justement pour Hélène !
Mais quoi ! moi seule ici j'aurai toute la peine,
Moi, l'épouse fidèle ; et l'épouse sans foi,
Heureuse, gardera sa fille sous son toit !
Sa fille ! Ah ! si tu peux dédaigner une mère,
N'égorge pas au moins ta propre enfant !

IPHIGÉNIE

Mon père,
Si j'avais la touchante éloquence et la voix
Du chanteur qui charmait les rochers et les bois,
Je saurais te convaincre, et tu rendrais les armes ;
Mais je n'ai pas d'autre science que mes larmes :
Je te les offre. Vois, le rameau suppliant
Que je mets à tes pieds, c'est ce corps défaillant
Que ma mère pour toi mit au monde, et je pleure.
Ne me fais pas mourir, je t'en prie, avant l'heure ;
Non, ne m'exile pas dans l'infernal séjour :
Il est si doux de voir la lumière du jour !

Rappelle-toi : je suis, tu le sais, la première
Qui jadis t'a donné le nom chéri de père.
Rappelle-toi : tu me prenais sur tes genoux,
Et là nous échangions des baisers entre nous.
Alors tu me disais : « Te verrai-je, ma fille,
Au foyer d'un époux, chez une autre famille,
Vivre heureuse et briller dans un illustre rang ? »
Et moi, je répondais, dans mes bras te serrant,
Caressant ce menton que ma main touche encore :
« Lorsque tu vieilliras, ô père que j'adore,
Je veux chez moi te recevoir et te fêter,
Pour te payer des soins que j'ai dû te coûter. »
Je me souviens toujours de ces douces paroles :
Toi, tu les oublias, mon père, et tu m'immoles.
Ah ! pitié, par Pélops, par cette mère en pleurs,
Qui de nouveau pour moi souffre ici des douleurs
Telles qu'elle en souffrit le jour où je suis née !
Mon père, je ne suis pour rien dans l'hyménée
D'Hélène avec Pâris ; parce qu'il vint ici,
Est-ce donc un motif pour que je meure aussi ?
Tourne vers moi tes yeux, embrasse-moi, mon père,
Et si tu ne veux pas te rendre à ma prière,
S'il n'est rien qui pour moi puisse encor te fléchir,
Que j'emporte du moins ce dernier souvenir.

AGAMEMNON

Mon âme à la pitié n'est point inaccessible,
Et j'aime mes enfants autant qu'il est possible ;
Mais l'immense douleur dont je me sens atteint
Ne peut me dérober à ce morne destin.
D'une aveugle fureur tous les Grecs sont la proie ;
Ils veulent à tout prix faire voile vers Troie,
Pour châtier les ravisseurs ; et c'est en vain
Que je résisterais à l'oracle divin :

Ils viendraient en Argos égorger ma famille ;
Moi-même ils me tueraient, sans t'épargner, ma fille.
Je ne subis donc pas le joug de Ménélas,
Et je n'obéis pas à ses ordres : hélas !
La Grèce entière est là qui réclame ta vie ;
Il faut que, malgré moi, je la lui sacrifie,
Car nous devons tous deux, en cette extrémité,
Sauvegarder, si nous pouvons, sa liberté,
Et l'on ne peut laisser des barbares infâmes
Enlever à des Grecs leur honneur et leurs femmes.

Il sort.

CLYTEMNESTRE

Ah ! malheureuse enfant ! sans honte et sans remord,
Ton père t'abandonne et te livre à la mort !

IPHIGÉNIE

Oui, je ne verrai plus le soleil ni la terre.
Ah ! que de mal m'a fait cette Hélène adultère !
O Phrygie, ô forêts neigeuses de l'Ida,
Montagnes où Pâris autrefois résida,
Plût au ciel que jamais vos riantes vallées
Par ce berger fatal n'eussent été foulées !
O destin lamentable ! ô bonheur mensonger !
Un père sans pitié tantôt va m'égorger !...
Ma mère, quel est donc cet homme qui s'empresse,
Avec des soldats ?

CLYTEMNESTRE

C'est le fils de la déesse,
C'est Achille, l'époux que j'espérais pour toi.

IPHIGÉNIE

Lui, grands dieux !

Aux serviteurs

Ouvrez-moi les portes, cachez-moi.

CLYTEMNESTRE, *la retenant*

Pourquoi fuir ?

IPHIGÉNIE

Je ne puis voir cet homme sans honte.

CLYTEMNESTRE

Il ne nous a rien fait.

IPHIGÉNIE

Tu veux que je l'affronte,
Après cette union manquée ?

CLYTEMNESTRE

Ah ! reste ici ;
Ce n'est pas le moment d'avoir un tel souci
De ce que la pudeur peut nous défendre.

ACHILLE, *entrant, à Clytemnestre*

Femme,
L'armée entière s'est soulevée, et réclame
La mort de ton enfant.

CLYTEMNESTRE

Et pour la protéger,
Personne ?

ACHILLE

Je suis seul, et j'ai couru danger
De voir tomber sur moi leur fureur vengeresse.

CLYTEMNETSRE

Qui donc aurait touché le fils de la déesse ?

ACHILLE

Qui ? Tous les Grecs !

CLYTEMNESTRE

Que faisais-tu de tes guerriers !

ACHILLE

Eux ? Ils se soulevaient contre moi les premiers.
Leur voix couvrait la mienne ; ils m'appelaient l'esclave
Du mariage.

CLYTEMNESTRE

Hélas ! hélas !

ACHILLE

Mais je les brave,
Et je te défendrai comme je l'ai promis.

CLYTEMNESTRE

Tu combattrais tout seul contre tant d'ennemis ?

ACHILLE

Je ne crains rien avec mes armes.

CLYTEMNESTRE

Noble Achille,
Puisse ton dévouement n'être pas inutile !

ACHILLE

Sois sans crainte.

CLYTEMNESTRE

Ne va-t-on pas venir ici,
Tout à l'heure, pour me ravir ma fille ?

ACHILLE

Si ;
Ils vont venir en foule, amenés par Ulysse ;
Mais ils voudront en vain la traîner au supplice :

Je saurai bien les arrêter ! Attache-toi
A ta fille, et moi...

IPHIGÉNIE

Non, ma mère ; écoute-moi.
Tu t'irrites en vain contre un père insensible.
A quoi bon s'obstiner à tenter l'impossible ? —
Il est beau qu'un héros nous offre son appui ;
Mais ne soulevons pas les soldats contre lui ;
N'attirons pas sur lui quelque infortune amère,
Sans nul profit pour nous. Or écoute, ma mère,
La résolution que j'ai prise. Mon sort
Ne peut être évité : j'accepte donc la mort ;
Mais je prétends du moins, en mourant sans faiblesse,
M'illustrer pour jamais. Songes-y bien : la Grèce,
La Grèce entière a l'œil fixé sur ton enfant.
Un prompt départ suivi d'un retour triomphant
Dépend de moi ; par moi l'on verra périr Troie,
Et les femmes des Grecs ne seront plus la proie
Du barbare insolent : voilà ce qu'obtiendra
Mon trépas, et mon nom entre tous deviendra
Célèbre, pour avoir affranchi la patrie.
D'ailleurs, ai-je le droit de chérir tant la vie ?
J'appartiens à la Grèce avant que d'être à toi,
Mère, depuis le jour où je suis née. Hé quoi !
Des milliers de guerriers, pour venger leur injure,
Les uns portant la rame et les autres l'armure,
Seront ici, prêts à mourir pour leur pays,
Et verront leurs espoirs par moi seule trahis ?
Je serai, moi, l'obstacle à la justice auguste ?
Tu ne le voudras pas, car cela n'est pas juste.
Enfin, puisque Artémis a demandé mon sang,
Vais-je donc opposer un effort impuissant,
Moi, mortelle, à l'arrêt qu'impose une déesse ?

Non, je donne mon corps et ma vie à la Grèce.
Grâce à mon sacrifice écrasez les Troyens,
Rendez-moi pour jamais illustre chez les miens ;
Que grâce à moi les Grecs obtiennent la victoire :
Là seront mes enfants, mon hymen et ma gloire.

ACHILLE

Fille d'Agamemnon, si les dieux généreux
T'avaient donnée à moi, j'eusse été bien heureux.
La Grèce méritait un amour si fidèle ;
Mais toi tu t'es montrée aussi bien digne d'elle.
Hélas ! en te voyant le cœur si grand, si fort, —
Mon désir de t'avoir pour femme augmente encor.
Réfléchis : si tu veux, je te sauve et t'emmène,
Car Thétis m'est témoin que j'aurais trop de peine
De ne pas t'arracher à ton malheureux sort ;
Songes-y : c'est un mal terrible que la mort.

IPHIGÉNIE

Non : c'est assez déjà qu'une femme traîtresse
Cause par sa beauté tant de maux à la Grèce ;
Ta valeur ne ferait qu'augmenter nos ennuis.
Va, laisse-moi sauver les Grecs, si je le puis ;
Je ne veux ni ta mort ni celle de personne.

ACHILLE

Noble fille, à ton sort tu veux qu'on t'abandonne ?
Je n'ai rien à répondre, et ne puis que louer.
Ton âme est généreuse, il faut bien l'avouer.
Pourtant il te viendra quelque regret peut-être,
Quand tu verras le glaive entre les mains du prêtre ;
Je serai donc, je t'en préviens, devant l'autel,
Tout prêt à détourner de toi le coup mortel :
Si tu veux vivre, tu n'auras qu'un geste à faire.
Adieu.

Il sort.

IPHIGÉNIE

Pourquoi pleurer en silence, ma mère ?

CLYTEMNESTRE

Grands dieux ! n'ai-je donc pas sujet de m'affliger ?

IPHIGÉNIE

Non, non ; ne pleure pas.

CLYTEMNESTRE

Quand on va t'égorger ?

IPHIGÉNIE

Ne porte pas mon deuil, mère, tu peux m'en croire :
Je vais chercher là-bas, non la mort, mais la gloire.

CLYTEMNESTRE

Ainsi tu me défends de pleurer ton trépas !

IPHIGÉNIE

Oui, car dans un sépulcre on ne me mettra pas :
C'est l'autel d'Artémis qui seul sera ma tombe.

CLYTEMNESTRE

Hélas ! ne pas pleurer quand ma fille succombe !

IPHIGÉNIE

Va, je sauve la Grèce, et c'est là mon orgueil. —
Ne mets pas à mes sœurs des vêtements de deuil,
Et surtout ne hais pas mon père, je t'en prie :
C'est malgré lui qu'il me dévoue à la patrie.

Aux serviteurs.

Et maintenant, allons ! que l'on guide mes pas
Jusqu'à l'autel...

CLYTEMNESTRE

Moi, moi ! je ne te quitte pas.

IPHIGÉNIE

Non, ma mère, pas toi ; ce n'est pas là ta place.

CLYTEMNESTRE

Ah ! je veux m'attacher à ton corps que j'embrasse,
Je veux...

IPHIGÉNIE, *repoussant sa mère avec respect*

Demeure ici, ma mère, au nom des dieux :
Pour moi comme pour toi cela vaut beaucoup mieux.
Il me suffit d'un des esclaves de mon père.

CLYTEMNESTRE

Ah ! ma fille, tu pars, et tu laisses ta mère !

IPHIGÉNIE

Oui, ma mère, je pars et ne reviendrai plus.

CLYTEMNESTRE

Arrête !

IPHIGÉNIE

Adieu ; surtout pas de pleurs superflus.

Aux serviteurs, avec enthousiasme.

Emmenez-moi ; c'est moi qui vais prendre la ville
Et le pays des Phrygiens, race servile.
Je vais sauver la Grèce et venger son affront ;
Apportez l'eau lustrale et couronnez mon front :
Puisque ici pour les Grecs ma vie est un obstacle,
Allons, et que ma mort accomplisse l'oracle !

Avec un peu de tristesse

O terre maternelle, ô mon foyer natal,
Qui m'avez fait grandir pour un destin fatal,
Vous voulez que je sois le salut de la Grèce :
Soit ; votre enfant pour vous meurt avec allégresse.
Hélas ! ô beau soleil, ô flambeau radieux,
Aube, clarté, rayons, je vous fais mes adieux.

Ici se place dans tous les textes, après un couplet lyrique du chœur, un long récit, d'ailleurs intéressant, dans lequel un messager raconte le sacrifice qui vient d'avoir lieu : au moment même où le prêtre enfonçait le couteau dans la gorge d'Iphigénie, Artémis substitua une biche à la jeune fille qui passa pour avoir été ravie au ciel. On a de fortes raisons de croire que ce dénouement n'est pas d'Euripide. Quelques-uns pensent que la pièce s'achevait avec le chant du chœur, Iphigénie étant immolée, conformément aux traditions les plus anciennes ; d'autres estiment d'après un passage d'Élien, qu'Artémis elle-même (deus ex machina) *apparaissait, pour prédire à Clytemnestre le sort de sa fille, sauvée de la mort. Ne pouvant substituer au récit du messager celui d'Artémis, que nous n'avons pas, qui d'ailleurs est hypothétique, nous terminons la pièce avec le départ enthousiaste d'Iphigénie, qui est peut-être encore le meilleur des dénouements, en tous cas le plus conforme aux traditions primitives, celles dont on trouve l'écho dans Eschyle et dans Lucrèce.*

IPHIGÉNIE EN TAURIDE

PERSONNAGES

IPHIGÉNIE, fille d'Agamemnon.
ORESTE, frère d'Iphigénie.
PYLADE, ami d'Oreste.
THOAS, roi de Tauride.
ATHÉNA.
UNE SUIVANTE, UN BERGER.
Bergers, soldats, jeunes filles.



IPHIGÉNIE EN TAURIDE

EN UN ACTE

ORESTE ET PYLADE,
puis IPHIGÉNIE et ses suivantes, puis UN BERGER ;
plus tard THOAS et ATHÉNA.

ORESTE

Prenons garde ; évitons de rencontrer personne.

PYLADE

Je veille, ne crains rien.

ORESTE

Pylade, je soupçonne
Que voici devant nous le temple d'Artémis.

PYLADE

Sans doute, car un dieu te l'a promis jadis.

ORESTE

Cet autel, du sang grec sans doute le colore ?

PYLADE

Hélas ! De tout côté le sang dégoutte encore.

ORESTE

Vois au sommet des murs ces crânes mutilés.

PYLADE

Oui les têtes des Grecs qui furent immolés.

Pylade s'écarte pour examiner les lieux à droite et à gauche.

ORESTE

En face de ces murs, maintenant que ferai-je ?
Phœbos, m'as-tu conduit en quelque nouveau piège ?
Quand tu m'eus fait venger le meurtre paternel,
Chassé de mon pays ainsi qu'un criminel,
J'avais toujours derrière moi quelque Furie,
Et j'errais en tous lieux, sans foyer, sans patrie.
Alors je suis allé te demander comment
Je pourrais obtenir la fin de mon tourment :
« Pars, m'as-tu répondu ; pars, je serai ton guide
Jusqu'aux lieux où ma sœur à son temple en Tauride ;
Une image sacrée est là-bas ; on prétend
Qu'un jour du ciel elle est tombée : elle t'attend !
Par ruse arrache-la de ces rives lointaines,
Et, bravant les périls, porte-la dans Athènes.
A ce prix tu seras délivré de tes maux. »
Tu n'as rien dit de plus : ce sont tes propres mots.
Et maintenant, Phœbos, à tes ordres docile,
Me voici dans ce lieu lointain, barbare, hostile
A tous les étrangers. — Ah ! Pylade, dis-moi,
Toi qui n'as pas voulu que je vinsse sans toi,
Que ferons-nous ? Tu vois cette haute muraille ?
Où trouver, pour l'y mettre, une échelle de taille,
Ou pour forcer la porte, un levier assez fort ?
Et si l'on nous surprend, Pylade, c'est la mort !
Non, non, fuyons plutôt ; notre nef est rapide.

PYLADE

Fuir, dis-tu ? nous avons l'âme trop intrépide :
Nous a-t-on jamais vus nous enfuir d'aucun lieu ?
Et dédaignerais-tu les oracles du dieu ?
Sortons d'ici pourtant : dans une grotte obscure,
Cherchons pour la journée une retraite sûre,
Loin de notre vaisseau qui pourrait nous trahir.
Mais quand nous aurons vu le jour s'évanouir,
Alors, oui, nous ferons nos preuves de prouesse,
Et par tous les moyens nous prendrons la déesse.

Montrant du doigt le sommet de l'édifice

Vois là-haut : entre les triglyphes sont des trous,
Par où l'on peut passer ; nous y passerons, nous,
Si nous avons du cœur.

ORESTE

Oui, tu dis vrais, sans doute ;
Et puis l'on ne fait pas une si longue route,
Pour partir quand on touche au but. Viens donc chercher
Quelque grotte à l'écart, qui puisse nous cacher :
Je ferai tout pour que l'oracle s'accomplisse ;
D'aucun échec du moins je ne serai complice.
Viens. Nous sommes d'un âge où l'on doit tout oser.

Ils sortent. La scène reste vide un instant, puis Iphigénie paraît avec ses suivantes. Une d'entre elles porte une urne.

IPHIGÉNIE

Hélas ! Quand donc les dieux voudront-ils s'apaiser ?
Mes filles, suivez-moi. Pauvres infortunées,
Près de moi dans l'exil par le sort amenées,
Vous avez dû quitter l'Hellade aux beaux coursiers,
Les ombrages, les champs, les prés où vous dansiez,
Vos remparts et vos tours, vos bois et vos fontaines,
Pour subir l'esclavage en ces rives lointaines.

Hélas ! pour n'être point esclave ainsi que vous,
Je n'ai pas eu du sort un traitement plus doux.

PREMIÈRE SUIVANTE

Fille d'Agamemnon, ô ma chère maîtresse,
Tu sais combien nous prenons part à ta détresse,
Et comme nous plaignons les maux immérités
Que t'infligent des dieux trop longtemps irrités.

IPHIGÉNIE

O mes filles, depuis le jour où je suis née,
Un dieu cruel m'avait au malheur condamnée,
Moi qu'un père barbare appelait dans Aulis
Exprès pour m'égorger sur l'autel d'Artémis.
La déesse, il est vrai, du meurtre m'a sauvée ;
Mais à quelle existence étais-je réservée !
Je ne fus dérobée au couteau de Calchas
Que pour subir les lois du féroce Thoas :
Prêtresse d'un autel et d'un culte sauvage,
Toutes les fois qu'un Grec aborde à ce rivage,
Je dois à la déesse immoler l'étranger.
Autre chose pourtant vient encor m'affliger :
J'ai depuis cette nuit un chagrin qui me ronge,
Au spectacle effrayant que j'ai cru voir en songe.
J'habitais dans Argos, à ce qu'il m'a semblé.
Et je dormais. Le sol tout à coup a tremblé ;
Je me lève, je fuis. A peine je m'arrête,
Qu'aussitôt du palais je vois branler le faîte,
Et l'édifice entier s'abîmer d'un seul coup.
Une seule colonne était encor debout,
Et je voyais d'en haut des cheveux blonds descendre ;
Une voix me parlait, qu'il me semblait comprendre ;
Et moi, toujours fidèle à mon rite assassin,
Parmi les pleurs brûlants qui coulaient sur mon sein,

J'arrosais la colonne ainsi qu'une victime.
Comprenez-vous si ma terreur est légitime ?
Je dis qu'Oreste est mort, et voici ma raison.
Le solide pilier qui soutient la maison,
N'est ce pas l'enfant mâle ? Or la mort est fatale,
Pour ceux sur qui nos mains ont versé l'eau lustrale.
Ah ! Dieux ! comment douter maintenant qu'il soit mort ?
O mon frère, je t'ai laissé, si jeune encor,
En Argos, dans les bras triomphants d'une mère,
Pour hériter du sceptre illustre de ton père,
Et tu n'es plus !

A l'esclave qui porte l'urne

Donnez, donnez le vase d'or,
Et la libation que réclame le mort.
O fils d'Agamemnon, reçois donc cette offrande :
Que ma libation jusque vers toi descende,
Reçois ce lait, ce miel, et ce vin mêlé d'eau.
Oh ! comme je voudrais sur ton triste tombeau
Porter ma chevelure et mes pleurs.

LA SUIVANTE

O maîtresse,
Un berger vient ici.

IPHIGÉNIE

Que nous veut-il ?

LE BERGER, *entrant*

Prêtresse.
J'arrive de la mer afin de te mander
Qu'ici deux jeunes gens sont venus aborder.
Tu sais qu'en pareil cas la mort est légitime :
La déesse réclame une double victime.
Prépare donc l'eau sainte et la libation.

IPHIGÉNIE

Qui sont ces étrangers ? Quelle est leur nation ?

LE BERGER

Ce sont des Grecs.

IPHIGÉNIE

Comment se nomment-ils ?

LE BERGER

Pylade
Est le nom que l'un d'eux donne à son camarade.
Sur le nom du second nous n'avons rien appris.

IPHIGÉNIE

Comment les a-t-on vus ? Comment les a-t-on pris ?
Car voici bien longtemps que devant la déesse
Le sang grec n'a coulé.

LE BERGER

Tu sauras tout, prêtresse.
Donc à baigner nos bœufs nous étions occupés,
Quand l'un de nous, errant dans les rocs escarpés,
Aperçut dans le fond d'une grotte sauvage,
Refuge accoutumé des pêcheurs du rivage,
Deux jeunes gens. Sans bruit, sur la pointe des pieds,
Il revint près de nous, en nous disant : « Voyez !
Ne sont-ce pas des dieux assis sous cette roche ? »
Un autre, moins crédule ou moins pieux, s'approche,
Et dit en se moquant : « Ce sont des naufragés !
Ils savent qu'on immole ici les étrangers,
Et se cachent tout simplement. » Cette pensée
Parut à la plupart être la plus sensée.
Il ne nous restait plus qu'à les prendre tous deux,
Pour les offrir à la déesse, quand l'un d'eux

Sort du fond de la grotte en secouant la tête ;
Il marche en gémissant, puis il tremble et s'arrête,
Et tout à coup, saisi d'un délire effrayant,
Tout comme s'il voyait un monstre, il va criant :
« Pylade, la vois-tu, cette horrible femelle ?
« Et celle-ci, qui veut m'emporter avec elle,
« Et brandit contre moi mille serpents d'enfer ? »
Or on ne voyait rien sur le rocher désert ;
Mais lui, dans sa fureur, sort du fourreau son glaive,
Et parmi nos troupeaux s'élançant sur la grève,
A grands coups de son fer leur laboure les flancs.
Et nous, voyant nos bœufs renversés, tout sanglants,
Nous sonnons de la conque afin qu'on nous secoure.
Une foule s'empresse et bientôt on l'entoure.
Mais voici qu'aussitôt, le délire cessant,
L'étranger tombe à terre, et l'écume et le sang
Sort de sa bouche. Le moment était propice :
Sans attendre que l'ennemi se ressaisisse,
Malgré son compagnon, qui seul combat pour deux,
Nous nous précipitons et nous emparons d'eux.
Vers notre roi Thoas on vient de les conduire,
Et j'ai pris les devants, prêtresse, pour t'instruire.
Ah ! puisses-tu souvent trouver des étrangers
Tels que ceux qui seront tout-à-l'heure égorgés !
Car c'est ainsi que tu vengeras, ô prêtresse,
Le crime qui sur toi fut commis par la Grèce.

IPHIGÉNIE

C'est bien ! Je les attends avec le fer vengeur.
Qu'on les amène donc !

Le Berger sort. Un instant de silence.

Hélas ! mon triste cœur,
Jamais tu n'eus encor d'aversion si vive
Envers les étrangers venus sur cette rive.

Que dis-je ? Quand c'étaient des Grecs, sur leurs malheurs
On me voyait pleurer. Aujourd'hui plus de pleurs :
Depuis qu'en rêve j'ai cru voir la mort d'un frère,
Quels que soient ceux qu'ici jette le sort contraire,
Je n'aurai désormais plus de pitié pour eux.
Hélas ! il est trop vrai, quand on est malheureux,
Je le sens par moi-même, on devient implacable
A l'égard des heureux que la fortune accable.
Mais jamais un vaisseau, jamais les vents, hélas !
N'ont amené vers nous Hélène et Ménélas !
Qu'avec plaisir sur eux je me serais vengée,
Moi qui pour eux jadis faillis être égorgée,
Moi, comme une génisse entraînée à l'autel,
Afin qu'un père me frappât du coup mortel.
O jour d'horreur ! je m'en souviens ; jour d'épouvante !
Je tendais vers sa bouche une main suppliante,
J'embrassais ses genoux, disant : « Hélas ! pour moi,
« Mon père, quelle noce horrible ! Et c'est par toi,
« Par toi-même que vers l'autel je suis traînée.
« Et ma mère là-bas chante mon hyménée !
« Les Argiennes aussi chantent des chants d'hymen,
« Et cependant je meurs, et je meurs de ta main.
« Le voilà donc l'hymen où j'étais appelée :
« Mon époux, c'est Hadès, non le fils de Pélée. »
Rien ne l'a pu fléchir, ni prières, ni pleurs :
Artémis me sauva seule de ses fureurs.
Hélas ! si dans Aulis le salut vint par elle,
Pourquoi donc en Tauride est-elle si cruelle ?
Et comment s'expliquer les volontés des dieux ?
Toujours un meurtrier fut impur à ses yeux ;
Que dis-je, un meurtrier ? Un cadavre qu'on touche
Suffit pour qu'Artémis indignée et farouche
Défende à l'imprudent l'accès de ses autels ;
Et voici qu'il lui faut immoler des mortels !

Non, non, qu'Artémis soit sanguinaire et brutale,
Non, je n'y crois pas plus qu'au festin de Tantale :
C'est l'homme seul qui prête à la divinité
Sa cruauté sanglante et sa férocité.
Les dieux ne peuvent pas vouloir le mal.

LA SUIVANTE

Prêtresse :
Voici les jeunes Grecs promis à la déesse :
Le bouvier avait dit la vérité.

On amène Oreste et Pylade enchaînés

IPHIGÉNIE

C'est bien :
Que les rites soient observés comme il convient.

Aux bouviers

Déliez-leur les mains avant qu'on les emmène ;
Les victimes ne doivent pas porter de chaîne.

Aux femmes

Vous, entrez dans le temple, et faites les apprêts
Qu'ordonne la coutume.

A Oreste et à Pylade

Et vous, venez plus près.
Ah ! pauvres jeunes gens, comme je plains vos mères !
Comme je plains vos sœurs, qui n'auront plus de frères !
De quels bords venez-vous, malheureux étrangers ?
Quels vents vous ont conduits en de pareils dangers ?
Hélas ! quel long séjour bientôt vous allez faire
Loin de votre foyer, loin d'ici, sous la terre !

ORESTE

Femme, qui que tu sois, pourquoi gémir ainsi ?
Et pourquoi montres-tu pour nous tant de souci,

Puisque notre destin, femme, est irrévocable ?
Va, cesse de pleurer le sort qui nous accable ;
Nous serons immolés par toi dans un instant ;
Mais nous nous résignons au coup qui nous attend.

IPHIGÉNIE

Quel est celui de vous que l'on nomme Pylade ?

ORESTE

C'est lui ; mais que t'importe ?

IPHIGÉNIE

En quel pays d'Hellade
Est-il né ?

ORESTE

Cela n'a point d'intérêt pour toi,
O femme.

IPHIGÉNIE

Est-il ton frère ? Étranger, réponds-moi.

ORESTE

Frère par l'amitié, sinon par la naissance.

IPHIGÉNIE

Et toi, quel est ton nom ?

ORESTE

Je m'appelle Malchance :
Et jamais je n'ai su mériter d'autre nom.

IPHIGÉNIE

Pourquoi refuses-tu de répondre ?

ORESTE

A quoi bon ?

IPHIGÉNIE

Me diras-tu du moins le nom de ta patrie ?

ORESTE

Puisque je vais mourir, qu'importe ?

IPHIGÉNIE

Je t'en prie.

ORESTE

L'illustre Argos est le pays de mes aïeux.

IPHIGÉNIE

Étranger, dis-tu vrai ? Réponds, au nom des dieux !

ORESTE

Je naquis dans Mycène autrefois florissante.

IPHIGÉNIE, *à part*

O joie ! O souvenir de la patrie absente !

A Oreste

Un mot encore, un seul : au pays dont tu viens,
On a dû bien souvent te parler des Troyens.

ORESTE

Plût aux dieux que jamais je n'eusse connu Troie !

IPHIGÉNIE

On prétend que des Grecs elle devint la proie.

ORESTE

Oui.

IPHIGÉNIE

Hélène fut donc rendue à Ménelas ?

ORESTE

Tu l'as dit. Ah ! l'infâme ! !

IPHIGÉNIE

Oui, l'infâme ! Et Calchas ?

ORESTE

Il est mort.

IPHIGÉNIE

Ah ! tant mieux ! Et le fils de Laërte ?

ORESTE

On ne l'a pas encor revu chez lui.

IPHIGÉNIE

Ha ! certe,
Puisse la mort l'atteindre avant qu'il touche au port !
Et que devint le fils de Thétis ?

ORESTE

Il est mort.
Mais toi, femme, d'où vient que ceci t'intéresse ?

IPHIGÉNIE

Je suis d'Argos.

ORESTE

D'Argos ?

IPHIGÉNIE

Mais j'ai quitté la Grèce
Bien jeune.

ORESTE

Ah ! je comprends ta curiosité.

IPHIGÉNIE

Et cet illustre chef au bonheur si vanté ?

ORESTE

Un chef heureux ? Qui donc ? car je n'en connais guère.

IPHIGÉNIE

Agamemnon, le roi qui fut chef de la guerre.

ORESTE

Je ne sais. Non, parlons d'autre chose.

IPHIGÉNIE

Étranger,
Réponds-moi, par les dieux ! Rien ne peut m'obliger
Davantage.

ORESTE

Il est mort.

IPHIGÉNIE

Lui ? mort ! Ah ! malheureuse !
Et comment ?

ORESTE

A mon tour ta plainte douloureuse
Me surprend : est-ce qu'il serait de tes amis ?

IPHIGÉNIE

C'est sur tant de bonheur perdu que je gémis.

ORESTE

Il est mort égorgé par une épouse infâme.

IPHIGÉNIE

Grands dieux ! l'infortuné ! La malheureuse femme !
Ah ! je les plains tous deux !

ORESTE

Hélas ! pleurs superflus !

IPHIGÉNIE

Mais elle, au moins, vit-elle encor ?

ORESTE

Elle n'est plus :
Son fils, son propre fils l'immola.

IPHIGÉNIE

Quoi ? Sa mère !

ORESTE

Apollon a voulu que le meurtre d'un père
Fût vengé.

IPHIGÉNIE

Châtiment terrible et juste ! Et lui,
Oreste, fils du mort, où vit-il aujourd'hui ?

ORESTE

Nulle part et partout : il erre par le monde.

IPHIGÉNIE

Ah ! je respire enfin, et ma joie est profonde.
Étrangers, il me vient à l'esprit un projet :
Je crois que vous aurez, ainsi que moi, sujet
De vous en réjouir.

à Oreste

Je puis sauver ta vie,

Si tu veux t'engager, comme je t'y convie,
A porter en Argos un message de moi
A ceux que j'ai là-bas. J'ai confiance en toi,
Car tu me parais brave et de bonne naissance ;
Tu ne te plaindras pas de ma reconnaissance,
Si je sauve tes jours en échange.

Montrant Pylade

Pour lui.
Puisque la loi le veut, son dernier jour a lui :
La victime pourra suffire à la déesse.

ORESTE

J'accepte le message ainsi que la promesse ;
Mais qu'il périsse, lui, je ne le puis souffrir,
O prêtresse : celui de nous qui doit mourir,
C'est moi, car du vaisseau seul j'avais la conduite ;
Pylade n'est venu sur ces bords qu'à ma suite,
Par pitié pour mes maux qu'il voulait partager ;
Je ne puis pas le perdre afin de t'obliger,
Tout en me sauvant, moi. Donne-lui donc ta lettre :
A tes parents d'Argos il saura la remettre.
Quant à moi, femme, on peut m'immoler, je suis prêt :
Mourant au lieu de lui, je mourrai sans regret.

IPHIGÉNIE

Homme au cœur généreux ! fils d'une noble race !
Modèle des amis ! Ah ! puisse sur ta trace
Marcher aussi le frère à qui vont tous mes vœux !
Hélas ! il est si loin ! Donc, puisque tu le veux,
C'est lui qui portera ma lettre jusqu'en Grèce ;
Toi, tu mourras.

ORESTE

Et qui m'immolera, prêtresse ?

IPHIGÉNIE

Moi.

ORESTE

Triste fonction qu'on ne peut t'envier.

IPHIGÉNIE

C'est un devoir que je ne puis répudier.

ORESTE

Une femme, frapper un homme avec l'épée !

IPHIGÉNIE

Non, ma main dans ton sang ne sera pas trempée.
Ce soin regarde ici les prêtres ; mais c'est moi
Qui dois verser d'abord l'eau lustrale sur toi.

ORESTE

Et quand je serai mort, que deviendrai-je, ô femme ?

IPHIGÉNIE

Ton corps sera jeté dans un gouffre de flamme.

ORESTE

Ah ! si du moins ma sœur pouvait me rendre aussi
Les suprêmes devoirs !

IPHIGÉNIE

Ta sœur est loin d'ici,
Ami ; mais sur ton sort je me sens attendrie,
Et puisque nous avons tous deux même patrie,
Je veux faire pour toi tout ce que je pourrai :
Dans la flamme où sera ton corps, je jetterai
Des objets précieux ; dans la fosse profonde,
Sur tes os calcinés coulera l'huile blonde,

Et le miel que l'abeille a puisé dans les fleurs.
Surtout il ne faut pas m'en vouloir, si tu meurs.
Gardes, veillez sur eux.

A Oreste

Je vais chercher ma lettre.

Elle entre dans le temple.

ORESTE

Eh bien ! Pylade, qu'en dis-tu ? qui peut-elle être ?
Vraiment c'est une Grecque. Avec quel intérêt
Elle nous écoutait ! comme elle s'enquérait
De la prise de Troie, et du retour en Grèce
D'Achille et de Calchas ! avec quelle tendresse
Elle compatissait au sort d'Agamemnon,
Ainsi que de sa femme et de son fils ! Non, non,
Elle a dit vrai, Pylade ; elle est d'Argos.

PYLADE

Sans doute.
Mais autre chose ici nous intéresse. Ecoute :
Je ne saurais souffrir de vivre quand tu meurs ;
Ce serait provoquer de fâcheuses rumeurs.
Mourons tous deux ; sans quoi, dans Argos, en Phocide,
Beaucoup me traiteraient de lâche ou d'homicide ;
On dirait que pour me sauver je t'ai vendu —
Les gens sont si méchants ! — ou bien que j'ai tendu
A ta maison croulante un guet-apens infâme,
Afin de m'emparer du trône, ayant pour femme
Ta sœur, qui par ta mort hériterait de toi.
De cela je rougis d'avance avec effroi.
Non, il faut qu'à ton sort mon sort aussi ressemble.
Il faut qu'on nous égorge et qu'on nous brûle ensemble.

ORESTE

Non, ami ; laisse-moi supporter seul mon sort :

C'est assez de mes maux sans les doubler encor.
Tu crains, dis-tu, pour toi la douleur et la honte :
Si je te fais périr, c'est moi qui les affronte.
Car au point où m'a mis l'injustice des dieux,
Peut-il en vérité m'arriver rien de mieux
Que de mourir ? Mais toi, toi, ta maison est pure ;
Tu n'as pas subi, toi, d'opprobre et de souillure ;
Vis donc, vis pour donner des enfants à ma sœur,
Vis, pour qu'à notre race il reste un défenseur,
Pour qu'enfin notre nom vive encore sur terre.
Va-t-en, vas habiter la maison de mon père ;
Élève-moi là-bas — je n'ai point d'autres vœux —
Un tombeau : que ma sœur y porte ses cheveux,
Avec ses pleurs ; surtout demeure-lui fidèle :
Car de l'antique race il ne reste plus qu'elle.
Et maintenant, ami, reçois donc mes adieux,
Toi qui m'as entre tous toujours aimé le mieux,
O compagnon de chasse et compagnon d'enfance,
Toi qui toujours as pris ta part de ma souffrance.
Hélas ! le dieu Phœbos, ami, nous a trahis !
S'il nous a fait partir loin de notre pays,
C'est afin de couvrir sa première imposture,
Et voici maintenant la fin de l'aventure !
C'est pour avoir eu trop de confiance en lui
Que j'ai tué ma mère, et voici qu'aujourd'hui
C'est mon tour.

PYLADE

Et tu veux que moi je te survive ?
Non, nous sommes unis d'une amitié trop vive.
Que faire sans toi ?

ORESTE

Vis pour ma sœur, je le veux,
Et pour m'édifier une tombe.

PYLADE

Ah ! tes vœux
Sont bien cruels ! mais j'obéis. Sois donc tranquille :
T'élever un tombeau là-bas sera facile ;
Et pour ta sœur, compte sur moi dorénavant,
Car, mort, tu me seras aussi cher que vivant.
Mais quoi ? Phœbos a-t il vraiment juré ta perte ?
Ce n'est pas sûr encor ; ta mort est proche, certe,
Mais il arrive aussi que le sort se dément,
Et que les maux en biens se changent brusquement.

ORESTE

Tais-toi : rien ne peut plus soulager ma détresse,
Le temple déjà s'ouvre, et voici la prêtresse.

IPHIGÉNIE, *sortant du temple*

Gardiens, entrez au temple, et soyez attentifs
Aux rites observés pour la mort des captifs.
Étrangers, je reviens vous apporter ma lettre.
Pylade, fais-moi donc serment de la remettre :
Je ne puis te sauver de la mort qu'à ce prix.

PYLADE

Prêtresse, à ton désir sans peine je souscris,
Je le jure par Zeus, à moins que mon navire,
Enveloppé par la tempête, ne chavire,
Et n'emporte ta lettre avec tout ce que j'ai,
Ne laissant que la vie au pauvre naufragé.

IPHIGÉNIE

C'est bien ; mais il est bon, même en cas de naufrage,
Que tu puisses encor transmettre mon message ;
Et c'est pourquoi je te dirai ce qu'il contient.

PYLADE

Oui; c'est ton intérêt plus encor que le mien.
Dis-moi d'abord à qui je dois porter ta lettre,
Tu me diras après ce que j'en dois connaître.

IPHIGÉNIE

Tu diras de ma part au fils d'Agamemnon :
« Celle de qui j'apporte un message en son nom,
« C'est ta sœur, en Aulis autrefois immolée,
« Qui pourtant vit encor, loin d'Argos exilée. »

ORESTE

Elle vit? qui donc est-ce? et comment son trépas?...

IPHIGÉNIE

C'est moi-même, étranger, mais ne m'interromps pas.
à Pylade
Qu'il vienne me chercher avant que je ne meure,
Et me fasse revoir enfin notre demeure ;
Qu'il m'épargne le sang qu'ici je dois verser...

ORESTE

Pylade, où sommes-nous? que dire? que penser?

IPHIGÉNIE

Sinon, je crains pour lui la colère céleste.
Surtout rappelle-toi quel est son nom : Oreste.

ORESTE

Dieu !

IPHIGÉNIE

Qu'est-ce donc?

ORESTE

Non, rien ; poursuis sans t'arrêter.

IPHIGÉNIE, *à Pylade*

Pour que de ta parole il ne puisse douter,
Dis-lui que sur l'autel, voulant me faire grâce,
La déesse avait mis une biche à ma place,
Et, laissant l'animal par mon père immolé,
Vivante, m'apporta sur ce bord désolé.

PYLADE

Mon serment est facile à tenir, ô prêtresse,
Et je puis sur-le-champ accomplir ma promesse :
Ami, prends cette lettre : elle vient de ta sœur.

ORESTE

Oui ; mais je veux goûter avant tout la douceur
De ce bonheur inattendu qu'un dieu m'envoie.
Je reste confondu de surprise et de joie.
Oh ! laisse-moi, ma sœur, te serrer dans mes bras.

IPHIGÉNIE, *l'écartant d'un geste*

Étranger...

ORESTE

C'est en vain que tu t'en défendras :
Fille d'Agamemnon, nous avons même père ;
Ne me repousse pas, mais reconnais un frère,
Que tu n'espérais plus revoir.

IPHIGÉNIE

Mon frère, toi ?
Mon frère est en Argos.

ORESTE

Non ; ton frère, c'est moi.
Des preuves, diras-tu ? Souviens-toi donc du voile

Où ton aiguille habile a fixé sur la toile
La querelle des fils de Pélops, où ta main
Figura le soleil sortant de son chemin.

IPHIGÉNIE

Oui, c'est vrai.

ORESTE

Souviens-toi de la relique amère
Que tu voulus d'Aulis envoyer à ta mère.

IPHIGÉNIE

Oui, des cheveux coupés sur mon front.

ORESTE

Tout cela
C'est Électre, ma sœur, qui me le révéla ;
Et voici maintenant ce que j'ai vu moi-même :
Dans ta chambre de jeune fille, abri suprême,
La lance de Pélops est cachée.

IPHIGÉNIE

Oui, c'est toi,
C'est toi, mon frère ; oh ! oui, plus de doute pour moi.
O mon Oreste, ô tête entre toutes chérie,
Je te retrouve donc, si loin de la patrie,
Si loin d'Argos !

ORESTE

Et moi, je retrouve une sœur
Quand je la croyais morte ! Ah ! l'exquise douceur
Que de pleurer à deux, quand on pleure de joie !

IPHIGÉNIE

Mon frère, se peut-il qu'enfin je te revoie,

T'ayant laissé là-bas si jeune, à peine né ?
O joie inattendue ! O moment fortuné !
Vois-tu, notre bonheur est si grand que j'en tremble !

ORESTE

Puissions-nous désormais vivre heureux tous ensemble !

IPHIGÉNIE

Ah ! c'est une fortune incroyable, et j'ai peur
Qu'envolé dans les airs ainsi qu'une vapeur,
Tu ne m'échappes pour jamais. Hélas ! mon frère,
Je frémis quand je pense à ce que j'allais faire !
De mes propres mains, moi, j'ai failli t'égorger !
Mais à venir ici qui donc put t'obliger ?

ORESTE

C'est encore Phœbos. Quand j'eus frappé ma mère...

IPHIGÉNIE

Ah ! Dieux ! Mais pourquoi donc tua-t-elle mon père ?

ORESTE

Tais-toi, ma sœur, jetons un voile là-dessus...
Quand j'eus frappé le sein qui nous avait conçus,
Je vis derrière moi surgir les Érinnyes,
Et ce furent dès lors des courses infinies :
Partout il me fallait fuir devant elles.

IPHIGÉNIE

Oui ;
Voilà pourquoi sans doute, ici même, aujourd'hui,
Tu fus pris, me dit-on, d'un accès de délire.

ORESTE

Ah ! mes maux sont de ceux qu'on ne saurait décrire.

Au temple d'Apollon je suis donc retourné.
Je m'étendis devant l'autel, déterminé
A m'arracher la vie et mourir sur la place,
Si le dieu plus longtemps me refusait ma grâce.
Phœbos, interrogé pour la seconde fois,
Par le trépied sacré fit entendre sa voix,
M'ordonnant d'emporter sur ma nef intrépide
L'image d'Artémis qu'on vénère en Tauride,
Afin qu'Athènes la possède. As-tu compris,
Ma sœur ? Ah ! puisque mon salut est à ce prix,
Aide-moi donc, car si j'emporte la déesse,
De mes fureurs je vois le terme, et pour la Grèce,
Pour Argos, sur ma nef à cinquante rameurs,
Libres, nous partirons sans craindre les clameurs.
O sœur chérie, allons, montrons-nous intrépides,
Sauvons notre maison, sauvons les Pélopides :
Avec nous on verra périr leurs derniers fils,
Si nous n'emportons pas l'image d'Artémis.

IPHIGÉNIE

Après t'avoir revu, revoir Mycène encore,
Ah ! oui, c'était mon rêve, ô frère que j'adore !
Aussi, ce que tu veux, moi, je le veux aussi,
Et si je puis t'aider, mon frère, me voici.
Oui, je veux te guérir du mal qui te harcèle,
Oui, je veux relever la maison paternelle.
Car je puis te sauver ; mais comment sans effroi
Enlever la déesse et me jouer du roi ?
Sans doute il me tuera, s'il voit le socle vide.
Quelle raison donner ?

ORESTE

Va, j'ai l'âme intrépide,
Et je me charge, moi, d'assassiner le roi.

IPHIGÉNIE

Non pas ; respecte-le : c'est un hôte pour moi.

ORESTE

Cache-moi dans le temple.

IPHIGÉNIE

On te verrait sans doute :
Pendant la nuit, le temple est gardé. Mais écoute :
Il me vient un projet par les dieux inspiré,
Pour lequel tes fureurs serviront. Je dirai
Que tu viens de Mycène, ayant tué ta mère,
Et qu'on ne peut livrer ton corps au victimaire,
Tant que de sa souillure il n'est pas libéré,
En se plongeant aux flots marins. J'ajouterai
Que la statue étant par tes mains profanée,
Doit être aussi par moi vers les flots amenée,
A l'endroit même où sur ta nef tu pénétras.

ORESTE

Mais la statue, est-ce donc toi qui la tiendras ?

IPHIGÉNIE

Il n'est permis qu'à moi d'y toucher.

ORESTE

Et Pylade ?

IPHIGÉNIE

Je dirai que le sang souille ton camarade
Ainsi que toi.

ORESTE

Le roi sera-t-il informé ?

IPHIGÉNIE

Sans doute ; mais pourtant n'en sois point alarmé :

Je saurai le convaincre. Après cela, mon frère,
C'est à toi d'aviser à ce qu'il reste à faire.

ORESTE

Sois tranquille, ma sœur, tout sera pour le mieux :
Notre navire est bon, et j'ai pour moi les dieux.

IPHIGÉNIE

Bien ; mais rentrons d'abord, car c'est l'instant suprême,
Et le roi va venir s'informer ici même
Si l'on a satisfait au culte d'Artémis.
O déesse, toi qui, sur la plage d'Aulis,
Sus m'arracher au bras dénaturé d'un père,
Sauve-moi de nouveau, c'est en toi que j'espère,
Et sauve en même temps ces malheureux, sinon
Nul ne respecterait désormais ni le nom
Ni les oracles saints de Loxias, ton frère.
Sois donc propice, et permets-nous de te soustraire
A ce séjour d'horreur et de férocité,
Pour mettre sous ta garde une illustre cité.

La scène reste vide un instant, puis Thoas paraît avec ses gardes.

THOAS, *à deux gardes*

Entrez au temple, pour savoir de la prêtresse
Si les deux étrangers promis à la déesse
Dans le temple ont été par ses mains consacrés,
Ou si même à la flamme elle les a livrés.

Les gardes vont ouvrir la porte du temple, et Iphigénie paraît, portant la statue de bois de la déesse.

Que vois-je ? ou vas-tu donc ? et quelle est ta pensée,
Prêtresse ? D'où te vient cette audace insensée,
D'emporter dans tes bras la sainte image ?

IPHIGÉNIE

Roi,
Garde-toi d'avancer.

THOAS

Quel est donc cet effroi ?

IPHIGÉNIE

O roi, l'on m'a livré des victimes impures.

THOAS

Et comment le sais-tu ?

IPHIGÉNIE

J'en ai des preuves sûres :
L'image d'Artémis a détourné les yeux,
En les voyant souillés par un crime odieux.

THOAS

Ont-ils donc égorgé quelqu'un sur ce rivage ?

IPHIGÉNIE

Ici, non, mais chez eux : dans leur fureur sauvage,
Ils ont assassiné leur mère tous les deux.

THOAS

Comment sais-tu ce qu'ils ont fait ?

IPHIGÉNIE

Je le tiens d'eux :
J'ai reçu des aveux complets, quand la statue
De cette offrande impure eut détourné sa vue.

THOAS

Tu fus habile, ô femme !

IPHIGÉNIE

Alors les malheureux
Ont espéré me rendre indulgente pour eux,
En m'apprenant quelques nouvelles de mon frère,
Qui, disent-ils, vit en Argos avec mon père.

THOAS

Sans doute, en échangeant avec toi des secrets,
Ils ont dû supposer que tu les sauverais ;
Mais à bon droit tu n'as songé qu'à la déesse.

IPHIGÉNIE

La Grèce m'a perdue, et moi, je hais la Grèce.

THOAS

C'est bien. Et maintenant, femme, que feras-tu ?

IPHIGÉNIE

Dans les flots de la mer, dont tu sais la vertu,
Je veux purifier d'abord les deux victimes.

THOAS

Tes desseins sont pieux, prêtresse, et légitimes ;
Mais du temple sacré la mer baigne les murs.

IPHIGÉNIE

C'est qu'il ne suffit pas que les hommes soient purs.
La déesse par les victimes fut souillée :
Elle aussi devra donc être purifiée,
Mais dans un lieu désert.

THOAS

Eh bien ! va donc.

IPHIGÉNIE

O Roi,

Fais d'abord enchaîner les étrangers.

THOAS

Pourquoi ?

IPHIGÉNIE

Des Grecs ! Je m'en défie !

THOAS, *aux gardes*

Eh bien ! qu'on les enchaîne !

IPHIGÉNIE

Qu'on leur voile la tête et qu'on me les amène.

THOAS, *aux gardes*

Faites ce qu'elle a dit.

IPHIGÉNIE

Roi, fais-moi suivre aussi
De quelques hommes de ta garde.

THOAS

Les voici.

IPHIGÉNIE

Parmi la ville enfin fais publier sur l'heure
L'ordre à chaque habitant de garder sa demeure.
Il importe beaucoup qu'on ne puisse rien voir,
Car l'œil serait souillé par un crime si noir.
Nul ne doit approcher de cette engeance vile.

THOAS

C'est bien.

A un garde

Va publier cet ordre par la ville.

A Iphigénie.

J'admire fort ton zèle ardent pour la cité.

IPHIGÉNIE

Je ne puis faire moins pour la sécurité
De ceux que j'aime.

THOAS

Puisses-tu servir d'exemple !

IPHIGÉNIE

Toi-même, ô roi, demeure ici devant le temple,
Pour le purifier, une torche à la main ;
Et quand les étrangers se mettront en chemin,
Tant que nous n'aurons pas disparu tous ensemble,
Tiens ton manteau devant tes yeux ; et s'il te semble
Que je suis trop longtemps à revenir ici,
Tu n'en dois concevoir ni crainte, ni souci.

THOAS

Prends le temps qu'il te faut pour bien faire, prêtresse.

IPHIGÉNIE

Je ferai pour le mieux.

THOAS

Va, que rien ne te presse.

IPHIGÉNIE

Voici les étrangers qu'on amène, voici
Les ornements sacrés, et les agneaux aussi,
Dont le sang doit du sang effacer les souillures,
Et les flambeaux : tout ce qu'il faut pour rendre pures
Les victimes et la maîtresse du lieu saint.
Arrière ! écartez-vous de ce couple assassin,

Vous d'abord, les gardiens de ces demeures saintes,
Prêtres aux mains sans tache, et vous, femmes enceintes ;
Et vous, qui contractez hymen, heureux époux,
Prenez garde de vous souiller, retirez-vous.
O fille de Latone et de Zeus, vierge auguste,
Si je lave le sang versé, comme il est juste,
Artémis, ton séjour sera pur désormais,
Et nous posséderons le bonheur à jamais.

Elle sort avec Oreste et Pylade et une partie des gardes. On procède à la purification du temple. Scène muette. Bientôt paraît la déesse Athéna.

ATHÉNA

Aux volontés des dieux, prince, il te faut souscrire.
Ne t'irrite donc pas de ce que je vais dire :
C'est moi-même, Athena, qui viens pour te parler.
L'un des deux étrangers qu'on devait immoler,
Est Oreste d'Argos, frère d'Iphigénie :
Si les dieux à ce frère ici l'ont réuni,
Ce n'était pas sans doute afin de l'égorger ;
Non, le sort aujourd'hui s'est lassé d'affliger,
Sans trêve, sans répit, le malheureux Oreste.
Docile à Loxias, c'est sur l'ordre céleste
Qu'il est venu chercher sur ces bords ennemis,
Avec sa sœur, l'image auguste d'Artémis,
Pour lui faire habiter la cité qui m'est chère :
Et ce sera la fin de sa longue misère.
Prince, tel est des dieux l'arrêt définitif.
Tu ne poursuivras pas le couple fugitif,
Tu n'essayeras pas de retarder sa fuite.
D'ailleurs il est trop tard ; déjà, sous ma conduite,
Tous les deux ont rejoint, près des flots en rumeurs,
Leur navire monté par cinquante rameurs ;
Avec leur aide, sur la mer retentissante,
Et sous l'œil effaré de ta garde impuissante,

Ils se sont embarqués. Tu le vois, c'est en vain
Que tu voudrais lutter contre l'ordre divin :
Déjà le vent du nord fait ployer leurs antennes,
Et le vaisseau d'Oreste est parti pour Athènes.

THOAS

O déesse Athéna, je serais insensé
D'entraver l'avenir que les dieux ont fixé.
Je ne veux même pas m'irriter contre Oreste :
Qu'il parte, si telle est la volonté céleste,
Qu'il emporte l'image en ta chère cité.

ATHÉNA

Roi, c'est bien dit : tu sais que la nécessité
Fait sentir son pouvoir tyrannique aux dieux même.
O vents, portez Oreste à la cité que j'aime.
Je vais de mon côté suivre le ravisseur,
Pour veiller sur l'image auguste de ma sœur.

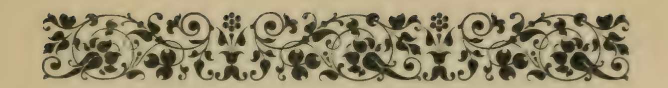


MÉDÉE

PERSONNAGES

MÉDÉE, femme répudiéede Jason.
JASON.
CREON, roi de Corinthe.
CRÉUSE, sa fille.
LA NOURRICE de Médée.
LE PAIDAGOGOS.
LES ENFANTS de Médée.
UN ESCLAVE.

La scène est à Corinthe, devant le palais royal.
Sur un côté, la maison de Médée.



MÉDÉE

PREMIÈRE PARTIE

La Nourrice, *puis* Le Paidagogos *et les enfants*, *puis* MÉDÉE, CRÉON, JASON

LA NOURRICE

Aux flancs du Pélion que n'est-il arbre encor,
Le pin fatal qui, pour ravir la Toison d'or,
Conduisit vers Colchos les hardis Argonautes !
Médée, hélas ! n'eût point, en accueillant ces hôtes,
Vers les tours d'Iôlcos emporté la toison,
Cœur affolé d'amour pour le traître Jason ;
Vous n'auriez pas aussi, pour que son charme opère,
Filles de Pélias, égorgé votre père,
Et Médée, expiant le meurtre fait par vous,
N'aurait point amené ses fils et son époux
Sur les bords détestés de l'ingrate Corinthe.
Hélas ! pour elle ici tout n'est que haine et crainte,
Depuis que, trahissant sa femme et ses enfants,
Jason a transporté ses amours triomphants
Dans le lit exécré d'une vierge royale.
Et la pauvre Médée, épouse trop loyale,
Va criant au parjure, invoque les serments,
Et rend les dieux témoins des iniques tourments

Qui sont de ses bienfaits l'exécrable salaire.
Hélas ! vaine est sa plainte et vaine sa colère.
Alors, sans nourriture, en proie à ses douleurs,
Elle passe les jours et les nuits dans les pleurs ;
Elle s'étend, le front fixé contre la terre,
Sans rien voir, ni penser à rien qu'à l'adultère,
Sourde comme les flots ou comme les rochers
Aux propos des amis que son deuil a touchés.
Parfois aussi, vers l'orient tournant la tête,
Elle songe à son père, et pleure ; elle regrette
Le palais paternel, ses parents, son pays,
Tous ceux que pour un traître elle-même a trahis.
Elle sait maintenant, pauvre femme meurtrie,
Ce qu'on souffre quand on est loin de sa patrie.
Elle hait jusqu'à ses enfants, et l'on dirait
Qu'elle va méditant quelque sombre secret.
Car je la sais terrible à l'égal d'une hyène,
Et celui qui voudrait lutter contre sa haine
Ne jouerait certes pas un rôle avantageux...
Ah ! voici les enfants qui reviennent des jeux,
Sans songer seulement aux malheurs de leur mère,
Car aux enfants la vie est rarement amère.

LE PAIDAGOGOS, *entrant avec les enfants*

Vieille, que fais-tu là ? comment peux-tu rester
Devant la porte ainsi, seule à te lamenter ?
Ta maîtresse consent à te laisser loin d'elle ?

LA NOURRICE

O vieillard, je partage en servante fidèle
Les maux de ma maîtresse, et tel est mon chagrin
Que j'ai voulu crier devant le ciel serein
Les tourments insensés dont souffre sa pauvre âme.

LE PAIDAGOGOS

Elle ne cesse pas de gémir ! Pauvre femme !
Et pourtant elle ignore encor ce qui l'attend.

LA NOURRICE

Quoi ? que se passe-t-il ?

LE PAIDAGOGOS

J'ai tort d'en dire tant.

LA NOURRICE

Ah ! vieillard, je t'en prie, un peu de confiance :
Je saurai, s'il le faut, te garder le silence.

LE PAIDAGOGOS

Eh bien ! près de Pirène, où se rendent nombreux
Les vieillards, pour jouer aux dés, causer entre eux,
J'ai, sans en avoir l'air, entendu quelqu'un dire
Que le roi du pays, Créon, allait proscrire
La mère avec les deux enfants. Disaient-ils vrai ?
Hélas ! je n'en sais rien, et tant que je vivrai,
Puissent-ils se tromper ! mais j'ai bien peur pour elle.

LA NOURRICE

Quoi ! les enfants seront compris dans leur querelle ?
Jason laissera-t-il chasser ses propres fils ?

LE PAIDAGOGOS

L'amour nouveau fait fi de l'amour de jadis :
Jason ne connaît plus sa famille première.

LA NOURRICE

Avant même qu'elle ait vidé la coupe entière,
Faut-il que je la lui remplisse ? Ah ! c'est la mort !

LE PAIDAGOGOS

Non pas : de l'informer il n'est pas temps encor.
Femme, tiens-toi tranquille, et garde le silence.

LA NOURRICE

Et toi, ne laisse pas dormir ta vigilance ;
Rentre avec les enfants, mais veille bien sur eux.

Plus bas, avec un air mystérieux

Le voisinage de leur mère est dangereux ;
Écarte-les le plus possible, et prends-y garde,
Car je frémis parfois quand elle les regarde.
Je ne sais quel projet dans son cœur s'est formé :
En tout cas son courroux ne sera désarmé
Qu'après qu'il aura fait au moins une victime.
Hélas ! oserait-elle accomplir un tel crime ?
La voici.

Le Paidagogos sort avec les enfants.

MÉDÉE, *entrant*

Ha ! mon cœur est pour jamais brisé.
Tout le charme qu'avait la vie est épuisé,
Puisque l'époux que j'ai chéri jusqu'au délire
Se conduit maintenant pour moi comme le pire
De tous les scélérats. La mort ! vienne la mort !
Et pour mettre le comble au chagrin qui me mord,
En ce pays maudit je suis une étrangère,
Et je n'ai point ici de parents, point de mère,
Pour offrir un refuge à mon cœur ulcéré.
Mais non, c'est trop souffrir, et je me vengerai.
Ah ! comment ? Faudra-t-il que le traître périsse ?
Hélas ! je n'en sais rien encor. Pourtant, nourrice,
Quels que soient mes desseins, garde-moi le secret.
Oh ! la femme est timide et lâche : on la vaincrait.

En lui montrant un glaive nu ; mais lorsqu'on touche
A ce qu'elle aime, il n'est pas d'être plus farouche,
Plus altéré de sang.

LA NOURRICE

Femme, j'obéirai,
Car j'ai pitié de voir ton cœur si déchiré,
Et le droit est pour toi. Mais prends garde, maitresse,
Voici venir Créon.

CRÉON, *entrant*

Te voilà donc, tigresse !
Nous sommes las de tes fureurs ! Je te défends
D'habiter plus longtemps chez nous ; prends tes enfants,
Et sors d'ici, non pas demain, mais tout de suite :
Je tiens à m'assurer moi-même de ta fuite,
Et je veux de mes yeux te voir hors du pays,
Avant que de rentrer au palais. Obéis.

MÉDÉE

Ah ! malheureuse ! c'est la fin ; je suis perdue !
Mais si toute espérance ici m'est défendue,
Qu'au moins de mon exil je sache la raison.

CRÉON

Je ne m'en cache pas, je crains la trahison :
J'ai peur de voir ma fille éprouver tes atteintes,
Et des motifs puissants légitiment mes craintes.
Tout d'abord tu connais de terribles secrets ;
Puis Jason t'a laissé d'incurables regrets ;
En outre, l'on prétend que ta fureur jalouse
A menacé l'époux, et le père, et l'épouse.
Je crains donc ta vengeance et dois être prudent.
J'aime mieux mériter ta haine en te perdant,
Que d'avoir à gémir plus tard de ma faiblesse.

MÉDÉE

Oui, oui, comme toujours, mon nom d'enchanteresse
Augmente mes malheurs : loin de me réjouir,
Ma science ne sert qu'à me faire haïr.
Dans l'état où je suis, pourtant, que peux-tu craindre ?
Vous qui régnez, comment pourrais-je vous atteindre?
Au surplus, je n'ai pas à me plaindre de vous :
C'est ton droit de choisir à ta fille un époux.
Lui, je le hais ; mais toi, tes raisons, que j'ignore,
Étaient bonnes sans doute. Et maintenant encore,
Porter envie à ton bonheur, moi ? n'en crois rien.
Mariez-vous, soyez heureux, je le veux bien ;
Mais ne me chassez pas ! Non, pas de violence :
Je saurai supporter l'injustice en silence.
Je cède, résignée, à de plus forts que moi.

CRÉON

Ce sont là des propos trop doucereux pour toi !
Je crains qu'au fond tu ne rumines ta vengeance,
Et je tiens pour suspecte une telle obligeance.
Va-t-en donc au plus tôt sans faire de discours ;
L'ordre est irrévocable et l'arrêt sans recours,
Et ton inimitié m'inspire trop de crainte
Pour que je te supporte un seul jour à Corinthe.

MÉDÉE

Ah ! par pitié, Créon ! j'embrasse tes genoux !

CRÉON

Non, ta science est trop dangereuse pour nous.

MÉDÉE

O ma patrie, hélas ! pourquoi t'ai-je quittée ?
Amour, cruel Amour, comme tu m'as traitée !
O Zeus, feras-tu grâce à l'auteur de ces maux ?

CRÉON

Ah ! va-t-en à la fin, va : c'est assez de mots ;
Ou crains que sur mon ordre, à l'instant, mes esclaves
N'emploient la force contre toi, si tu me braves.

MÉDÉE

Ah ! ne fais pas cela, Créon, accorde-moi...

CRÉON

Non, rien n'y fait ; tu partiras, ou gare à toi !

MÉDÉE

Oui, oui, j'obéirai ; mais à l'infortunée,
O Créon, laisse encore au moins une journée,
Que je puisse savoir en quel endroit j'irai,
Et que le sort de mes enfants soit assuré,
Puisqu'ils sont désormais délaissés par leur père.
Pitié pour eux, Créon : au nom des tiens, j'espère
Que tu seras touché de leur triste avenir ;
Car si j'ai cette angoisse en me voyant bannir,
Ah ! ce n'est pas pour moi, c'est pour eux que je prie.

CRÉON

Je suis trop bon ; j'ai l'âme aisément attendrie,
Et bien souvent cette faiblesse m'a fait tort ;
Sans doute qu'aujourd'hui je vais me nuire encor :
Pourtant, femme, je veux céder à ta prière ;
Mais si demain tu n'es pas hors de la frontière
Dès le matin, tu périras dans les tourments :
J'en donne ma parole... et je tiens mes serments.

Il sort.

LA NOURRICE

Ah ! malheureuse ! j'ai pitié de tes souffrances.
Que vas-tu devenir, et quelles espérances

Te reste-t-il encor ? Quelle terre, quel seuil
S'ouvrira désormais devant toi, dans le deuil
Où les dieux t'ont plongée.

MÉDÉE

Oui, le malheur m'accable,
Mais tout n'est pas fini ! Ma fureur implacable
Va s'abattre bientôt sur les nouveaux époux :
Le roi même saura le poids de mon courroux.
Penses-tu que je l'ai flatté sans artifice ?
Si je n'avais l'espoir d'en tirer bénéfice,
Aurais-je ouvert la bouche, ou pris sa main ? Non point !
Mais vois : son imprudence est montée à ce point,
Que, pouvant par l'exil faire échec à ma ruse,
Il veut bien m'accorder un jour de plus ! J'en use !
Sur mes trois ennemis l'effet en sera prompt,
Car le père et la fille et l'époux périront.
Nombreux sont les moyens, mais lequel emploierai-je ?
Sera-ce un coup de force ou la ruse d'un piège ?
Faut-il mettre le feu dans le palais royal ?
Ou, pénétrant la nuit près du lit nuptial,
Leur plonger à tous deux un poignard dans le foie[1]
Non : si j'étais surprise en route, quelle joie
Pour eux, comme ils riraient en me tuant demain !
Non : j'atteindrai le but par un plus sûr chemin ;
Je serai par la ruse et le silence aidée :
Le poison dès longtemps fut l'arme de Médée.
Que si je n'obtiens pas l'effet que j'en attends,
J'userai du poignard : il sera toujours temps.
Oui, je le jure ici par Hécate elle-même,
Que parmi tous les dieux je vénère et que j'aime,

1. Le foie était considéré par les anciens comme le siège des passions ; c'est le foie de Prométhée qui est dévoré par le vautour. Dans l'envoûtement érotique, c'était le foie et non le cœur qu'on perçait.

Par Hécate, toujours présente à mon foyer,
Tout le mal qu'ils m'ont fait recevra son loyer.
Ils s'en repentiront, de leur noce adultère,
Et de m'avoir contrainte à sortir de leur terre.
Allons, Médée, allons, prépare tes filets :
Exerce tes talents contre eux, et sans délais ;
Voici l'instant venu de montrer ton courage :
Fais leur à tous les trois expier leur outrage,
Et qu'il ne soit pas dit qu'après un coup pareil
On brave impunément la fille du Soleil.

LA NOURRICE

Voici Jason, prends garde.

JASON, *entrant*

O femme, la colère
Fut toujours, le sais-tu ? mauvaise conseillère.
Tu pouvais, en montrant plus de docilité,
Demeurer au palais, rester dans la cité ;
Mais tu te fais chasser d'ici par ta folie.
Si j'étais seul en jeu, que m'importe ! publie
Que je suis un méchant, expert en tous forfaits :
Mais pour injurier des rois, comme tu fais,
Reconnais que l'exil est un faible salaire.
J'ai fait ce que j'ai pu pour calmer leur colère :
J'ai tâché d'obtenir qu'ils te laissent ici ;
Mais que puis-je ? tu les outrages sans merci.
Pourtant, si je ne puis empêcher qu'on t'exile,
A ton départ, je veux encore t'être utile.
Va-t'en avec tes deux enfants, il le faut bien ;
Mais je veux que du moins tu ne manques de rien :
L'exil traîne déjà trop de maux à ta suite,
Et ta colère a beau diffamer ma conduite,
Je ne puis t'en vouloir.

MÉDÉE

Être sans foi ni loi !
Infâme ! oses-tu bien te présenter à moi,
En te sachant haï comme tu l'es ? O rage !
Et sans doute tu crois qu'il faut un grand courage,
Pour regarder les gens en face en les perdant !
Du courage ? Non pas ! tu n'es qu'un impudent,
Et je ne connais pas de plus ignoble vice.
Mais n'importe : en venant, tu m'as rendu service,
Car tu vas maintenant m'entendre jusqu'au bout,
Et je soulagerai mon âme d'un seul coup.
Le jour où la Toison fameuse fut ravie,
Tout le monde le sait, je t'ai sauvé la vie.
Le Dragon que jamais la fatigue n'endort,
Tandis que ses replis couvraient la Toison d'or,
Je l'ai tué moi-même. Et qu'ai-je fait ensuite ?
Pour te suivre dans Iôlcos j'ai pris la fuite :
Plus docile à l'amour qu'à la saine raison,
J'ai tout quitté pour toi, mon père et ma maison.
Puis, comme Pélias te causait quelque crainte,
Je l'ai fait immoler par une horrible feinte,
Et de la propre main des filles du vieux roi.
Misérable ! Voilà ce que j'ai fait pour toi !
Et toi, pour me payer, tu prends une autre femme,
Lorsque déjà je t'ai donné des fils. Infâme !
Ah ! si tu n'avais pas ces deux enfants de moi,
Peut-être on comprendrait que tu manques de foi.
Mais les serments que fait Jason, Jason s'en moque.
Les dieux sont-ils changés, dis, depuis cette époque,
Ou sont-ce les serments qui ne sont plus sacrés ?
O mes genoux, par lui tant de fois implorés !
O main, que tant de fois dans ses mains il a prise !
Comme il nous a trompés, et comme il nous méprise !

Et maintenant, réponds : où vais-je aller, dis-moi ?
Au foyer paternel, que j'ai trahi pour toi ?
Ou mieux chez les enfants de Pelias ? J'espère
Qu'elles me sauront gré du meurtre de leur père.
Car c'est là que j'en suis : en guerre avec les miens.
Quand je pouvais trouver chez d'autres des soutiens,
Je n'en ai fait que des ennemis, pour te plaire.
Ingrat ! Le voilà donc, ce bonheur exemplaire,
Ce bonheur envié que tu m'avais promis.
Oui, tu fus un époux admirable, soumis,
Fidèle, ah ! dieux ! Et moi, l'épouse infortunée,
A l'exil désormais je me vois condamnée,
Sans parents, sans amis, seule avec mes enfants.
Tu compteras parmi tes exploits triomphants
D'avoir fait mendier ta femme et tes fils, traître.
O Zeus, pourquoi faut-il qu'on sache reconnaître
L'or faux du véritable, et cela sur le champ,
Et qu'on ne puisse pas distinguer un méchant
D'un honnête homme par un signe manifeste.

JASON

Ah ! quel discours ! quel flux de mots ! Mais je proteste :
C'est trop exagérer le bien que tu m'as fait.
Celle qui m'a sauvé du danger, en effet,
C'est Cypris ! Oui, c'est elle, entends-tu bien, c'est elle :
Éros, en te perçant de sa flèche immortelle,
Ta contrainte à sauver mes jours. Mais sur ce point
Je cède volontiers, et n'insisterai point.
Cela n'explique pas une telle attitude,
Car on ne saurait voir aucune ingratitude
Dans le nouvel hymen que je vais contracter.
Quel destin plus heureux pouvais je souhaiter,
Dans l'intérêt de tes enfants, dans le tien même ?

Mouvement de Médée.

Sois calme et comprends-moi. La fille du roi m'aime :
Je l'épouse, non pas par amour, mais d'abord
Parce qu'il faut qu'on soit riche, pour être fort ;
La pauvreté, par tout pays, est importune.
Et nos malheurs ont ruiné notre fortune.
Ce n'est pas tout : l'hymen qui ce soir s'accomplit
Me donnera bientôt des fils d'un second lit,
Qui deviendront plus tard des soutiens pour les nôtres :
Les richesses des uns profiteront aux autres,
Comprends-tu ? Diras-tu maintenant que j'ai tort ?

MÉDÉE

Tu parles bien ; pourtant tu fais un vain effort
Pour me persuader. Impudent ! pour confondre
Ton audace, je n'ai qu'un mot à te répondre :
Dis, si tu n'étais pas sans pudeur et sans foi,
Pourquoi m'as-tu caché tes projets ? Oui, pourquoi
N'as-tu pas essayé de me convaincre ?

JASON

Ah ! certe,
C'eût été de ma part adresse très experte,
Que de t'en prévenir, car maintenant encor
Je ne puis obtenir que nous tombions d'accord,
Ni que ton cœur bouillant apaise sa colère ?

MÉDÉE

Et dans quel sentiment veux-tu que je tolère
De m'en aller ainsi, sans patrie et sans toit.

JASON

C'est toi qui l'a voulu : n'en accuse que toi.

MÉDÉE

Qu'ai-je donc fait ? ai-je trahi la foi jurée ?

JASON

Ta langue envers nos rois fut trop peu mesurée.

MÉDÉE

Si je les ai maudits, je te maudis aussi.

JASON

C'est bien. Je m'en vais donc. Pourtant retiens ceci :
Si tu veux accepter, dans cet adieu suprême,
Un secours de ma main pour tes fils, pour toi-même,
Je te le donnerai, simplement, sans orgueil.
Puis, pour que mes amis te fassent bon accueil,
Je veux entre tes mains déposer mes tessères.
Ces secours, songes-y, te seront nécessaires :
Un refus serait fou, femme ; calme-toi donc,
Cela vaut mieux.

MÉDÉE

De toi je ne veux aucun don;
Je ne veux rien tenir de toi, pas même un hôte.

JASON

Si tu te plains un jour, ce sera bien ta faute.
J'ai fait ce que j'ai pu, les dieux m'en sont témoins,
Pour rendre ton exil plus doux, ou tout au moins
Supportable ; mais quoi ! ton orgueil me refuse :
Tant pis pour toi.

MÉDÉE

Va donc retrouver ta Créuse.
Un désir continu te mord de la revoir ;
Tu trouves le temps long : va, va la recevoir
Des mains d'un père ; mais prends garde, amant fidèle:
Peut-être que bientôt tu ne voudras plus d'elle



DEUXIÈME PARTIE

JASON, MÉDÉE, Le Paidagogos et les enfants, *puis* Un Esclave

JASON, *à Médée*

Tu veux qu'un entretien précède ton départ,
Femme ? je n'en attends rien de bon pour ma part,
Mais je veux envers toi montrer mon obligeance.
Parle : que me veux-tu ?

MEDÉE

Je veux ton indulgence :
Au nom des jours passés, si pleins d'enchantement,
Tu peux bien pardonner un peu d'emportement.
Je me suis condamnée, et, vois, je m'humilie.
Malheureuse ! me suis-je dit, quelle folie
De haïr ainsi ceux qui me veulent du bien !
Je me rends odieuse au roi, qui ne m'est rien,
A Jason, dont les vœux, loin de m'être contraires,
Ne tendent qu'à donner à mes enfants des frères.
Ne ferais-je pas mieux d'apaiser mon courroux,
Quand les dieux sont encor si bienveillants pour nous ?
Ai-je pas des enfants ? sais-je pas que nous sommes
Des exilés, sans nul appui parmi les hommes ?
Donc en pensant à tout cela, j'ai reconnu
Que mon emportement était très malvenu ;
Et maintenant, Jason, j'approuve ta conduite,
Car je raisonnais mal, et je suis mieux instruite.
Ce mariage est très avantageux pour nous,
Et, loin de faire obstacle aux desseins de l'époux,

J'aurais dû, renonçant à mon humeur jalouse,
Me complaire à donner tous mes soins à l'épouse.
Mais je suis maintenant telle que tu voulais.
Venez, enfants, venez et quittons le palais ;
Mais avant de partir, embrassez votre père :
Il n'est plus entre nous de haine ou de colère,
Et je le tiens pour le meilleur de nos amis.
Allons, prenez sa main tous deux. Ah ! je frémis,
Quand je pense aux malheurs qui peut-être vont suivre!
O mes enfants, combien vous reste-t-il à vivre ?
Combien de temps encor vos petits bras chéris
Se tendront-ils vers moi ? Hélas ! je m'attendris,
Je tremble, et dans l'effroi dont je suis possédée,
Je ne puis m'empêcher de pleurer.

JASON

O Médée,
J'approuve le discours que tu tiens maintenant,
Sans d'ailleurs blâmer l'autre : il n'est pas étonnant
Que contre son époux une femme s'irrite,
Quand de son rang d'épouse une autre femme hérite.
Il me suffit qu'enfin ton cœur, mieux averti,
Se soit déterminé pour le meilleur parti.
C'est bien : cette conduite est d'une âme sensée.
Et quant à vous, toujours présents a ma pensée,
Enfants, je vous prépare un illustre avenir,
Car j'espère qu'un jour vous pourrez obtenir
Dans Corinthe le premier rang avec vos frères.
Grandissez donc : si les dieux ne sont pas contraires,
Je ferai pour le mieux. Ah ! puissé-je vous voir,
Quand vous serez dans l'âge où l'on fait son devoir,
Triompher de tous nos ennemis. Mais toi-même,
Femme, pourquoi ces pleurs et ce visage blême ?
Qu'offrent donc mes discours de déplaisant pour toi ?

MÉDÉE

Rien ; c'est pour mes enfants que je pleure.

JASON

Et pourquoi ?

MÉDÉE

Hélas ! je suis leur mère, et j'ai peur que la vie
Ne leur soit, malgré tes souhaits, trop tôt ravie.

JASON

Va, va, compte sur moi pour pourvoir à leur sort.

MÉDÉE

Je te crois sur parole et nous sommes d'accord ;
Mais quoi ! la femme est faible et trop aisément pleure.
Pourtant ne pourraient-ils rester dans ta demeure ?
Puisque Créon a décidé de me bannir,
Je m'en irai d'ici pour ne plus revenir ;
Mais mes enfants, subir cette fortune amère !
Pourquoi faut-il qu'on les proscrive avec leur mère ?
Ne devraient-ils pas être élevés par tes soins ?

JASON

Je doute que Créon consente ; néanmoins
J'essaierai.

MÉDÉE

Veux-tu pas que Créuse intervienne ?

JASON

Tu dis vrai : de son père il convient qu'elle obtienne
Cette faveur, et je compte l'y décider.

MÉDÉE

Moi-même sur ce point je puis te seconder :

Elle est femme, et je veux séduire sa jeunesse
Par l'offre d'un tissu d'une extrême finesse,
Avec un bandeau d'or pour couronner son front ;
Et ce sont mes enfants qui les lui remettront !

A la nourrice.

Vite, qu'on les apporte ! Il n'est pas sur la terre
Un don plus beau, car c'est le père de mon père,
Hélios, qui naguère à sa postérité
Fit ce présent. Ah ! dieux ! quelle félicité
Pour son épouse : avoir l'époux le plus illustre,
Et posséder une parure d'un tel lustre !

La nourrice apporte les objets. — A ses enfants.

Prenez entre vos bras ce présent nuptial,
Enfants, et portez-le dans le palais royal ;
A la jeune épousée offrez cette surprise :
Un tel cadeau n'est pas de ceux que l'on méprise.

JASON

Folle, pourquoi veux-tu te dépouiller encor ?
Crois-tu que la maison royale manque d'or,
Ou d'étoffes de prix ? Va, va, si cette femme
Pour son époux a quelque affection dans l'âme,
Mes paroles pourront la séduire bien mieux.

MÉDÉE

N'en crois rien : les présents fléchissent jusqu'aux dieux :
Plus que tous les discours, l'or sait toucher les hommes.
Quant à moi, pour mes fils, en l'état où nous sommes,
Je donnerais ma vie aussi bien que mon or.
Chers enfants, portez donc au palais ce trésor :
Que la nouvelle épouse, aujourd'hui ma maîtresse,
Suspende votre exil, voyant votre détresse ;
Mais songez qu'il importe avant tout que ce don

Soit remis en ses propres mains. Hâtez-vous donc,
Et rapportez à votre mère la nouvelle
De l'heureux succès qu'elle attend.

Les enfants sortent avec le paidagogos et Jason. Médée se promène sur la scène avec agitation.

Malheur sur elle !
Car elle le prendra, le diadème d'or,
Et mettra sur son front la parure de mort !
Par le tissu magique elle sera séduite,
Et voudra sur son corps le mettre tout de suite.
Dans quel piège la malheureuse va tomber !
Au noir Hadès rien ne peut plus la dérober.
Et toi-même, funeste époux, époux infâme,
Qui seul auras causé la mort de cette femme,
Sache que ce n'est point assez pour me venger :
Ce sont tes propres fils que je veux égorger,
Tes fils, objet pourtant de toute ma tendresse.

Elle pleure. Un instant après, les enfants reviennent, ramenés par le paidagogos, et vont embrasser leur mère.

LE PAIDAGOGOS

Tes enfants sont sauvés de l'exil, ô maîtresse.
Quand la fille du roi les vit dans sa maison,
Car elle n'avait vu tout d'abord que Jason,
Elle tira son voile et tourna son visage :
Leur présence pour elle était comme un outrage.
Alors Jason parla pour calmer son courroux :
« Pourquoi veux-tu haïr ceux qu'aime ton époux ?
Accepte leurs présents, et demande à ton père
D'atténuer pour eux un arrêt trop sévère. »
Et la vierge, aussitôt qu'elle vit les présents,
Promit que de l'exil tous deux seraient exempts.
Mais qu'as-tu donc ? pourquoi ces pleurs ? quand tout s'arrange
Comme tu désirais, pourquoi ce trouble étrange ?

MÉDÉE

Hélas !

LE PAIDAGOGOS

Pourquoi ce cri ? pourquoi cette pâleur ?
Je ne me croyais pas messager de malheur.

MÉDÉE

Non, vieillard, je n'ai point de reproche à te faire.
Laisse pour un instant ces enfants à leur mère,
Et rentre.

Il sort.

O mes enfants ! Quoi ! c'est donc vainement
Que j'ai souffert pour vous le dur enfantement,
Et supporté tant de fatigue et de souffrance ?
Enfants, j'avais conçu cette folle espérance
Que ma vieillesse un jour pourrait compter sur vous,
Que vos mains me rendraient, devoir cruel et doux,
Les suprêmes honneurs. Mais non ! vaine pensée :
Mon âme d'un espoir trompeur s'était bercée.
Sans vous, hélas ! dans la misère et les dégoûts,
Je traînerai ma vie insupportable. Et vous,
Fils, vous allez entrer dans une autre existence,
Où vos chers yeux seront privés de ma présence.
Hélas ! hélas ! pourquoi me regarder ainsi,
Et pourquoi ce dernier sourire ? Ah ! c'est ici,
C'est ici que le cœur me manque. Hélas ! que faire ?
Faut-il donc que, pour mieux me venger de leur père,
Je sois plus malheureuse encor que je ne suis ?
Oh ! ce sourire et ce regard ! Non, je ne puis !
Abandonne, ô mon cœur, un projet sacrilège...

Montrant le palais

Mais eux ! les laisserai-je impunis ? risquerai-je
De devenir pour eux un objet de mépris ?

Non ! que de leur traîtrise ils reçoivent le prix !
Il le faut. O mon cœur, allons, point de faiblesse !
Déjà sans doute, avec ma robe vengeresse,
La royale épousée expire, je le sais :
Hé bien ! mettons le comble à cet heureux succès.
Mais d'abord faisons-leur ici l'adieu suprême.
O mes fils, vous savez à quel point je vous aime ;
Ah ! laissez-moi baiser vos mains ! O chères mains,
O visages si chers pour nous, pauvres humains,
De vos embrassements combien j'ai l'âme pleine !
Que votre joie est douce, et douce votre haleine !...
Ah ! mes petits, allez-vous-en ! allez-vous-en !
Je ne puis soutenir votre vue à présent,
Et je succombe à la douleur qui me pénètre.

Les enfants sortent.

Hélas ! quel odieux forfait je vais commettre !
Mais la haine est plus forte en moi que la raison.

UN ESCLAVE, *entrant rapidement*

Femme, fuis à l'instant loin de cette maison :
La fille de Créon est morte avec son père,
Tous deux empoisonnés par toi.

MÉDÉE

O sort prospère !
Tu ne peux concevoir le plaisir que je sens.

L'ESCLAVE

Que dis-tu là, Médée ? Es-tu dans ton bon sens,
Ou m'as-tu bien compris ? Quoi ! quand je te révèle
Le désastre et la mort des rois, cette nouvelle,
Qui te réjouit tant, ne te fait pas trembler ?

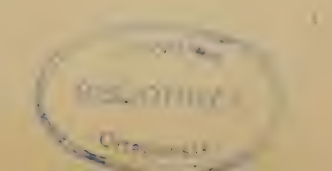
MÉDÉE

Va, sur mon compte, ami, cesse de te troubler ;

Raconte-moi leur mort : tu doubleras ma joie,
En me disant les maux dont ils furent la proie.

L'ESCLAVE

Tu veux ?... Soit ! Tes enfants n'étaient pas encor loin,
Que du tissu léger se parant avec soin,
Et sur ses cheveux blonds disposant la couronne,
La vierge en son miroir se regarde et rayonne,
Souriant à ses traits. Puis dans l'appartement
Elle marche, posant ses pieds coquettement,
Radieuse, et dressant parfois son talon rose,
Pour voir comment le fin tissu tombe et s'y pose.
Tout à coup un spectacle horrible s'offre à nous :
Elle pâlit, recule et tremble, et ses genoux
Fléchissent : sur le point de tomber en faiblesse,
A grand peine elle arrive à son siège, et s'affaisse.
Bientôt sa bouche écume et, les yeux convulsés,
Elle s'évanouit. Mille cris sont poussés
De tous côtés par les esclaves ; l'on s'agite,
On va chercher le père et l'époux au plus vite,
Pour les rendre témoins du fatal accident ;
Partout le bruit des pas résonne. Cependant
Elle ne peut rester longtemps en défaillance ;
Un grand gémissement lui rend sa conscience,
Car un double fléau l'atteint, cruel et prompt.
Du diadème d'or qui lui ceignait le front
Il s'échappe en ruisseaux un feu qui la dévore ;
D'autre part le tissu subtil qui la décore
Ronge sa pauvre chair. Elle court toute en feux,
Secouant rudement sa tête et ses cheveux,
Pour en faire tomber la couronne maudite ;
Mais hélas ! vains efforts, car plus elle s'agite,
Et plus le feu s'avive ; et dans un dernier cri,
Par la douleur vaincue, elle tombe et périt :



Spectacle plein d'horreur pour tout autre qu'un père,
Car dans ce corps sanglant étendu sur la terre,
On ne distingue plus ni la place des yeux,
Ni le front, ni les traits naguère si joyeux.
Au feu mêlé, le sang sur la tête ruisselle,
Et l'invisible dent de tes poisons morcelle
Sa pauvre chair, qui coule ainsi que de la poix.
Nous n'osions y toucher même du bout des doigts,
Car nous avions grand peur de périr avec elle.
Mais voici que Créon, apprenant la nouvelle,
Arrive tout à coup, et, poussant un grand cri,
Ramasse dans ses bras ce cadavre chéri,
Le couvre de baisers, lui parle : « Infortunée !
A cette horrible mort quel dieu t'a condamnée ?
Voici que je te perds, moi que la tombe attend !
Que ne puis-je te suivre et mourir à l'instant ! »
Quand il a bien pleuré, bien gémi, le vieux père
Voudrait se relever ; mais il retombe à terre :
Comme on voit se fixer le lierre au tronc moussu,
Tel à son corps est attaché le fin tissu ;
Et c'est entre les deux une lutte effroyable.
Chaque fois le vieillard retombe, pitoyable,
Et chaque fois aussi, pour prix de ses efforts,
Des morceaux de sa chair s'arrachent de son corps.
L'infortuné succombe à la fin ; il expire,
Ne pouvant résister au mal qui le déchire.
Et les voilà tous deux étendus dans la mort.

MÉDÉE

Ah ! je puis m'en aller maintenant. Mais d'abord,
Pour ne pas voir tuer par d'autres ceux que j'aime,
Je dois, sans plus tarder, les égorger moi-même.
Puisqu'en tout cas ils seront morts avant demain,
Mieux vaut encor pour eux qu'ils meurent de ma main.

Allons ! mon pauvre cœur, arme-toi de courage,
Achève ce fatal et nécessaire ouvrage ;
Et toi, ma main, ah! pauvre main! prends ce poignard :
Dans ce rude chemin entrons, et sans retard.
Point de faiblesse ; oublie et ton amour profonde,
O mère, et que c'est toi qui les as mis au monde.
Qu'ils sortent de ton cœur, pour un jour, un instant,
Et tu pourras après pleurer tout ton content.
Ah ! j'ai beau les tuer, mon amour n'est pas moindre,
Et si je fais horreur, je suis bien plus à plaindre.

Elle sort en pleurant.

L'ESCLAVE, *seul*

La malheureuse ! a-t-elle donc un cœur de fer ?
Ses fils ! son propre sang, et la chair de sa chair !...

Il écoute, et montre par son attitude qu'il entend les cris des enfants.

Je ne me trompe pas... j'entends leurs cris !... Encore !...
Barbare ! c'est en vain que chacun d'eux l'implore...
Plus rien : tout est fini !

JASON, *se précipitant sur la scène*

Est-elle encore ici,
La misérable ? ou bien a-t-elle réussi
A s'échapper malgré son crime ? Mais pour elle
D'autres que moi prendront en main cette querelle :
Je ne m'occupe ici que de mes deux enfants.
C'est pour eux que j'ai peur, c'est eux que je défends :
Je crains que les parents du roi mort n'aient l'idée
De venger sur mes fils le crime de Médée.

L'ESCLAVE

Infortuné Jason, l'on voit bien à ces mots
Que tu ne connais pas la moitié de tes maux

JASON

Que faut-il craindre encore, et qu'a-t-elle pu faire ?

L'ESCLAVE

Tes fils... tes fils... sont morts de la main de leur mère !

JASON

Ah ! grands dieux ! qu'as-tu dit ? quoi ! mes enfants sont
Où donc ?

L'ESCLAVE

Ouvre la porte, et tu verras leur corps.

JASON, *secouant la porte*

Qu'on tire les verrous, et qu'on ôte la barre,
Esclaves ; je veux voir ce spectacle barbare,
Et châtier la misérable !

Il secoue avec violence la porte de la maison. Médée paraît tout à coup au-dessus de la scène avec les cadavres de ses enfants, dans un char attelé de dragons ailés.

MÉDÉE

Ah ! A quoi bon
Ces violents efforts et cet air furibond ?
Si tu veux me parler, parle : je suis sans crainte,
Car mes enfants et moi, nous sommes hors d'atteinte,
Grâce au char qu'aujourd'hui mon aïeul le Soleil
M'a donné pour m'enfuir.

JASON

O monstre sans pareil,
Qui, bravant le courroux du ciel et de la terre,
N'as pas craint d'égorger tes enfants ! Une mère !
Après avoir commis ce forfait monstrueux,
Misérable, comment peux-tu lever les yeux ?
Ah ! puisses-tu périr ! Quelle fut ma folie,

De vouloir t'amener dans notre Thessalie,
Barbare chez des Grecs, toi dont l'amour fatal
Put trahir et ton père et ton pays natal.
Se venger sur ses fils ! Pas une femme en Grèce
N'aurait dans sa fureur tant de scélératesse.
Et je t'ai préférée, hélas ! pour mon malheur ;
Je t'ai prise, et tu m'as perdu, monstre enjôleur,
Monstre, dis-je, car Scylla même a moins de rage !
Ah ! tu me fais horreur ! Mais à quoi sert l'outrage
Contre des scélérats impudents comme toi ?
Va donc ; en d'autres lieux va-t-en porter l'effroi,
O tueuse d'enfants ! Hélas ! il ne me reste
Qu'à pleurer désormais sur moi. Destin funeste !
De mon nouvel hymen je ne jouirai pas.
Et mes enfants, voués avant l'âge au trépas,
Mes enfants, que j'aimais d'affection si tendre,
Je ne puis plus jamais les voir ni les entendre !

MÉDÉE

Je ne répondrai pas avec de longs discours :
Les dieux savent trop bien quels bienfaits, quels secours
Tu me dois, et comment j'en fus récompensée.
Espérais-tu qu'après ma couche délaissée,
Tu vivrais dans la joie et le ravissement,
Riant de nous, et que ta femme impunément
Pourrait avec son père expulser sa rivale ?
Je ne suis pas de ceux qu'à ce point on ravale.
Après cela tu peux m'insulter à ton gré ?
Il suffit qu'en ton cœur le trait a pénétré.

JASON

Quel monstre, ô mes enfants, vous avez eu pour mère !

MÉDÉE

Vous êtes morts, enfants, par la faute d'un père.

JASON

Ce n'est pas moi pourtant qui leur donnai la mort.

MÉDÉE

Mais c'est ta trahison qui décida leur sort.

JASON

Donc tu les as frappés pour venger ton injure.

MÉDÉE

J'ai pris le seul moyen de punir un parjure.

JASON

Ce seront des vengeurs acharnés contre toi.

MÉDÉE

Les dieux savent que le coupable n'est pas moi.

JASON

Oh ! laisse-moi leur rendre au moins l'honneur suprême.

MÉDÉE

Non pas, non : je prétends les enterrer moi-même,
Dans un tombeau sacré, loin de ces tristes bords,
Dans un endroit ou nul n'outragera leurs corps.
Quant à toi, digne prix d'un hymen exécrable,
Tu mourras sans foyer, sans fils !

Elle s'envole sur son char

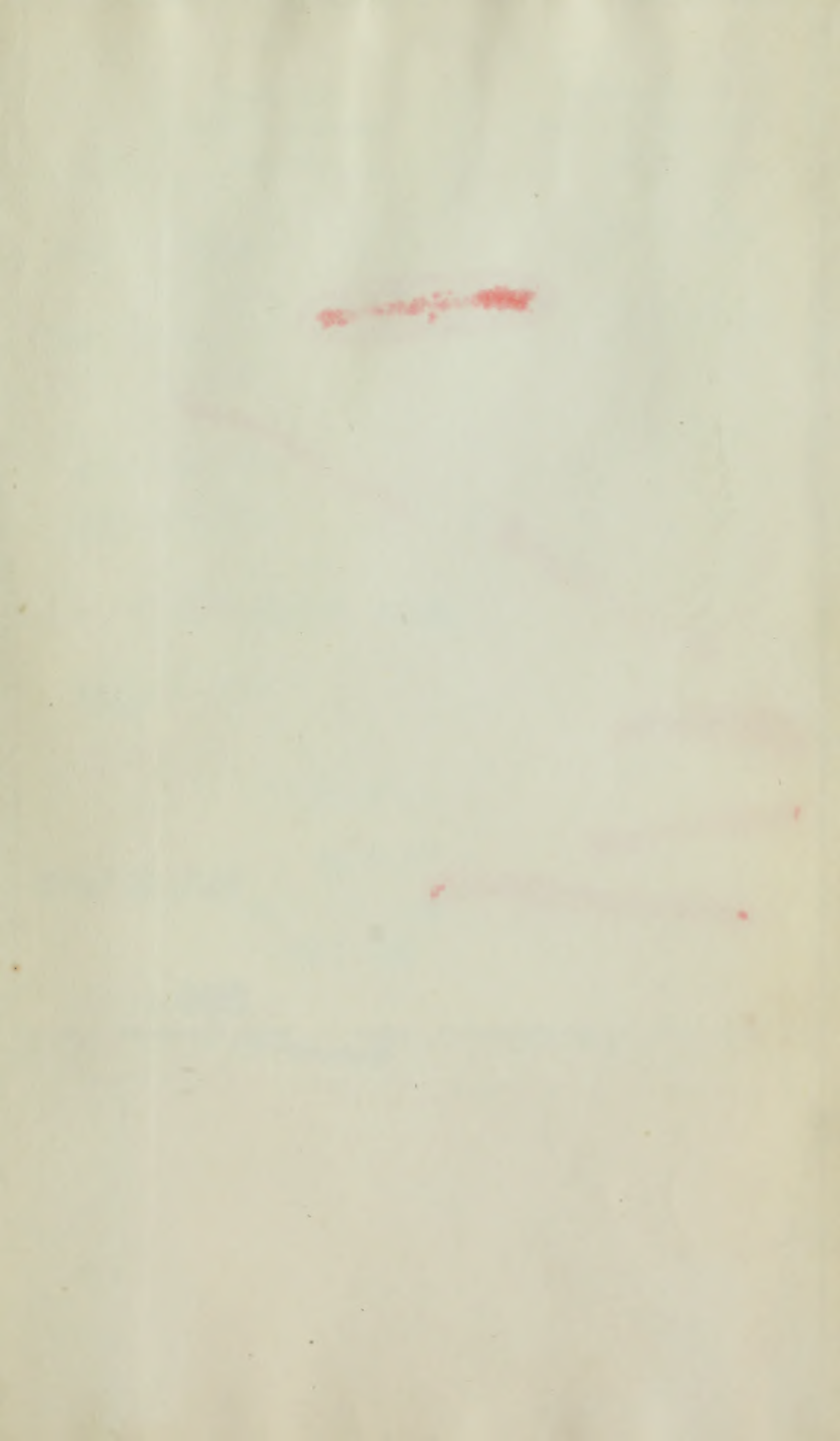
JASON

Ah ! misérable !



TABLE DES MATIÈRES

Alger. — Imprimerie Algérienne





SEP 26 '85
16 AVR. 1990
11 DEC. 1992
NOV 18 1986
04 SEP. 1992
DEC 02 1986
APR 04 1996
27 MARS 1996
DEC 01 '86
FEB 02 1987
FEB 09 1987
JAN 3
P.E.B. / I.L.L.
JUIL 15 2002
OCT 23 1987
17 AVR. 1990
MORISSET